

Un baiser de soie

Barbara Cartland

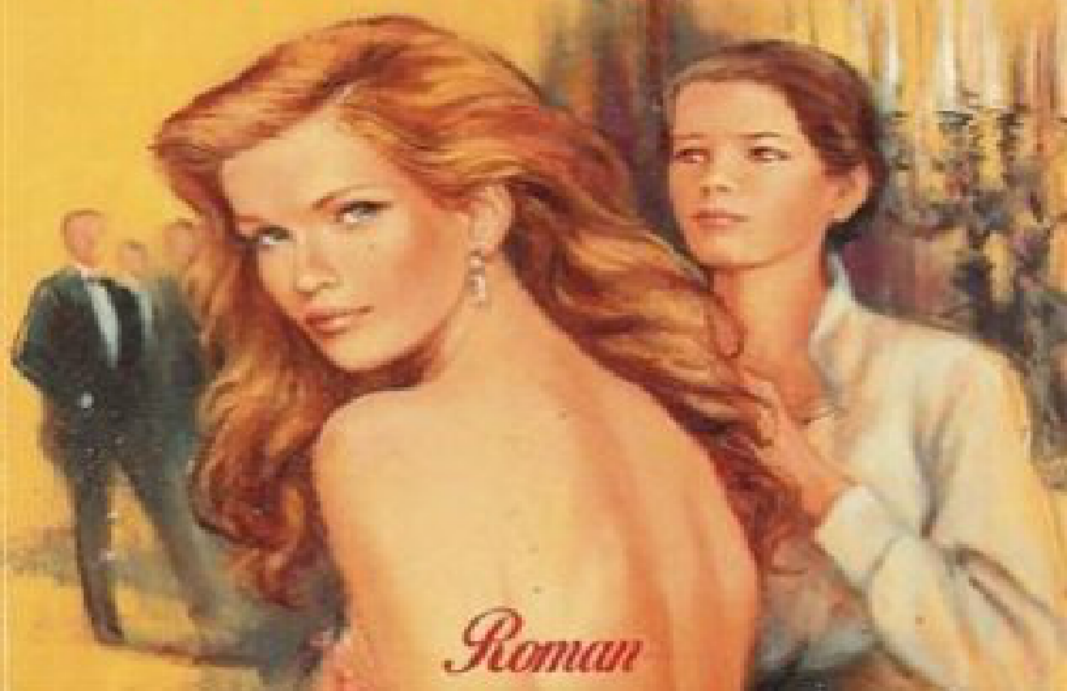
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Un baiser de soie



Roman

Résumé :

Incroyable mais vrai ! Varia, la timide Varia, n'hésite pas à quitter le domicile de ses hôtes pour retrouver un homme... Le soir, et sans chaperon... Alors qu'elle est en mission, en France, chargée par sir Edward Blakewell de défendre ses intérêts. Alors qu'on l'a présentée comme la fiancée de Ian, fils unique du vieux lord... Quel scandale, si on la prenait en flagrant délit ! Étrange impulsion qui la pousse à rencontrer Pierre de Chalayat. Un inconnu, certes, mais tellement plus chaleureux et passionné que Ian Blakewell. Pourtant, Varia sent confusément qu'elle court un danger. Innocente colombe aux mains d'un aventurier ? Seul Ian pourrait s'opposer aux intrigues de celui qui est peut-être son rival, mais le souhaite-t-il vraiment ?

— Je t'en supplie, Fluff ! Nous sommes en retard.

Varia s'adressait à un minuscule caniche blanc qui s'agitait avec un tel enthousiasme qu'elle avait toutes les peines du monde à lui passer sa laisse. Quand enfin elle y parvint, elle se précipita dans la ruelle et se mit à courir.

Quelques instants après, elle avait traversé Kensington High Street et trottinait dans le parc, certaine de courir tout droit à la catastrophe : elle n'arriverait pas à temps au bureau.

Ce matin, tout allait de travers.

D'abord, elle n'avait pas entendu le réveil. Puis elle avait ouvert un œil épuisé, constaté l'étendue de son retard... et avait bien failli se rendormir ! Heureusement, une petite voix au plus profond d'elle-même l'avait mise en garde et elle s'était enfin levée. A présent, elle courait et Fluff, croyant à un jeu, tentait de l'entraîner dans tous les recoins du parc.

Un pâle soleil grignotait la cime des arbres et venait lécher les massifs de tulipes multicolores. Une brise fraîche agitait les boucles dorées de Varia autour de ses joues rosies par la course. Ses yeux brillaient tandis qu'elle haletait :

— Pas... si vite... Fluff !

Le caniche filait à une allure démente.

Et soudain, ce fut le choc.

Une haute silhouette s'interposa, semblant surgir de nulle part. L'inconnu trébucha sur la laisse tendue. Fluff poussa un jappement de douleur et Varia dut lâcher prise. L'animal s'enfuit, tramant sa laisse derrière lui sur la pelouse.

Varia jeta un regard horrifié sur l'homme à terre.

— Oh ! pardonnez-moi ! Je suis désolée ! Vraiment, je ne sais comment... Êtes-vous blessé ? Je...

L'œil amusé, il l'interrompit d'un geste.

— Ne vous excusez pas, mademoiselle, dit-il d'une voix grave, teintée d'un léger accent. Je vais très bien. J'ai simplement été... disons... surpris.

— Oh, je vous prie de bien vouloir m'excuser, répéta la jeune femme. Nous étions en retard et j'avais du mal à retenir Fluff... C'est

mon chien.

L'inconnu s'était redressé; son pantalon était maculé de poussière et des gouttes de sang perlaient sur ses mains.

— Oh ! Vous êtes blessé ! s'exclama Varia. Il faut vous soigner.

Affolée, elle regarda autour d'elle comme si elle s'attendait à voir surgir une pharmacie au beau milieu de Hyde Park. L'homme éclata de rire.

— Ce n'est rien, fit-il. Je vous en prie, ne vous faites aucun souci.

Il souriait et Varia s'aperçut soudain qu'il était très grand et... fort séduisant. Son visage, tanné par le soleil, présentait un front large, des pommettes hautes et saillantes au-dessus desquelles brillaient des yeux sombres. Mais tout cela n'était rien comparé à son sourire irrésistible.

— Je suis vraiment désolée, répéta Varia dans un souffle.

— Et oserais-je dire que je suis ravi ? déclara l'étranger. Ce petit incident nous a fourni l'occasion de nous présenter. Grâce en soit rendue à Fluff ! (Varia ne put s'empêcher de sourire tandis qu'il continuait :) Je m'appelle Pierre de Chalayat, à votre service.

— Vous êtes Français ?

— N'aviez-vous pas deviné ? demanda-t-il. J'ai peine à croire que mon anglais soit si bon.

— Oh, mais vous parlez très bien notre langue, protesta Varia avec sincérité.

— Ce doit être parce que j'aime votre pays et ses habitants.

Cette affirmation était accompagnée d'un léger haussement de sourcil qui la transformait en un compliment direct mais discret.

— A mon tour de me présenter: Varia Milfield, dit la jeune femme. Et maintenant, si vous me le permettez, je dois partir. Je vais être en retard au bureau.

Sur ces mots, elle tourna les talons et se mit à courir. Fluff, qui entre-temps était revenu, la suivit à regret.

Elle franchit l'énorme portail de *Blakewell and Co* une minute avant neuf heures. Elle était en nage et à bout de souffle mais cela ne comptait guère devant la satisfaction qu'elle éprouvait d'être arrivée à temps. Elle courut jusqu'au fond du couloir du rez-de-chaussée.

La femme du gardien, un foulard autour de la tête et un balai à la main, l'attendait.

— Je commençais à croire que vous alliez être en retard, miss Milfield, fit-elle avec un sourire.

— Moi aussi.

— Ted était tout chose à l'idée de ne pas voir son petit chien.

— Comment va-t-il ?

— Il a passé une meilleure nuit, Dieu merci, soupira-t-elle. En fait, il semble qu'il aille de mieux en mieux et j'ai idée que votre Fluff y est pour quelque chose. C'est comme si, à veiller sur lui, mon Ted en

oubliait sa maladie.

— Tant mieux, approuva Varia. Mais il ne faut pas que je bavarde trop longtemps, Mrs. Huggins. Embrassez Ted pour moi et dites-lui que je passerai bientôt le voir.

Elle tendit la laisse de Fluff à la gardienne qui souriait et se précipita vers l'ascenseur. Quand la porte de celui-ci s'ouvrit sur le grand bureau des secrétaires, au dernier étage de l'immeuble, Varia vit aussitôt qu'elle était la dernière arrivée.

— Encore en retard, firent plusieurs voix en chœur.

— Je sais, je sais, se défendit la jeune femme en jetant des regards inquiets autour d'elle.

— Ne t'en fais pas, la rassura une de ses collègues. La vieille Cranky n'est pas encore là.

Varia soupira de soulagement: Miss Crank-shaft — trente ans de bons et loyaux services chez *Blakewell and Co* — la terrifiait. Profitant du répit qui lui était accordé, elle passa dans les vestiaires pour remettre un peu d'ordre dans sa tenue. Ses longs cheveux blonds ébouriffés par le vent partaient dans tous les sens. Elle se recoiffa, lissa sa jupe et se lava les mains. Un dernier regard vers ses yeux violets qui brillaient d'un éclat inhabituel et Varia alla s'asseoir à son bureau.

— Ah, c'est beaucoup mieux, constata Sarah, sa voisine. Que t'est-il arrivé ?

— J'ai couru tout le temps, avoua Varia. Je n'ai pas entendu le réveil. Après, j'ai laissé brûler les toasts de maman et puis j'ai renversé la casserole ! Oh, tout allait de travers !

— Je vois ce que c'est, sympathisa Sarah. Il y a des jours comme ça...

— Et puis dans le parc, Fluff courait comme un fou et on a renversé un homme. Il a fallu que je m'excuse et ça a pris du temps.

— Drôle de manière de faire des rencontres ! remarqua Sarah. Comment était-il ?

— C'est un Français, fit Varia un peu trop vite.

— Oh ! Oh ! Attention ! Ce sont tous des séducteurs ! Il est beau ?

— Mieux que cela, confia Varia, dans un soupir.

— Bravo ! Je suis certaine que ce n'est pas Fluff qui a provoqué la chute mais lui qui est tombé sur Fluff.

— Oh, Sarah, tu exagères !

Varia, un léger sourire aux lèvres, engagea une feuille de papier dans sa machine à écrire pour entamer le travail qui lui avait été donné la veille. Mais elle n'arrivait pas à chasser de son esprit l'image de ce mystérieux étranger et l'éclat de ses yeux sombres. Pierre de Chalayat ! Quel nom ! Un nom qu'elle n'oublierait pas facilement. Elle se demanda s'il se rappellerait le sien.

— Miss Milfield ! Encore en train de rêvasser, naturellement !

aboya une voix.

Varia sursauta. Miss Crankshaft se tenait devant elle, plus revêche encore que d'habitude.

— Je suis désolée, miss Crankshaft. Je... je réfléchissais à mon travail.

— Ce n'est pas la première fois que cela vous arrive, miss Milfield. Et j'imagine que ce ne sera pas la dernière. Vous perdez plus de temps que n'importe qui d'autre ici. Suivez-moi, s'il vous plaît.

— Vous suivre ? s'étonna Varia.

— Sir Edward veut vous voir.

— Sir Edward ! s'affola la jeune femme. Mais pourquoi ?

— Vous n'allez sûrement pas tarder à le savoir, répliqua miss Crankshaft avec impatience. Sir Edward veut vous voir et il n'aime pas attendre.

Varia se leva immédiatement. Allait-on la punir ? Pour quelle autre raison sir Edward voulait-il la voir ? Le cœur battant, elle suivit machinalement miss Crankshaft. Celle-ci s'arrêta soudain devant une imposante double porte en chêne et se retourna pour inspecter la jeune femme, comme pour s'assurer une dernière fois de la correction de sa tenue. Puis elle frappa et entra dans le même mouvement.

— Miss Milfield, sir Edward, annonça-t-elle.

Varia se sentit propulsée dans une vaste pièce où elle n'avait encore jamais pénétré. Des boiseries sombres recouvraient les murs et deux énormes bureaux dévoraient l'espace. Sir Edward Blakewell était assis derrière l'un d'eux. Son fils Ian se tenait à ses côtés.

La jeune femme connaissait ce dernier pour l'avoir parfois rencontré dans les couloirs de la compagnie. Il venait régulièrement au bureau. A vingt-huit ans, Ian Blakewell était, à ce qu'on disait, extrêmement intelligent et tout à fait inabordable.

Il ne ressemblait pas à son père, racontaient les employés les plus anciens. Sir Edward ne se commettait avec personne mais avait toujours un mot gentil pour chacun. Et il savait toujours apprécier les mérites — ou les défauts — des membres de son personnel.

Mais sir Edward avait voyagé à l'étranger tout l'hiver et Varia, qui ne travaillait pour *Blakewell and Co* que depuis quatre mois, avait rarement eu l'occasion de l'apercevoir.

Le silence qui avait accueilli la jeune femme à son entrée se prolongeait de façon gênante. Les deux hommes la contemplaient fixement.

Soudain, Ian Blakewell explosa :

— C'est impossible, père ! Je vous le répète, c'est tout à fait impossible !

— Et moi, je soutiens que c'est notre seul espoir, répondit sir Edward.

— Ridicule, rétorqua son fils, et je n'ai aucune envie de participer à cette comédie.

Sir Edward abattit violemment son poing sur la table.

— Comment ça, tu n'as aucune envie ? Tu feras ce que je te dis ! Qui dirige cette compagnie ? J'agis ainsi pour le bien de tous : le tien, le mien aussi bien que celui de tous les gens qui travaillent pour nous et dont nous sommes responsables !

Ian Blakewell haussa les épaules et traversa la pièce d'un pas excédé pour se planter devant une fenêtre.

« Quel jeune homme indélicat », se dit Varia. Elle éprouvait instinctivement de la sympathie pour sir Edward et l'évidente sincérité de ses convictions, alors que son fils se montrait capricieux.

— Je dois vous prier de nous excuser, miss Milfield, fit alors sir Edward avec une courtoisie délicate. Mon fils et moi avons une petite discussion et, dans notre emportement, je crains que nous ne vous ayons oubliée. Voulez-vous avoir l'amabilité de vous joindre à nous ?

Quelque peu embarrassée, Varia prit place sur le siège qu'il lui indiquait devant l'immense bureau. Sir Edward l'examinait avec une attention plus grande encore, mais la jeune femme fut surprise de constater qu'il souriait.

— Parfaite, dit-il d'une voix un peu sourde, vous êtes parfaite.

Varia se sentit rougir jusqu'aux oreilles. Que signifiait tout ceci ?

La voix de Ian Blakewell retentit quelque part derrière elle.

— Vraiment, père, je pense que nous devrions nous mettre d'accord avant de mêler miss Milfield à tout ceci.

— Ce que j'ai à dire concerne miss Milfield, répliqua sir Edward, et je souhaite donc qu'elle soit ici pour l'entendre.

Le jeune homme revenait vers son père et son regard croisa celui de Varia. Ses lèvres se pincèrent et son expression se fit encore plus agacée.

« J'ai l'impression qu'il me déteste, se dit la jeune femme. Mais pourquoi ? Pourquoi ? »

— Miss Milfield, commença sir Edward, j'irai droit au but. Je voudrais savoir si vous acceptez de rendre à cette compagnie un grand service...

— Mais bien sûr ! S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire...

— Vous pouvez nous aider. D'une façon un peu particulière et même, dirais-je, unique.

— Père, je vous en supplie... intervint Ian Blakewell.

— Cela suffit ! aboya sir Edward. Laisse-moi mener cette affaire à ma guise.

Il se retourna vers Varia.

— Je dois vous expliquer brièvement dans quelle situation nous

nous trouvons. Vous savez sans doute que nous sommes les plus anciens et plus importants importateurs de soie de tout le pays ?

La jeune femme hocha la tête et il continua :

— Nous ne fabriquons pas la soie mais nous avons récemment créé un laboratoire afin de progresser dans le traitement de cette matière extrêmement fragile. Cela fait dix ans que ces recherches me passionnent, malheureusement la guerre a interrompu nos efforts. Et depuis la fin des hostilités je me suis heurté à l'incrédulité de certains qui trouvaient ces investissements inutiles...

Il jeta un coup d'œil en direction de son fils dont l'unique préoccupation semblait être la destruction d'une feuille de bloc-notes à l'aide d'un coupe-papier.

— Quoi qu'il en soit, reprit sir Edward, ces efforts n'ont pas été vains. Les chercheurs que j'ai réunis ont découvert un nouveau procédé qui va révolutionner le marché de la soie naturelle.

» En résumé, disons que nous avons trouvé un moyen de préserver ce fragile matériau et d'empêcher qu'il ne perde ses couleurs. En outre, le traitement évitera que la soie ne se plisse, quelle que soit la façon dont on la manipule.

— C'est merveilleux ! s'exclama Varia.

— N'est-ce pas ? approuva sir Edward. Et c'est aussi ce que pensent nos concurrents. Il faut que vous sachiez, miss Milfield, qu'une lutte sans merci va désormais s'engager. Mais nous sommes moralement obligés de donner la priorité à ceux qui ont toujours travaillé avec nous, qui nous ont toujours fourni une soie d'une qualité irréprochable : les Dufлот, à Lyon.

— Oui, j'ai entendu parler d'eux, dit Varia.

— En effet, fit sir Edward avec un sourire. Nos deux sociétés sont intimement liées. François Dufлот a toujours été un associé loyal et respectueux et j'ai la plus grande admiration pour ses capacités.

— Oui, bien sûr, murmura Varia, se demandant où il voulait en venir.

— Et maintenant, j'en arrive à l'essentiel, poursuivit sir Edward. M. Dufлот a accepté d'utiliser notre procédé dans ses usines et de nous accorder en échange l'exclusivité de chaque pièce de soie ainsi traitée. Vous comprenez ce que cela signifie ?

— Je crois, fit la jeune femme, incertaine.

— Cela veut dire que quiconque dans le Royaume-Uni voudra de la soie traitée avec le procédé Blakewell devra s'adresser à nous !

— Quelle chance pour vous !

— C'est une chance, en effet, concéda sir Edward. Mais il y a un problème.

— Père, je vous en prie... intervint à nouveau le jeune homme. Son père l'ignora.

— Afin d'être certain que nous n'accordions pas les bénéfices de cette découverte à quelqu'un d'autre, M. Duflot a suggéré une alliance encore plus étroite entre nos deux familles. Il souhaite, en fait, que mon fils épouse sa fille.

— Oh!

L'exclamation avait jailli spontanément des lèvres de Varia.

— Vous voyez, mon enfant, poursuit sir Edward, sur le continent, c'est ainsi qu'on arrange les choses. Je connais bien les Français et même s'ils s'émancipent un peu depuis quelque temps, la guerre a fait des ravages et ils ont besoin de se rassurer. Dans les familles d'industriels aussi bien que dans les cercles aristocratiques, les « mariages de convenance », comme ils les appellent, ont fréquemment cours.

Il observa une pause avant de continuer:

— Les familles ont parfois tout à gagner dans ces mariages et on élimine ainsi ces mésalliances qui se produisent si souvent dans notre pays.

— Mais... si les futurs époux ne... s'aiment pas ? risqua Varia.

— L'amour ? fit sir Edward. C'est un point de vue très romantique et très... anglais. L'amour a toute chance de se manifester dès lors que deux personnes sont bien assorties et ont des intérêts en commun. Et si ce n'est pas le cas... eh bien, disons que les Français sont d'accord pour que, dans le couple, chacun vive sa propre vie, au moins tant que cela ne crée pas de scandale.

— Je... je trouve que... ce n'est guère enthousiasmant, bredouilla la jeune femme.

— Vous avez sans doute raison. De toute manière, de tels arrangements répugnent à nos compatriotes. Là est tout le problème : je ne puis offenser mon vieil ami, François Duflot, en lui disant que mon fils n'épousera jamais sa fille.

— Serait-il très offensé ?

— Il ne serait pas seulement offensé, répondit sir Edward. Il ne comprendrait pas.

— Alors, vous devriez lui expliquer, intervint Ian Blakewell.

— Mon cher Ian, on ne peut pas changer un homme. François est quelqu'un de très bien. En affaires, nul n'est plus audacieux, plus intelligent, plus libéral que lui. Mais en tant que Français, c'est différent. Il ne comprend pas nos coutumes.

Sir Edward soupira avant de continuer:

— Je ne pourrai jamais lui faire comprendre qu'il s'agit là d'une affaire de principe. Il prendrait cela pour une insulte personnelle. Une insulte si grave que nos relations en seraient irrémédiablement affectées...

— C'est incroyable ! Incroyable ! s'exclama son fils avec colère.

— Quand tu auras vu François Duflot chez lui, dans sa propre maison, tu comprendras, fit froidement sir Edward. Et maintenant, miss Milfield, venons-en à nos affaires.

— Nos affaires ? répéta la jeune femme.

— Oui ! Mon fils doit aller en France afin de signer les contrats entre Duflot et Blakewell. Je veux que vous l'accompagniez.

— Mais ai-je assez d'expérience ? demanda Varia. Je ne suis pas très bonne en sténo...

— Je ne vous demande pas de l'accompagner comme secrétaire, répondit sir Edward. Je vous demande d'être la future femme de mon fils !

Varia en resta sans voix. Pendant un instant, elle fixa l'homme qui se trouvait devant elle en se demandant s'il n'avait pas perdu l'usage de la raison.

Sir Edward reprit précipitamment :

— D'une façon tout à fait officieuse, bien sûr, et, en ce qui nous concerne, il s'agira essentiellement d'un contrat. J'ai pensé à tous les détails. J'écirai pour annoncer que mon fils viendra avec sa future femme et que les fiançailles ne tarderont pas à être rendues publiques. Vous passerez une semaine en France puis vous reviendrez dans notre pays. (Sa voix changea tandis qu'il poursuivait :) Plus tard... peut-être dans un mois ou deux, j'écirai à François Duflot pour lui dire que vos fiançailles sont malheureusement rompues. Qu'en pensez-vous ?

— Euh... mais je ne sais vraiment pas quoi dire, répondit Varia, abasourdie.

— Tout ceci est parfaitement ridicule, intervint Ian Blakewell d'une voix hostile, et n'ayez aucun scrupule à manifester votre réprobation. C'est une insulte pour vous... et pour moi. Si François est rétrograde au point de ne pas comprendre qu'un homme désire choisir son épouse, faut-il engager le dialogue ? ajouta-t-il à l'adresse de son père.

— Ian ! Ian ! Nous avons déjà discuté de cela, rétorqua celui-ci. Tu sais à quel point il est important et même vital de continuer à travailler avec les plus importants producteurs de soie en France. Nous ne pouvons nous permettre de tout gâcher en raison de préjugés stupides.

Le jeune homme ne réagit pas et sir Edward se tourna à nouveau vers Varia.

— Le ferez-vous pour notre firme ? demanda-t-il. Le ferez-vous pour moi ? Et, avant tout, pour votre mère ?

— Pour ma mère ? s'étonna la jeune femme.

Sir Edward baissa les yeux et pendant un instant elle crut qu'il était embarrassé.

— J'ai pris la liberté de me renseigner un peu sur vous. J'ai appris la mort de votre père et la maladie de votre mère. J'ai cru comprendre

qu'elle ne bénéficiait pas de tout le confort dont elle aurait besoin.

Varia devint écarlate.

— Nous... n'en avons pas les moyens, murmura-t-elle.

— Je sais, acquiesça doucement sir Edward. C'est pour cette raison que je désirerais vous offrir, si vous acceptez cette... mission, un millier de livres.

— Mille livres ! répéta la jeune femme, incrédule.

— Ce n'est pas grand-chose au regard des bénéfices que nous retirerons de ce contrat, remarqua sir Edward. Mais j'ai pensé que vous aimeriez procurer de meilleurs soins à votre mère.

— Elle pourrait aller faire cette cure en Suisse, murmura Varia. Le médecin nous l'a recommandée mais nous savions que c'était... impossible.

— Oui, elle pourrait aller en Suisse, fit sir Edward.

Varia se mordit un ongle puis déclara subitement :

— Mais je ne pense pas qu'elle accepterait. Je ne pense pas qu'elle m'autoriserait à faire une chose pareille, même si je le désirais.

— Est-il nécessaire de le lui dire ? demanda sir Edward.

La jeune femme sursauta. Elle n'y avait pas pensé ! Mais bien sûr ! Sa mère pourrait aller en Suisse. Un mois là-bas et elle aurait toutes les chances de guérir. C'est ce qu'avait dit le docteur. Mille livres ! C'était une véritable fortune !

Varia leva un regard timide vers sir Edward qui attendait sa réponse avec un doux sourire. Ian Blakewell continuait à triturer son morceau de papier ; soudain, il leva les yeux et fixa Varia avec une hostilité si violente qu'elle sursauta.

Il la provoquait, pensa-t-elle, il la mettait au défi d'accepter une offre aussi incongrue. Elle sut alors que sa décision était prise.

Elle se tourna vers sir Edward.

— Merci, dit-elle tranquillement. J'accepte votre proposition. J'irai en France avec votre fils.

Varia contemplait avec tristesse le petit appartement qui avait été son foyer au cours des six dernières années. Elle ne put s'empêcher de le trouver désespérément vide.

Sa mère s'était envolée pour la Suisse le matin même. Varia avait suivi l'avion du regard à travers un brouillard de larmes. Néanmoins elle se réjouissait d'avoir pu fournir à sa mère ce que le médecin avait appelé « une chance raisonnable de guérison ». C'était d'ailleurs lui qui avait tout arrangé. Il avait appelé le sanatorium à Lausanne, obtenu le visa pour Mrs. Milfield et commandé une ambulance pour la conduire à l'aéroport.

En cet instant Varia était partagée entre deux sentiments : le bonheur d'avoir contribué au bien-être de sa mère et l'appréhension

devant ce qui l'attendait — ce voyage en France avec Ian Blakewell. L'angoisse au cœur, elle se rappela qu'ils étaient convenus d'un rendez-vous à trois heures de l'après-midi. Elle avait encore un peu de temps devant elle, mais il lui restait une dernière chose à accomplir: amener Fluff à Ted Huggins pour qu'il le garde jusqu'au retour de sa mère. Elle savait la joie que cette nouvelle allait procurer au petit garçon.

— Viens, Fluff.

Le caniche l'observait de son drôle d'air, la tête légèrement penchée.

Ce fut en traversant Kensington High Street que la jeune femme se souvint du mystérieux Français rencontré dans le parc. Était-ce seulement quatre jours auparavant ? Cela semblait incroyable, tant de choses étaient arrivées depuis !

« Rentrez. Réglez tous les détails du voyage de votre mère en Suisse, et puis revenez nous voir jeudi après-midi », avait proposé sir Edward.

« Que dois-je dire au bureau ? » avait-elle demandé en pensant au regard désapprobateur de miss Crankshaft et à la curiosité de ses collègues.

« Rien du tout. Nous ne voulons pas que tout ceci s'ébruite. »

Plongée dans ses pensées, Varia mit un moment à comprendre ce qui se passait: ils avaient atteint la partie du parc où, d'ordinaire, elle libérait Fluff et le chien tirait sur sa laisse pour le lui rappeler. Elle se pencha pour détacher son collier.

C'est alors qu'une voix résonna derrière elle.

— Enfin je vous retrouve !

Elle se redressa et constata, sans réelle surprise, qu'il se tenait devant elle. Le Français... Pierre de Chalayat.

— Bonjour, répondit-elle.

C'était comme si un sixième sens l'avait prévenue qu'il se trouverait là.

— Où étiez-vous ? demanda-t-il. Je suis venu tous les matins, je suis revenu tous les après-midi. Je commençais à croire que vous n'étiez qu'une création de mon imagination, que vous n'aviez jamais existé.

— J'étais occupée, dit Varia, qui sentit une légère rougeur lui monter aux joues.

— Comment pouvez-vous être si cruelle ? Ignoriez-vous que je désirais plus que tout vous revoir ?

— Comment pouvais-je le savoir ? Après tout, nous ne sommes que des étrangers qui se sont rencontrés par hasard.

— Par hasard ? s'exclama l'homme. Mais le hasard n'a rien à voir là-dedans. Notre rencontre a été décidée depuis l'origine des temps.

Elle a été programmée pour se produire ici et maintenant !

Varia se sentait comme hypnotisée. La voix grave de son interlocuteur exerçait sur elle une attraction irrésistible. Elle fit un effort pour répondre d'un ton badin :

— Je crois que vous exagérez. En fait, je pense que nous ne devrions même pas nous parler. Vous savez ce qu'on dit aux jeunes filles bien élevées à propos des inconnus rencontrés dans le parc ?

— Je sais, je sais ! Mais je ne suis pas un inconnu. Je suis Pierre ! Souvenez-vous ! Pierre, qui a pensé à vous, qui vous a cherchée, qui s'est morfondu pendant quatre longues journées. Venez vous asseoir un moment, conclut-il d'un ton presque suppliant.

Elle consulta son bracelet-montre. Il était à peine 14 h 40.

— Seulement quelques minutes, proposa-t-elle. J'ai rendez-vous à 3 heures.

— Où ?

— Au bureau où je travaille. C'est juste derrière Park Lane.

— Et après ? s'enquit Pierre. Quand vous aurez fini votre travail, où pourrai-je vous rencontrer ? Dînez-vous avec moi ce soir ?

— Oh, je crois que c'est impossible, répondit la jeune femme.

— Pourquoi cela ? Vous suis-je si antipathique ?

— Non, non, protesta Varia, embarrassée par cette question directe. Je suis peut-être un peu stupide. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous. En fait, maintenant que j'y pense, je n'ai jamais dîné seule avec un homme.

— C'est incroyable ! s'exclama Pierre apparemment sincèrement surpris. Mais pourquoi ? Vivez-vous dans un couvent ? Ou bien les hommes de ce pays sont-ils tous aveugles ?

— En fait, répondit Varia, je ne sors pas très souvent. Ma mère a été malade quelques mois et nous ne connaissons pas grand-monde à Londres. Aussi, la plupart du temps, je dîne seule à la maison.

— Où habitez-vous ?

A l'instant où il le demandait, Varia décida de ne pas le lui dire. Un brin de méfiance en elle l'incitait à résister au charme et à l'enthousiasme de ce séduisant Français.

— Pas très loin d'ici. Et maintenant, il faut vraiment que j'y aille.

— Je vous accompagne, proposa-t-il.

— Uniquement dans le parc.

Elle avait le sentiment qu'il ne serait pas très sage d'arriver à la porte du bureau en sa compagnie: Sir Edward — ou, pire encore, Ian Blakewell — pourrait le voir.

— D'accord, dit Pierre. Uniquement dans le parc. A la condition que vous me promettiez de venir dîner avec moi ce soir.

— C'est un marché ? demanda Varia en souriant. Très bien, j'accepte. Je dînerai avec vous.

— Puis-je venir vous chercher ?

Elle secoua la tête.

— Alors retrouvons-nous dans un endroit agréable et intime, fit-il. J'ai tant à vous dire ! Connaissez-vous *Le Chat Gris* ? C'est dans Jermyn Street. Retrouvez-moi là-bas à 20 heures.

— Très bien, répondit la jeune femme.

Elle avait l'impression extraordinaire de se compromettre dangereusement. Elle mourait d'envie d'accepter et, en même temps, craignait de le faire.

— Vous promettez de venir ? disait Pierre. Donnez-moi votre parole que vous ne disparaîtrez pas à nouveau.

— Vous l'avez, assura Varia.

— Si seulement vous saviez ce par quoi je suis passé pendant ces quatre longues journées au cours desquelles vous aviez disparu.

— Je n'arrive pas à comprendre un tel intérêt.

Tout à coup, Pierre s'immobilisa, prit ses mains et les serra très fort.

— Écoutez, Varia, dit-il. Je crois au Destin. Tout au long de ma vie, j'ai vécu bien des choses et j'ai toujours su que tout obéissait à un grand dessein. Quand nous nous sommes rencontrés l'autre jour, j'ai immédiatement compris que c'était un moment unique, un moment que nous n'oublierions jamais. Savez-vous à quel point vous êtes adorable ?

Varia rougit et tenta de se libérer, mais il la retint avec passion.

— Non, écoutez-moi encore un instant. J'ignorais qu'il existait des yeux d'un violet aussi pur. Des yeux qui ont un pouvoir magique sur moi mais qui semblent aussi timides que de petites fleurs à l'orée du printemps.

Si un Anglais lui avait dit des choses pareilles, Varia lui aurait sans doute ri au nez. Mais ces paroles prononcées par la voix suave de Pierre, avec ce léger accent français, avaient un charme magique.

— Si jeune, si innocente, si adorable, ajouta-t-il avec ferveur.

Il regardait ses lèvres et c'était comme s'il l'embrassait.

Les joues brûlantes, Varia se détourna et se mit à courir, refusant de regarder derrière elle tandis qu'il s'exclamait :

— 20 heures. *Le Chat Gris* ! N'oubliez pas, Varia. S'il vous plaît, n'oubliez pas.

« Je suis folle, pensa-t-elle. Complètement folle de l'écouter; et encore plus d'aller à ce rendez-vous ce soir. »

En ami loyal, Fluff l'attendait, la queue frétilante, devant la grille du parc. Varia consulta sa montre: elle avait le temps.

Ted Huggins, dont la convalescence s'éternisait après un accident à la colonne vertébrale, fut littéralement fou de joie de se voir confier le petit caniche. A regret, la jeune femme le quitta pour se rendre dans le

bureau de sir Edward.

Elle frappa à la porte. La réponse se fit attendre, puis une voix sèche cria :

— Entrez !

Varia pénétra dans la pièce pour constater que sir Edward était absent. Ian Blakewell se leva lentement.

— Bonjour, dit-il d'un ton neutre.

— Bonjour. Vous... vous m'attendiez ?

— Bien sûr. Voulez-vous vous asseoir ? J'ai bien peur que mon père ne soit retenu tout l'après-midi. Il m'a laissé ses instructions.

Varia prit place et attendit. Visiblement mal à l'aise lui aussi, Ian Blakewell reprit sa place derrière son bureau et commença à jouer avec un coupe-papier à manche d'ivoire.

— Nous avons beaucoup à faire, commença-t-il, et malheureusement peu de temps devant nous. Mon père désire que nous partions demain pour la France. Nos places sont réservées sur le vol de l'après-midi.

Il s'interrompit et Varia se garda bien d'intervenir.

— Je... je passerai vous prendre chez vous à 12 h 45, si cela ne vous dérange pas.

— Oh, pas du tout, assura-t-elle.

Il y eut un nouveau silence. Le jeune homme continuait à jouer nerveusement avec son coupe-papier.

— Eh bien, si tout est arrangé, Mr. Blakewell...

— Attendez une minute ! coupa-t-il. Mon père m'a demandé de voir certains points avec vous. Il s'est dit notamment que vous pouviez ne pas avoir dans votre garde-robe les vêtements nécessaires pour un voyage tel que celui-ci et il a donc pris certaines dispositions.

— C'est-à-dire ?

— Il s'est arrangé pour vous procurer tout ce que doit, selon lui, posséder ma future femme, annonça Ian Blakewell d'une voix sourde.

— Oh, mais je ne crois pas... (Varia s'interrompit un instant pour le regarder.) Je ne crois pas... que ce soit utile. Je pense que je pourrai m'acheter tout ce qui est indispensable avec les mille livres que vous m'avez déjà données.

— Mon père s'y oppose, dit Ian. En fait, il vous a déjà pris un rendez-vous dans une boutique qui vous fournira tout ce dont vous pourrez avoir besoin.

Varia ne broncha pas. Tout ceci était complètement inattendu. En fait, dans l'agitation créée par l'organisation du voyage de sa mère en Suisse, elle avait complètement oublié de préparer son propre départ.

A présent, en pensant à son vieux manteau, à sa jupe de tous les jours et à la petite robe toute simple qu'elle portait le dimanche ou en des occasions plus solennelles, elle comprenait le point de vue de sir

Edward : une fiancée aussi pauvrement vêtue ne pouvait être qu'une horrible mésalliance pour le jeune Blakewell.

— J'imagine que votre père a raison, fit-elle, un peu trop vivement. Je n'y avais pas du tout pensé et il est vrai que ma garde-robe est sans doute inadéquate. Mais il n'en reste pas moins que je peux utiliser l'argent que vous m'avez déjà donné.

— C'est tout à fait inutile, répondit le jeune homme. Cela fait partie des frais généraux de l'entreprise. Il serait tout aussi ridicule de vous laisser payer ces vêtements que de vous obliger à régler le prix de votre billet d'avion.

Il parlait avec dureté et Varia se dit à nouveau qu'il y avait du dédain ou du mépris chez lui, comme si elle ne lui inspirait qu'une immense répulsion. A nouveau, elle sentit une sourde irritation gronder en elle. Pourquoi était-il aussi agressif ? Il devait bien comprendre que tout ceci était aussi gênant pour elle que pour lui.

— Dans ce cas, fit-elle, abrupte, j'accepte avec plaisir les dispositions prises par votre père. S'il vous plaît, remerciez-le pour moi.

— Je n'y manquerai pas. A présent, je vais vous conduire à la boutique. Son propriétaire est un ami de mon père.

Il se leva. Varia resta assise.

— Écoutez, Mr. Blakewell, dit-elle, si cette idée vous semble aussi insupportable, pourquoi l'acceptez-vous ? Je ne vois pas l'utilité d'aller en France pour tout faire échouer.

— Vous pensez que c'est ce qui va se passer ?

— Eh bien, rétorqua Varia, d'aucuns ne manqueront pas de trouver bizarre que nous soyons fiancés si vous me regardez comme vous le faites en ce moment.

A l'instant même où ces mots lui échappaient, Varia s'étonna de son propre courage.

— Je suis désolé, répondit Ian Blakewell. Je suppose que je me conduis comme un idiot. Mais, pour être franc, et comme vous le savez déjà, cette histoire ne me plaît guère.

— D'un autre côté, le point de vue de votre père est compréhensible, objecta Varia. Si vous ne voulez pas épouser Mlle Duflot et si vous préférez éviter la gêne de le lui dire, cela semble être la seule façon de résoudre ce problème avec tact.

— Oui, peut-être, fit-il. Mais pour moi... Oh, et puis, quelle importance, après tout ! J'ai déjà discuté de tout cela avec mon père un nombre incalculable de fois. Il vaut mieux s'en accommoder. Si nous y allions, maintenant ?

Elle le suivit. Devant le portail, sa Bentley les attendait.

— Nous n'avons guère de temps, annonça-t-il. Il y a tellement à faire d'ici demain.

Ils roulèrent en silence dans les rues animées. Le trajet ne fut pas long: la grosse voiture s'immobilisa devant un grand immeuble blanc dont l'entrée était surmontée d'une marquise de toile rouge. Le nom inscrit dessus fit ouvrir de grands yeux à Varia.

— C'est... c'est ici que nous allons ? demanda-t-elle.

— Oui. Vous connaissez ?

— Je connais le nom de Martin Myles, répondit-elle. Qui n'a pas entendu parler de lui ? Mais vous... votre père envisage sérieusement de me fournir une garde-robe ici ?

— Tout à fait, affirma Ian Blakewell.

Ils descendirent de voiture et s'engagèrent sous la marquise. Des escaliers de marbre recouverts d'un tapis gris perle menaient au premier étage, des lustres de cristal répandaient une lumière éclatante qui éblouissait des piliers de verre.

Varia était trop ébahie pour parler. Quand ils pénétrèrent dans un immense salon, une femme impeccablement vêtue de mauve vint à leur rencontre.

— Bonjour, Mr. Blakewell, dit-elle. Nous vous attendions. Voulez-vous me suivre dans le bureau de Mr. Myles, s'il vous plaît ?

Le plus célèbre couturier d'Angleterre les accueillit avec un large sourire. C'était un homme relativement jeune, mince et pâle, avec des lunettes cerclées d'écaille et un air harassé.

— Ian, mon cher ami, s'exclama-t-il, je suis ravi de vous voir. Mais votre père n'a cessé de me harceler au téléphone toute la journée, si bien que je commence à douter de mes capacités à satisfaire ses désirs.

— Comment allez-vous, Martin ? fit Ian avant d'ajouter: Voici miss Milfield.

Le comportement bon enfant de Martin Myles n'était qu'une façade et Varia s'en rendit très vite compte quand le regard du couturier glissa sur elle: elle avait l'impression d'être soumise à un examen impitoyable. Il restait muet et la jeune fille se surprit à trembler comme si elle attendait le verdict d'un juge suprême. Tout à coup, de façon inattendue, il sourit.

— Votre père avait tout à fait raison: tout est réalisable, annonça Martin Myles à Ian avant de se retourner vers Varia. Mais, au nom du Ciel, miss Milfield, où avez-vous trouvé cette jupe et ce manteau ?

Prise de court, Varia rougit et balbutia:

— Je... je les ai... depuis longtemps.

— Je n'en doute pas, reprit Mr. Myles. Non seulement ils ne sont pas à la mode mais je crains qu'ils ne l'aient jamais été.

Varia se mordit les lèvres et regarda autour d'elle. Fort heureusement, l'élégante femme en mauve vint à son secours.

— Vous n'êtes pas très gentil, Mr. Myles, fit-elle. Pourquoi embarrasser miss Milfield ? Je suggère que nous lui montrions ce que

nous avons prévu.

Ce disant, elle avança une chaise à l'intention de la jeune fille. Varia, reconnaissante, y prit place.

— A vos ordres, madame Renée, acquiesça le couturier de bonne grâce. Il nous faut décider lequel de ces deux modèles lui conviendra le mieux.

Il désignait deux dessins: l'un représentait une ravissante robe de tulle dans les tons rose pêche, ornée de fleurs; l'autre modèle, en tulle lui aussi, tirait vers un discret turquoise et était brodé de superbes motifs sur le corsage et sur l'écharpe qui enveloppait les épaules.

Finalement, après une discussion animée à laquelle ni Varia ni Ian Blakewell ne prirent part, la jeune femme fut dirigée vers une cabine d'essayage dans laquelle on lui passa tour à tour les deux robes.

A son grand (et secret) plaisir, Varia se rendit compte qu'elle possédait des mensurations dignes d'un mannequin.

— Est-il vraiment nécessaire d'en essayer autant ? osa-t-elle demander quand on l'obligea, pour la vingtième fois au moins, à enfiler un nouveau modèle.

Mme Renée consulta sa liste.

— Eh bien, il vous faut trois robes d'après-midi, annonça-t-elle. Et Mr. Myles veut être absolument certain que vous serez une parfaite ambassadrice de sa maison.

Tout en parlant, elle ouvrit la porte et le couturier, qui se retirait poliment lors de chaque essayage, fit son entrée.

— Délicieux ! dit-il. Ce ton est exactement ce qu'il lui faut.

Au bout d'un moment, Varia commença à se sentir fatiguée. Bien sûr, c'était un plaisir de se voir sous des aspects si différents... et si élégants ! Mais la pièce était surchauffée et peu aérée.

Elle consulta sa montre et constata qu'il était déjà 18 h 30. Dans une heure et demie, elle avait rendez-vous au *Chat Gris*. Elle avait une envie folle d'y être déjà mais s'admonesta silencieusement: après tout, elle connaissait à peine cet homme et n'aurait sans doute pas l'occasion de le revoir par la suite.

Elle entendit soudain la voix de Mr. Myles.

— Eh bien, nous y sommes ! Madame Renée, assurez-vous que toutes les retouches seront faites pour demain matin afin que nous puissions livrer tout cela au domicile de miss Milfield à 11 heures. Cela vous laissera assez de temps pour boucler vos valises ? ajouta-t-il en se tournant vers la jeune femme.

— Mais... je n'ai...

Encore une fois, Mme Renée, qui avait compris son embarras, vola à son secours.

— Ne vous en faites pas, fit-elle, nous vous prêterons quelques bagages, s'il vous en manque. Vous n'aurez certainement pas le temps

de courir les magasins pour en acheter.

— Je crains qu'ils ne soient tous fermés maintenant, répondit la jeune femme.

— Sauf certains où nous allons nous rendre, assura Mme Renée avec sympathie. Ceux-là resteront ouverts spécialement pour nous.

— Mais pourquoi ? Je n'ai besoin de rien d'autre, protesta Varia.

— Si. Il vous faut des chapeaux. Ensuite, de la lingerie. Et puis, votre coiffure laisse à désirer.

Varia se regarda dans un miroir.

— Ma coiffure ? Mais je la trouve très bien. Je me coupe moi-même les cheveux.

Mme Renée lui lança un bref regard sous ses paupières alourdies de mascara et la jeune femme rougit à nouveau.

Puis elle se souvint de l'heure.

— Mon Dieu... Je ne pensais pas que tout ceci prendrait autant de temps. Je... je dois rencontrer... quelqu'un à 20 heures.

— Eh bien, vous feriez bien d'appeler cette personne pour vous décommander, intervint brutalement Ian Blakewell.

— Je... je ne peux pas... commença Varia.

Mais elle s'interrompit en voyant son sourire triomphant.

— Difficile de s'accommoder de cette situation, n'est-ce pas ? fit-il.

Leurs regards se croisèrent et elle fut prise de l'envie malsaine de hurler :

« Vous me détestez et je vous déteste ! Eh bien, puisque c'est ce que vous voulez, alors d'accord ! A partir de maintenant, c'est la guerre entre nous ! »

Mais elle ne dit mot, se contentant de tourner les talons pour sortir de la pièce. Elle avait mal. Elle souffrait dans chacune des fibres de son corps parce qu'elle haïssait Ian Blakewell et qu'elle n'avait encore jamais haï personne.

Après cette séance, Varia eut beaucoup de mal à se souvenir de ce qu'il advint au cours des trois heures qui suivirent.

On la conduisit de chez Martin Myles à la boutique d'un modiste, un grand Scandinave répondant au nom d'Erik. Il était le créateur de délicieux modèles présentés comme des oiseaux exotiques sur des perchoirs en bois vert. Tous les chapeaux furent décrochés et essayés.

Varia, debout au centre de la pièce, tournait la tête, haussait le menton ou baissait obligeamment le front selon les instructions. Elle avait l'impression d'être un automate, une marionnette dépourvue de toute volonté. Finalement, elle soupira de soulagement quand elle se retrouva à nouveau dans la voiture de Ian Blakewell. Elle n'était pourtant pas encore arrivée au bout de ses peines.

Ils s'arrêtèrent devant un salon de coiffure. La rue était sombre, tous les magasins étaient fermés mais Varia aperçut de la lumière à travers les lourds rideaux de velours. On les attendait. On les attendait chez *Vincent*, le plus célèbre coiffeur de toute l'Angleterre ! La jeune femme se refusait à le croire.

— Je reviendrai vous prendre dans une heure et demie, annonça Ian Blakewell à Mme Renée. Nous irons dîner.

Varia fut introduite dans un salon particulier où elle passa un peignoir de nylon bleu pâle. Soudain, M. Vincent lui-même fut derrière elle.

Il commença de lui arranger les cheveux, altérant doucement leur forme, soulevant des mèches, en cachant d'autres. En s'observant dans le miroir, la jeune femme se demanda si c'était bien son propre reflet qu'elle voyait.

Mais elle dut rapidement admettre que M. Vincent savait s'y prendre: sa chevelure dorée avait souvent paru lourde et désordonnée. A présent, ses cheveux encadraient son visage selon une ligne nette et vivante pour venir flotter autour de son cou dont ils mettaient la finesse en valeur.

— C'est ravissant, Vincent ! s'exclama Mme Renée.

Varia sourit timidement. Puis on lui lava la tête, avant de l'installer devant un miroir vénitien entouré d'ampoules et M. Vincent commença à lui poser d'innombrables petites pinces d'argent.

Ce fut alors qu'elle se rendit compte qu'il était 20 h 20. Elle fixa sa montre, la gorge serrée, avec l'impression d'avoir irrémédiablement perdu quelque chose de précieux. Rassemblant tout son courage, elle demanda alors d'une voix rauque :

— Pourrais-je... téléphoner ?

— Mais certainement, répondit M. Vincent avec un sourire.

Il alla quérir un appareil sur un bureau voisin et le lui apporta.

— Je... j'aurais aussi besoin d'un... d'un annuaire, bredouilla la jeune femme.

M. Vincent se leva à nouveau.

— Avez-vous besoin d'aide ? demanda Mme Renée.

— Non, non, je... je me débrouillerai toute seule.

Varia tourna les pages à la recherche du numéro du *Chat Gris*. Elle composa le numéro et attendit en prenant soudain conscience de la présence de ces deux personnes à ses côtés. Elle ne les avait jamais rencontrées auparavant et elle était intimidée à l'idée qu'ils puissent entendre sa conversation avec Pierre.

— Allô ! Allô !

La voix, à l'autre bout de la ligne, s'impatiait.

— Est-ce... *Le Chat Gris* ? s'enquit Varia. Pourrais-je... Non, pourriez-vous faire parvenir un message à M. Pierre de Chalayat ?

— Le comte Pierre est ici, madame, répondit la voix. Désirez-vous lui parler ?

— Non, non, fit vivement Varia. Pouvez-vous lui dire, s'il vous plaît, que miss Milfield est vraiment désolée mais qu'il lui est impossible de venir ce soir. Dites-lui aussi qu'elle part pour la France demain.

— Miss Milfield ne peut pas venir ce soir et part demain pour la France. C'est cela, madame ?

— Oui... c'est cela, répondit Varia d'une voix éteinte. Je vous remercie.

Elle raccrocha précipitamment comme si le combiné lui brûlait les mains.

Aurait-elle dû parler à Pierre ? se demanda-t-elle. Elle aurait au moins eu la consolation de l'entendre exprimer sa déception. Non ! Cela aurait été trop compliqué. Et puis, au fond d'elle-même, elle était un peu effrayée de l'enthousiasme qu'il manifestait à son égard. Il valait mieux ne pas penser à Pierre, ni à aucun autre homme, d'ailleurs. Pas en ce moment, pas avec cette... mission qu'elle devait accomplir, ces responsabilités qui lui étaient confiées.

Elle avait déjà eu du mal à accepter le millier de livres, mais, à présent, elle n'osait imaginer combien coûtaient tous ces vêtements, tous ces soins qui lui étaient prodigués !

Ces pensées tournoyaient encore dans son esprit quand M. Vincent

éteignit enfin son séchoir et s'empara d'une brosse.

Varia se regarda dans le miroir et reçut un choc: ses cheveux brillaient comme de l'or fin, on aurait dit un halo de lumière blonde. Mais le plus étonnant c'était la transformation que sa nouvelle coupe opérait sur elle. Elle paraissait à la fois plus jeune et plus... sophistiquée, plus sûre d'elle-même.

— Merci beaucoup, déclara-t-elle d'une voix étouffée. C'est... c'est très... bien.

M. Vincent sourit et accepta la main timide qu'elle lui tendait.

— J'espère que vous passerez un bon séjour en France, dit-il. Et je suis certain qu'il n'existe personne d'aussi charmant que vous là-bas.

Varia rougit sous le compliment avant de suivre Mme Renée triomphante. La grosse Bentley grise se trouvait devant la porte avec Ian Blakewell au volant. Il semblait s'ennuyer ferme.

— Désolée de vous avoir fait attendre, déclara Mme Renée avec un petit air amusé.

— Ce n'est rien. J'ai l'habitude. J'ai appelé mon père pour le prévenir que tout se déroulait selon ses désirs. Il a insisté pour que nous allions dîner au *Berkeley Grill*.

— Oh, mais ça n'est pas...

Varia s'interrompit en voyant ses deux interlocuteurs se tourner vers elle.

— Nous avons tous besoin de reprendre des forces, déclara Ian Blakewell d'un ton sans réplique.

Il démarra en faisant crisser les pneus de sa voiture.

Devant cette nouvelle rebuffade, Varia se renfonça dans son fauteuil. Une chose était certaine: de lui, elle ne pouvait attendre que du dédain. Peu importaient les efforts qu'elle déployait, son nouveau style et son souci de coopérer, Ian Blakewell la détestait.

Pierre était si différent ! Si seulement il avait pu la voir avec cette coiffure, pensa-t-elle. Si seulement... Elle ne pouvait s'empêcher d'évoquer ses yeux sombres et leur expression fiévreuse, presque impérieuse — quand ils se posaient sur elle. Ne ressemblait-il pas ainsi à un pirate prêt à soumettre toute femme à son désir ?

« Je croyais vous avoir perdue ! » — elle entendait sa voix, si grave, si envoûtante...

— Ah ! nous y voilà ! s'exclama Mme Renée.

Varia sursauta. Plongée dans ses pensées, elle avait complètement oublié la réalité.

Ian gara la Bentley et ils franchirent une porte tournante. Il était tard mais la salle, aux murs décorés de boiseries et de cuir vert sombre, bourdonnait du bruit des conversations de nombreux clients.

— Ian Blakewell, annonça le jeune homme.

Un maître d'hôtel s'inclina aussitôt devant lui.

— Votre table est réservée, sir. Par ici, s'il vous plaît.

Il les conduisit jusque vers un renforcement où une banquette de cuir s'étirait en demi-cercle autour d'une table nappée de blanc. Dès qu'ils furent installés, le petit homme cérémonieux leur tendit un menu que Varia trouva quelque peu recherché.

— Nous devrions commander du champagne, fit Ian d'un ton morose. Je suis certain que c'est ce que mon père ferait pour célébrer une telle occasion.

Mme Renée ne parut pas remarquer son amertume.

— Je vous ai entendu dire à M. Myles que vous partiez pour Lyon demain, dit-elle. Comme je vous envie ! Je suis née dans cette région de France: à Montélimar, exactement. Je vis en Angleterre car j'ai épousé un Anglais, mais je retourne là-bas dès que j'en ai l'occasion...

— Montélimar ! répondit le jeune homme. J'y suis effectivement passé en allant à Monte-Carlo...

Ils bavardèrent ainsi pendant tout le dîner. Ian se détendait insensiblement et Mme Renée adressait à Varia des clins d'œil complices. Celle-ci se gardait bien toutefois de prendre part à la conversation. Ce fut enfin le moment pour Ian de demander l'addition.

Comme il se tournait vers le maître d'hôtel, une jeune femme franchit la porte d'entrée du restaurant. Elle portait un long fourreau de satin beige. Ses cheveux d'un roux éclatant s'étaient en plis harmonieux sur ses épaules enveloppées d'une étole de vison blanc. Elle traversa la salle avec une élégance et une assurance qui frisaient la provocation; tous les regards se tournaient vers elle et elle le savait. Soudain, elle aperçut Ian et se dirigea droit vers leur table.

Varia n'avait jamais vu femme aussi belle, et d'une beauté aussi extravagante. Sa peau blanche, ses yeux verts brillant sous des paupières ombrées, sa bouche d'un rouge éclatant, tout en elle était parfait.

— Ian ! Ainsi, c'est là que tu te caches, accusa-t-elle dès qu'elle fut à portée de voix.

— Je suis désolé, Lareen, mais je n'ai pas pu venir ce soir. J'aurais bien voulu mais c'était impossible.

La rousse se tourna vers Mme Renée qu'elle salua d'un signe de tête imperceptible avant de regarder Varia.

— C'est elle qui t'a retenu ? fit-elle.

— Je ne pense pas que tu connaisses miss Milfield, dit vivement Ian. Miss Milfield... miss Lareen Gilmay !

En entendant ce nom, Varia sursauta: elle avait devant elle le mannequin le plus célèbre d'Angleterre. On ne pouvait ouvrir un magazine sans voir son visage; son corps s'étalait sur d'immenses affiches dans les rues.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, balbutia Varia.

Lareen esquissa un bref salut avant de s'adresser à Ian.

— Quelle impolitesse ! Tu m'avais promis de venir et tu sais comme je déteste qu'on me fasse faux bond.

— Je n'y pouvais rien, répondit-il. C'est mon père...

— Encore sir Edward ! s'exclama Lareen en l'interrompant. Tu le prends toujours comme excuse.

— C'est un fait mais que veux-tu...

— Bon, j'accepterai peut-être de te pardonner si tu m'emmènes aux courses demain. Je veux aller à Sandown. Jimmy a un cheval qui court.

— J'ai peur que cela ne soit impossible, fit Ian. Demain, je pars pour la France.

— La France ! Impossible ! Tu sais très bien que nous avions prévu d'aller chez Marjorie ce week-end !

Dans la bouche de Lareen, cet argument semblait définitif.

— Je suis désolé. J'ai essayé de te joindre hier au téléphone pour t'expliquer que je ne pouvais me libérer. Mon père a pris des engagements que je suis obligé d'honorer.

Lareen eut une moue méprisante.

— Obligé ? Bien sûr, j'avais oublié que tu ne peux pas désobéir à ton cher père ! Tant pis, mon pauvre Ian, je partirai sans toi. Après tout, tu n'es pas le seul: David mourait d'envie de m'accompagner, je crois que je vais lui accorder cette chance. Téléphone-moi quand tu rentreras de France, j'aurai sans doute un peu de temps libre.

Elle tourna alors les talons dans une envolée de cheveux et de parfum et se dirigea vers la sortie.

— Lareen ! Attends ! s'exclama Ian en se lançant à sa poursuite.

Varia vit qu'il la prenait par le bras. Ils sortirent ensemble, Ian parlant avec animation et Lareen haussant les épaules avec dédain.

— Elle est très belle, dit-elle dans un soupir.

— C'est une sale petite garce, rétorqua Mme Renée.

Varia la dévisagea avec surprise.

— Oui, je sais ce que je dis. Je connais bien Lareen. C'est M. Myles qui l'a faite. Il l'a vue dans un obscur concours de beauté du côté de Birmingham ou de Manchester. Il l'a ramenée à Londres, lui a appris à marcher, à parler autrement qu'en patois de province. Il lui a montré comment défiler...

Mme Renée eut un petit sourire ironique.

— Oh, elle apprenait vite ! Et le succès lui est monté à la tête. Elle a été trop gâtée, trop vite.

— Elle est si belle ! répéta Varia qui ne pouvait croire que quelqu'un de si ravissant ne soit pas paré de toutes les vertus.

— J'ai vu beaucoup de belles femmes, soupira Mme Renée. Mais vous savez, la beauté n'est pas seulement un joli visage. Dans mon

pays on dit: « Beauté sans bonté est comme vin éventé ». C'est ce que tant de gens oublient. Quand le cœur est là, on ne peut être laide quelle que soit l'apparence. Mais si le cœur fait défaut, même le plus beau des visages ne vaut pas la peine d'être regardé.

— Je vois ce que vous voulez dire, fit Varia. Maman me dit toujours de ne pas me fier aux apparences, mais, parfois, je trouve cela difficile.

— Avec l'âge, vous comprendrez, observa Mme Renée. Et M. Blakewell aussi, j'espère.

— Vous pensez qu'il est vraiment amoureux d'elle ? demanda Varia.

— Non ! Personne n'est vraiment amoureux de Lareen. On peut être fasciné, hypnotisé par elle, par cette superbe façade, mais derrière, il n'y a qu'un esprit étroit, malsain qui rend mal à l'aise celui qui s'y frotte.

»J'ai vu ce qu'elle est capable de faire, les sales tours qu'elle a joués à d'autres jeunes filles pour arriver à la situation qui est la sienne aujourd'hui. Lareen n'est pas quelqu'un de bien et, tôt ou tard, on s'en apercevra.

Varia écoutait, fascinée. Elle sentait que son interlocutrice lui dévoilait des aspects d'un monde dont elle n'avait, jusqu'ici, jamais imaginé l'existence. Néanmoins la beauté extraordinaire de Lareen la subjuguait et effaçait toute autre considération.

Elle comprenait pourquoi Ian Blakewell était amoureux d'elle, quoi qu'en dise Mme Renée. « Et pourquoi ne le serait-il pas ? » se demanda-t-elle. Voilà la raison pour laquelle il était furieux contre son père: il lui était difficile de jouer cette comédie puisqu'il aimait quelqu'un d'autre.

C'était Lareen qu'il avait envie d'emmener en France et non cette inconnue insignifiante, cette pauvre petite Varia Milfield si mal attifée. En son for intérieur, la jeune femme le plaignait sincèrement.

Il revint dix minutes plus tard, la mine sombre, le regard éteint.

— J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient, miss Milfield, dit-il, mais mon père désire vous voir ce soir avant que je ne vous ramène chez vous. Je pensais, madame Renée, que nous pourrions vous déposer sur le chemin.

— C'est très gentil à vous, répondit-elle, mais c'est inutile, ma voiture est garée tout près d'ici, à Beverley Square.

Ian tint à la conduire jusque-là.

— Bonsoir, ma petite, dit Mme Renée en descendant de la Bentley. Amusez-vous bien en France.

— Merci pour tout.

Varia lui serra la main avec chaleur.

Mme Renée salua Ian et la voiture démarra. Quelques instants plus

tard, ils s'arrêtaient devant une grande maison de pierre grise. Un majordome ouvrit la lourde porte de chêne et les accueillit. Ils pénétrèrent dans un hall de marbre blanc, puis dans un salon cossu tout de cuir et de boiseries sombres. Sir Edward était assis devant un feu de cheminée, une couverture posée sur les genoux.

— Ah, vous voilà ! s'exclama-t-il. Pardonnez-moi de ne pas me lever, mais ma jambe refait des siennes aujourd'hui.

— Oh, je vous en prie, restez assis, fit Varia.

Elle saisit la main qu'il lui tendait et vit qu'il contemplait sa nouvelle coiffure.

— Je ne sais comment vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi, sir Edward. Toutes ces choses magnifiques, c'est vraiment trop...

— Mais vous ne pouviez aller en France sans tous ces préparatifs, non ? fit-il avec une lueur de malice dans les yeux.

Elle lui rendit son sourire.

— Vous avez raison, tout le monde penserait que votre fils se mésallie en épousant quelqu'un qui n'est pas de son rang.

Sir Edward éclata de rire.

— Ainsi, vous n'êtes pas seulement jolie, vous possédez aussi le sens de l'humour. J'espère que vous êtes parvenue à dérider Ian. Ces derniers temps, il est aussi souriant qu'un Ecossais qui a perdu sa bourse.

Ian traversa la pièce. « C'est vrai, se dit Varia, qu'il devrait sourire davantage. » Il avait des traits bien dessinés, un menton fort et un nez droit. Ses yeux gris, profondément enfoncés, étaient intelligents et semblaient ne rien perdre de ce qui se passait autour de lui. Mais il avait en permanence cet air revêche, maussade, sans doute parce qu'il aurait préféré être en compagnie de Lareen.

— Au fait, j'ai pensé à une petite chose que nous avons tous oubliée, annonça sir Edward qui jubilait visiblement. Tu ne vois pas de quoi il s'agit, Ian ?

— J'ai bien peur que non, père.

— Alors, je vais te le dire, fit celui-ci triomphalement. Tu as oublié la bague, mon garçon ! Eh oui, je sais bien que ces fiançailles ne sont pas officielles, mais ce n'est pas une raison pour que Varia ne porte pas de bague.

Il souriait comme s'il était ravi de prendre son fils en faute.

— J'ai fait venir celles-ci ; regardez si vous trouvez votre bonheur.

Il ramassa une large boîte en cuir noir sur la table devant lui et l'ouvrit. Six bagues, sagement alignées sur du velours noir, brillaient de mille feux. Aux yeux de Varia, elles étaient toutes fabuleuses.

— Allez-y, déclara sir Edward, faites votre choix ensemble.

Il mit l'écrin dans les mains de son fils qui le contempla un

moment avant de se diriger vers une autre table où il alluma une lampe. Varia le rejoignit lentement.

— Laquelle voulez-vous ?

Devant sa sécheresse, elle résista à l'impulsion de lui faciliter les choses.

— Laquelle est la plus indiquée, à votre avis ? fit-elle avec politesse.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Moi non plus, dit-elle. Je n'ai jamais choisi de bague de fiançailles.

Leurs regards se croisèrent et il comprit qu'elle le défiait délibérément.

— Bon sang, moi non plus, déclara-t-il avec fureur. Et, pour tout dire, je trouve cela tout à fait inutile.

— Votre père semble être d'un avis différent.

— Je crois surtout qu'il s'amuse à mes dépens, fit Ian.

A l'autre bout de la pièce, sir Edward faisait semblant de ne rien entendre.

— Je suis désolée d'être une telle gêne pour vous, dit Varia avec une feinte humilité.

— Oh, vous, ça va, répliqua Ian. Vous ne faites que jouer votre rôle.

Il y avait quelque chose dans sa voix, au-delà de la dureté des mots, qui fit tressaillir Varia. Elle eut un instant envie de lui demander de rester courtois mais se retint. Au lieu de cela, elle affirma avec gentillesse et sincérité :

— Je regrette que cette situation vous soit aussi pénible, mais cela ne durera pas longtemps. Vous verrez, une semaine, ça passe très vite.

Ian eut le bon goût de paraître gêné.

— Excusez-moi, fit-il avec raideur.

Varia choisit une bague dans l'écrin de velours: une aigue-marine taillée en carré et sertie de petites paillettes de diamant. Elle la désigna du doigt.

— C'est celle-ci que je préfère. Qu'en pensez-vous ?

— Si elle vous plaît, vous devez la prendre.

Derrière eux, sir Edward fit entendre un grognement.

— Alors, dit-il, le choix est fait ?

Varia le rejoignit pour lui montrer la bague.

— Je trouve que c'est la plus jolie, annonça-t-elle. Si elle me va, je...

— Essayez-la, ordonna le vieil homme.

Mais comme elle allait lui obéir, il posa une main sur les siennes.

— Non, non, dit-il. Ian ferait mieux de jouer son rôle. Autant qu'il s'y habitue tout de suite. Viens, Ian, viens passer cette bague au doigt

de ta fiancée.

Le jeune homme lança un regard furieux à son père, ses lèvres se serrèrent mais il rejoignit Varia et attendit qu'elle lui offrît sa main gauche. Celle-ci éprouvait une soudaine répugnance. « Tout ceci va trop loin », pensa-t-elle.

C'était comme si son rêve s'effondrait. Comme toutes les jeunes filles, elle avait imaginé ses fiançailles : dans son esprit elles devaient être un moment magique, un acte d'amour qui précède un autre moment magique, celui du mariage où une seconde bague se juxtapose à la première et fait de vous une épouse. Maintenant, hélas ! elle se trouvait devant un inconnu sombre et dédaigneux.

Varia avait envie de se rétracter. Trop tard. Tandis qu'elle hésitait, Ian avait pris sa main. Elle sentit la chaleur de ses doigts, tandis qu'il glissait le bijou le long de son annulaire. Elle baissa les yeux. La bague lançait des éclats sous la lumière: un superbe joyau dont elle n'aurait jamais osé rêver.

Une bague de fiançailles. Quelle mascarade !

Varia eut soudain l'impression d'être prise au piège. Elle voulait s'enfuir, tout annuler.

— Non, je ne crois pas qu'elle... aille, fit-elle cédant à la panique. Je crois... qu'il faut.... en essayer une autre.

Elle entendit sa propre voix et ne la reconnut pas. Quelqu'un lui répondit. Étrangement ce n'était pas sir Edward mais Ian.

— Elle va parfaitement, affirma-t-il. C'est celle-ci que nous prendrons.

Varia dormit très mal cette nuit-là.

Allongée dans l'obscurité, elle ne cessait de penser aux événements de la journée, ce qui la déprimait. Le fait de porter de nouveaux vêtements, de partir à l'étranger, ne lui était d'aucun réconfort. Seuls les yeux sombres de Pierre auraient pu l'émouvoir. Elle entendait encore sa voix qui suppliait : « Promettez-moi que vous n'allez pas à nouveau disparaître. » Au lieu de quoi elle subissait Ian et le dédain qu'il n'avait cessé d'afficher. Comme il la haïssait!

Le souvenir de ces deux hommes la tourmentait. « Que penserait maman de tout ceci ? » se demanda-t-elle. A l'évocation de sa mère, une vague de bonheur l'envahit et dissipa tous ses soucis.

Sa mère était soignée ! Elle était en Suisse ! Là où, enfin, elle avait une chance de guérir.

« Ô mon Dieu, merci, merci ! »

Son esprit vagabonda jusqu'au petit matin. Varia se leva très tôt, fit ses préparatifs mais dut attendre onze heures avant de voir un taxi s'arrêter devant chez elle. Valises et cartons étaient empilés à côté du chauffeur et de la jeune femme assise sur le siège arrière.

— Je crois que c'est moi que vous cherchez, fit Varia en ouvrant la portière.

— Miss Milfield, j'ai apporté vos affaires, déclara l'inconnue d'une voix gaie. Je m'appelle June. Mme Renée ne pouvait pas quitter la boutique mais elle vous souhaite un excellent voyage.

Dé son regard pétillant, elle dévisageait Varia avec curiosité. Celle-ci contemplait les valises que le chauffeur commençait à décharger.

— Il y en a beaucoup...

— Oh, je suis sûre que quand vous serez en France, répondit June, vous vous apercevrez bien vite que vous n'avez « vraiment rien à vous mettre ».

Les deux jeunes filles se regardèrent et éclatèrent de rire.

Un peu plus tard, June ouvrit une des boîtes en carton et en sortit une robe en tissu satiné bleu pâle. Elle l'accompagna d'un manteau en tweed très fin dont la nuance de bleu était plus soutenue.

— C'est ce que je vais porter pour le voyage ? s'enquit Varia. C'est très joli.

— Bien sûr, c'est l'un des modèles préférés de M. Myles, répondit June. Je n'aurais jamais cru qu'il accepte de le laisser partir avant la présentation de la collection.

— Mais pourquoi ? s'étonna Varia. Pourquoi me confie-t-il ses modèles ?

June la dévisageait.

— Vous voulez dire que vous ne savez pas ?

— J'avoue ne pas saisir...

— Eh bien, c'est à cause de sir Edward Blakewell, bien sûr. Il est en relation avec M. Myles. Il a mis de l'argent dans la boutique et tout le reste. Alors, naturellement, ses désirs sont des ordres.

— Oh, c'est pour ça ! s'exclama Varia. Je n'en avais pas la moindre idée.

— Sir Edward a découvert M. Myles. A l'époque, il essayait de s'en sortir par ses propres moyens. Et il avait bien du mal, il faut le reconnaître. Quand sir Edward a vu ses dessins, il a tout de suite cru en lui. Il l'a installé dans May-fair à côté des autres grands couturiers. Sa première présentation a été un succès formidable. Un véritable triomphe ! Son nom était dans tous les journaux.

— Sir Edward est perspicace, n'est-ce pas ?

— J'imagine qu'il l'est, approuva June. En tout cas, il est impressionnant. A la boutique, on a toutes un peu peur de lui. Quand on a appris qu'il nous envoyait quelqu'un, on était malades de curiosité.

— Vous avez dû être bien déçues en me voyant ? remarqua Varia.

— Eh bien, répondit June avec prudence, on peut dire que vous ne correspondez pas tout à fait à l'idée qu'on se faisait. Vous voyez,

d'habitude, sir Edward ne nous envoie que des modèles qui vont présenter les collections en Amérique ou dans le Sud de la France. Vous êtes différente. Mais, en tout cas, moi je trouve que c'est une excellente idée.

— Laquelle ? demanda Varia, curieuse.

— D'aller montrer à Lyon comment une Anglaise classique s'habille.

— C'est ce que sir Edward vous a dit ?

— Pas lui, Mme Renée. C'est bien pour cette raison que vous partez, n'est-ce pas ?

— Oui, oui... bien sûr, répondit Varia qui sentit une soudaine chaleur envahir ses joues.

Et tandis qu'elle passait sa nouvelle robe, elle entendit June lui demander :

— Que pensez-vous du jeune M. Blakewell ?

— Et vous ? lança-t-elle du tac au tac.

— Je ne sais pas, fit la jeune femme, pensive. Il venait assez souvent à la boutique quand Lareen était encore avec nous. Mais on n'a jamais réussi à vraiment bien le connaître. Les filles le trouvaient plutôt hautain mais Lareen disait qu'il était surtout timide.

— Timide ! s'exclama Varia avec stupéfaction.

— C'est ce qu'elle disait, fit June. Mais je dois dire que je n'arrive pas à le croire.

— Non, moi non plus, acquiesça Varia avant d'ajouter : J'ai vu Lareen, hier soir. Elle est très belle, non ?

— Très fabriquée, plutôt.

— Vous ne l'aimez pas ?

June secoua la tête.

— Pas trop. Je ne la hais pas autant que Mme Renée mais je n'irais pas prendre le thé tous les jours en sa compagnie. C'est difficile de travailler avec elle, elle a mauvais caractère et elle pique des crises pour un oui ou pour un non.

Varia hésita avant de poser la question suivante, puis se lança sans regarder son interlocutrice :

— Est-ce que M. Blakewell est amoureux d'elle ?

— Bah, j'imagine. Il venait toujours la chercher, il l'attendait dehors dans la voiture... jusqu'à ce que sir Edward s'en aperçoive.

— Que s'est-il passé alors ?

— J'ai entendu dire qu'il y a eu une drôle d'explication, répondit June avec flegme. Quoi qu'il en soit, Lareen est partie. Elle travaille pour un de nos rivaux à présent. Elle a emmené avec elle certains de nos meilleurs clients, ce qui n'a évidemment pas contribué à augmenter l'estime que sir Edward et Mme Renée lui portaient...

La sonnerie du téléphone l'interrompt. Varia décrocha.

— C'est bien miss Milfield ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Le majordome de sir Edward, miss. Sir Edward désire vous parler.

Il y eut quelques déclics sur la ligne, puis la voix profonde, impatiente, de l'homme d'affaires retentit.

— C'est bien vous, Varia ? Ian ne saurait tarder à arriver. Il vient de partir d'ici.

— Je suis prête.

— Splendide ! J'avais espéré venir vous saluer mais mon médecin me refuse toute sortie aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, Ian a ses instructions et vous connaissez votre rôle, n'est-ce pas ? Je compte vraiment sur vous, ma chère, vous avez toute ma confiance.

— Je ferai de mon mieux, promet Varia.

— C'est ce que j'espère, approuva sir Edward. Je vous téléphonerai sans aucun doute, à Ian et à vous, quand vous serez sur le continent. Le sort de notre entreprise est entre vos mains.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, au revoir, ma chère ! Et merci pour tout ce que vous faites.

Il n'attendit pas la réponse et raccrocha.

— Je dois y aller, annonça June. J'ai été ravie de parler avec vous, miss Milfield. Quand vous reviendrez, faites-moi savoir si vous avez eu du succès. Je suis certaine que vous allez vendre des centaines de robes.

— Euh, j'espère, fit Varia, hésitante.

— Alors, au revoir, et amusez-vous bien ! lança la jeune femme avec chaleur.

Elle ramassa son sac et se dirigea vers la porte d'entrée. Elle l'ouvrit et sursauta. Ian Blakewell se tenait là. Visiblement, il venait d'arriver et s'apprêtait à sonner.

— Bonjour, monsieur Blakewell, fit la jeune vendeuse, miss Milfield est presque prête.

Elle en profita pour s'esquiver promptement. Un peu interloqué, Ian Blakewell la suivit des yeux avant de se décider à entrer.

En proie à une totale indécision, Varia l'observait. Il était plus grand que dans son souvenir. Ses larges épaules lui donnaient une prestance indéniable.

— Bonjour, fit-il lui-même avec maladresse. Il paraît que vous êtes prête. Vous comptez emporter tout cela ?

— C'est M. Myles qui a préparé mes bagages, répondit Varia avec un sourire.

— Bon sang ! Heureusement que nous ne partons qu'une semaine.

— Votre père désire sans doute que je sois une digne représentante

de la firme.

Elle avait espéré lui extorquer un sourire. C'était raté; il se contenta de grommeler d'un air grognon:

— On va sûrement payer un drôle d'excédent de bagages dans l'avion.

Avec l'aide de son chauffeur, ils empilèrent les valises dans la Bentley, emplissant le coffre et surchargeant le siège à côté du chauffeur.

Avant de quitter l'appartement, Varia se regarda une dernière fois dans le miroir. Elle se demanda si Ian avait remarqué la différence qui s'était opérée en elle. Rien à voir entre cette élégante silhouette en bleu et la jeune fille timide qui était entrée dans le bureau de son patron quelques jours auparavant. Si tel était le cas, il n'en fit pas la remarque.

Ils roulèrent jusqu'à l'aéroport dans le plus total silence. Ce n'est qu'en distinguant au loin les avions attendant sur les pistes d'envol que Varia sentit son cœur battre follement.

Personne ne lui avait rien demandé et elle n'avait pas mentionné le fait qu'elle n'avait encore jamais pris l'avion. Elle n'avait jamais non plus quitté l'Angleterre. Ce voyage en France serait son premier voyage à l'étranger.

La voiture s'immobilisa devant une porte en verre.

— Nous avons largement le temps, annonça Ian. Il valait mieux partir en avance: on ne sait jamais avec les embouteillages.

— Oui, bien sûr...

Varia avait répondu machinalement et elle se demanda si toutes leurs conversations allaient être du même genre: la météo, les embouteillages et toutes ces choses qui rendent la vie si palpitante.

Elle se tint derrière Ian tandis que leurs bagages étaient enregistrés et leurs billets validés. Ils montèrent à l'étage où une foule de gens se saluaient devant les bureaux de la douane.

— Nous avons largement le temps, répéta Ian tandis qu'ils prenaient place sur un sofa de cuir.

Ils venaient à peine de s'installer quand il lâcha une exclamation de surprise. Varia aperçut en même temps une silhouette vêtue d'un tailleur émeraude se dirigeant vers eux: Lareen!

A en juger d'après les expressions des hommes qui se retournaient sur son passage, elle était particulièrement séduisante. On ne pouvait s'empêcher de la regarder, se dit Varia. Plus que belle, elle était sensationnelle !

Pendant un instant, Ian parut paralysé par sa subite apparition mais quand elle fut près d'eux, il se dressa d'un bond.

— Lareen ! Que fais-tu ici ?

— A ton avis ? riposta-t-elle. Je suis simplement venue te dire au

revoir, puisque tu as omis de le faire.

— J'ai essayé de t'appeler ce matin, mais ta ligne était toujours occupée.

— Pourquoi ce voyage ? demanda Lareen, ouvrant les hostilités. Et qui est cette fille que tu emmènes avec toi ?

— Tu as déjà rencontré miss Milfield hier soir, fit Ian en se tournant vers Varia.

Lareen ignore la main que Varia avait machinalement tendue, tout en la détaillant avec hostilité.

— Habillée par Martin Myles ! Et vous étiez avec Mme Renée. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous êtes en train de mijoter quelque chose ?

— Écoute, Lareen, nous allons à Lyon pour une signature de contrats très importants pour mon père. Miss Milfield m'accompagne. Elle travaille à notre bureau. Ceci est très important et... très confidentiel.

— Tu aurais quand même pu me dire qu'elle partait avec toi, remarqua Lareen d'une petite voix boudeuse. Et si je ne vous avais pas trouvés hier soir au Berkeley, je suis certaine que tu ne m'aurais rien dit de ce voyage en France. Vraiment, Ian, tu te conduis d'une façon étrange.

— J'allais te téléphoner ce soir.

— C'est ce que tu dis maintenant. Mais pourquoi devrais-je te croire ?

— C'est la stricte vérité, affirma calmement Ian. Je ne pars qu'une semaine et c'est uniquement pour affaires.

— Alors, pourquoi toutes ces cachotteries ?

Lareen considérait Varia avec une suspicion évidente. Afin, visiblement, d'éviter une confrontation entre les deux jeunes femmes, Ian glissa sa main sous le bras de Lareen et l'emmena à l'écart.

Ils étaient hors de portée mais il était clair qu'ils se disputaient. Les yeux verts de la jeune femme lançaient des éclairs et, plus d'une fois, elle eut un geste excédé de la main.

— Les passagers du vol 423 pour Lyon sont priés de se présenter à la porte 4 pour embarquement immédiat, annonça une voix *soft* dans un haut-parleur.

Varia se leva lentement. Ian avait, lui aussi, entendu l'appel et s'était tourné vers elle. Une hôtesse en uniforme gris accueillait les passagers à la porte 4 et cochant les noms sur une liste. Varia hésita et s'approcha de Ian; elle entendit alors distinctement la voix de Lareen :

— Il faut que nous parlions, Ian. Tu n'as qu'à prendre l'avion suivant. S'il te plaît !

Elle était presque suppliante, pourtant Varia avait l'impression qu'elle essayait plutôt d'exercer son pouvoir sur lui: il devait lui obéir

!

— Je suis désolé, c'est impossible ! répondit Ian. Nous devons partir maintenant.

— Mais Ian... protesta Lareen.

Ian fit volte-face et se tourna vers Varia.

— Êtes-vous prête ? demanda-t-il inutilement.

Elle allait répondre quand un petit homme s'interposa. Il ne portait pas de chapeau et ses trop longs cheveux étaient en désordre sur son front congestionné.

— Ah, je vous trouve enfin, monsieur Blakewell ! haleta-t-il. J'avais bien peur d'arriver trop tard. Je veux une déclaration, s'il vous plaît... de miss Milfield, aussi, bien entendu.

— Bonjour, Davis, dit Ian froidement. Une déclaration ? A quel propos ?

Le petit homme sortit un carnet chiffonné et un stylo d'une de ses poches.

— Je viens de parler avec sir Edward. Il m'a dit que des fiançailles étaient dans l'air et que vous partiez en France pour présenter votre future femme aux plus gros producteurs de soie du pays. Sacrée histoire ! Qu'avez-vous à déclarer ?

— Ta future femme ! Mais qu'est-ce qu'il raconte ? s'écria Lareen.

Le journaliste parut s'apercevoir pour la première fois de sa présence.

— Salut, ma belle, fit-il avec familiarité. Je ne vous avais pas remarquée, ce qui est assez étonnant. Vous êtes en train de féliciter le nouveau couple, ou bien vais-je aussi obtenir une déclaration de vous ? Quelque chose de croustillant ?

Lareen l'ignora et se tourna vers Ian.

— Espèce de misérable petite crapule ! Alors c'est ça que tu manigançais ! Voilà pourquoi je ne te voyais plus ces derniers temps !

— Lareen, laisse-moi t'expliquer, supplia Ian.

— Expliquer quoi ? s'emporta-t-elle. Tout est si évident. C'est ton père, hein ? C'est ça ? Il a gagné. Il a réussi à se débarrasser de moi et il t'a choisi une jolie petite chose, une marionnette qui n'ouvrira la bouche que quand on le lui demandera. Eh bien, si c'est ça que tu veux, allez vous faire pendre ailleurs, tous les deux !

Sur ces mots elle tourna les talons. Ian allait s'élancer à sa suite quand la voix du haut-parleur s'éleva à nouveau.

— Les passagers du vol 423 sont priés de se présenter porte 4. Dernier appel...

— Hé, qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Davis avec une lueur malsaine dans les yeux.

— Oh, allez au diable ! rétorqua Ian avec violence.

Il prit brutalement Varia par le bras et l'éloigna du reporter qui

piaffait.

— Mais monsieur Blakewell ! Monsieur Blakewell !

Fort heureusement, l'hôtesse les fit immédiatement passer, ce qui leur permit d'échapper au journaliste. Varia n'avait pas besoin de regarder Ian pour sentir à quel point il était furieux.

Et il y avait de quoi, pensa-t-elle. Mais pourquoi sir Edward avait-il lancé une telle information, sachant que le journaliste avait toutes les chances de les trouver à l'aéroport ? Et puis, en y songeant bien, elle se trouvait elle aussi dans une situation embarrassante: et si sa mère venait à ouvrir un journal anglais ?

Et June et Mme Renée ? Qu'allaient-elles penser ? « Je vais passer pour une idiote », conclut Varia.

Elle leva les yeux vers Ian.

— Pourquoi votre père a-t-il fait une chose pareille ? Je ne parviens pas à comprendre.

— Oh, si vous connaissiez mon père, vous n'auriez aucun mal.

— Il disait pourtant que cela devait rester secret.

— Ce qu'il dit et ce qu'il fait sont deux choses bien différentes, répliqua Ian avec aigreur. Mais ne discutons pas de ça ici.

— Pour le vol 423, par ici, s'il vous plaît.

L'hôtesse les précédait dans un couloir qui menait jusqu'à la piste d'envol. Une passerelle permettait de monter dans l'avion.

Ian indiqua le siège près du hublot à Varia. Elle s'installa en constatant qu'il était toujours furieux: ses lèvres serrées dessinaient une mince ligne, les muscles de ses mâchoires jouaient sous la peau, une barre soucieuse crispait son front.

Quant à elle, elle ne parvenait pas à chasser de son esprit le fait que, dans quelques instants maintenant, elle serait dans les airs. L'avion tournait lentement sur place. « Le moment de vérité », pensa-t-elle.

Elle se remémorait avec une étonnante acuité des récits de catastrophes aériennes, comment les appareils prenaient feu ou s'écrasaient au sol. Une brusque accélération la cloua à son siège. Par le hublot, elle voyait le sol s'enfuir à toute vitesse. Elle voulut crier, demander qu'on la laisse descendre.

Tout à coup, elle sentit une main se poser sur la sienne.

— Vous allez bien ? demanda Ian avec une douceur qu'elle ne lui connaissait pas. Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas ?

Sans qu'elle s'en rende compte, elle referma les doigts sur les siens. Elle oubliait tout, tout sauf qu'il était un homme, qu'il était fort et qu'elle pouvait s'accrocher à lui.

— J'ai un peu peur, confessa-t-elle d'une petite voix. Vous comprenez, c'est la première fois que je prends l'avion.

— Oh, je n'imaginais pas que c'était votre baptême de l'air. Tout

ira très bien, ne vous en faites pas. Nous sommes plus en sécurité ici que dans une voiture.

— Ou... oui, bien sûr.

Pour rien au monde, elle n'aurait voulu qu'il la lâche.

— Tout va bien, répéta-t-il calmement. Regardez, nous sommes déjà en l'air et vous ne vous en êtes même pas aperçue.

Avec incrédulité, elle se tourna vers le hublot. Le sol s'éloignait d'eux avec une rapidité surprenante ; les voitures, les maisons, les routes devenaient de plus en plus petites, aussi minuscules que des jouets d'enfants. Pour la première fois de sa vie, Varia contemplait les contours irréguliers des champs, un bois, un lac grand comme un mouchoir de poche.

— Nous volons ! s'exclama-t-elle.

— Oui, et tout se passe bien.

Elle se retourna vers lui en souriant. Il lui tenait toujours la main.

— Je n'aurais jamais pensé que c'était comme cela, dit-elle.

— Comme quoi ? demanda-t-il, curieux.

Elle réfléchit un moment.

— Comme d'être heureux. Comme d'être emporté par des pensées, dit-elle lentement. Sauf que là, le corps voyage aussi.

— Je n'avais jamais entendu dire une chose pareille, remarqua-t-il, mais je trouve que c'est une très jolie façon de l'exprimer.

C'était la première fois qu'il lui adressait un compliment et, à sa grande surprise, Varia sentit qu'elle baissait les yeux. Soudain, elle s'aperçut qu'elle tenait toujours sa main. Elle eut un petit sursaut involontaire.

— Je vais bien... maintenant, fit-elle, un peu craintive. Merci d'être si... gentil avec moi.

Il ne dit rien mais pressa gentiment ses doigts avant de lui libérer la main. Elle se renfonça dans la douceur de son siège.

— Maintenant, je pourrai dire que j'ai pris l'avion ! lança-t-elle. J'avais honte d'entendre d'autres personnes raconter leurs voyages à travers le monde alors que moi, je ne connaissais que le train. J'avais l'impression d'être complètement démodée.

— Il n'y a pas de honte à ça, remarqua Ian.

Étonnée, Varia le regarda.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est fantastique de rencontrer enfin quelqu'un qui n'est pas à la dernière mode, quelqu'un qui n'a pas tout vu, tout connu. En fait, ça change et je trouve cela très bien.

— Je suis contente que vous le preniez ainsi. Parce que j'ai une autre confession à vous faire: je n'ai jamais été à l'étranger.

— Je crois que je m'y attendais un peu, répondit-il. Est-ce que cela aussi vous effraie ?

Varia considéra longuement cette question avant de répondre avec prudence:

— Pas si... vous êtes... gentil avec moi. C'est toujours un peu bizarre de rencontrer des gens, des étrangers qu'on ne connaît pas. Mais si vous... êtes gentil...

Elle s'interrompt.

Le silence dura quelques secondes puis Ian sourit.

— Je promets d'être gentil, dit-il. C'est mieux comme ça ?

Ils arrivèrent à Lyon vers 4 heures et, tandis que le gros biréacteur décrivait des cercles de plus en plus courts et de plus en plus bas autour des clochers et des toits rouges de la ville, Varia connut un nouveau moment de frayeur.

Elle aperçut deux rubans d'argent, deux fleuves, qui semblaient se réunir au centre de la ville. Puis, avant qu'elle ne puisse en voir davantage, avant qu'elle ne prenne véritablement conscience de sa propre peur, il y eut une légère secousse.

Ils avaient touché terre et roulaient à présent vers l'aérogare.

— Vous voyez, tout s'est bien passé, dit Ian.

En se tournant vers lui, elle constata qu'il lui souriait d'une façon presque amicale. Elle se demanda si, d'une certaine manière, il ne tirait pas profit du trouble qu'elle manifestait : ainsi, il pouvait la consoler, la protéger.

— J'imagine que M. Duflot doit nous attendre, déclara-t-il tandis qu'ils s'engageaient à la suite des autres passagers dans la file d'attente au contrôle des passeports. Un soleil magnifique inondait la piste.

Il avait raison. Alors qu'ils approchaient de la barrière des douanes, ils aperçurent, parmi la foule qui patientait de l'autre côté, un petit homme trapu aux cheveux gris qui agitait son chapeau avec chaleur dans leur direction.

— Le voilà, fit Ian. Personnellement, je l'ai toujours trouvé un peu ennuyeux... et je crains que ce ne soit pareil pour le reste de sa famille.

Varia ne sut que répondre. Pourtant, elle lui était reconnaissante de ne plus se montrer dédaigneux à son égard et de la traiter enfin avec courtoisie.

Quand ils atteignirent la barrière, M. Duflot écarta tous ceux qui se trouvaient sur son passage pour accourir les bras grands ouverts.

— Mon cher Ian ! Je suis heureux de vous voir ! s'exclama-t-il tandis qu'il secouait la main du jeune homme avec effusion. Quel plaisir, et puis vous avez amené votre charmante petite fiancée avec vous ! Mademoiselle, je suis enchanté !

Il s'inclina devant Varia; puis, sans leur laisser l'occasion de placer un mot, il se mit à décrire tout à la fois le temps qu'il faisait, les

dispositions qu'il avait déjà prises pour eux et les problèmes qu'on pouvait rencontrer dans les aéroports modernes. Il les dirigea vers la sortie où une énorme voiture et un chauffeur dans un resplendissant uniforme gris attendaient.

— C'est la première fois que je viens en France, répondit Varia à l'une des nombreuses questions de leur hôte.

M. Duflot, en extase, joignit les mains à la façon d'un prêtre.

— Quelle chance ! Et quel honneur pour moi et ma famille de vous accueillir sous notre modeste toit pour votre première nuit dans notre merveilleux pays ! Nous ferons tout pour rendre votre séjour agréable. Nous pourrions même célébrer cet événement en organisant une petite réception, n'est-ce pas ?

Discrètement, Varia lança un coup d'œil à Ian pour constater, comme elle s'y attendait plus ou moins, qu'il se renfrognait sérieusement. Il n'avait sûrement aucune envie qu'on célébrât quoi que ce soit en l'honneur de sa prétendue fiancée.

— Oh, répondit-elle d'un ton légèrement désapprobateur, mais, monsieur, je ne voudrais pas être une gêne pour vos affaires. C'est si gentil à vous de nous recevoir... Ian et moi, et je serai tout à fait heureuse de visiter votre ville tandis que vous travaillerez.

Elle s'aperçut, en butant sur le nom de Ian, que c'était la première fois qu'elle faisait référence à lui autrement que sous l'appellation de M. Blakewell.

— Nous sommes très fiers de notre ville, mademoiselle. Demain, il faut que nous vous montrions les beautés du Rhône et de la Saône, et puis, vous devez aussi visiter nos musées et notre cathédrale.

— Mme Duflot pourrait peut-être accompagner mi... euh, Varia, intervint Ian. Nous avons tant de choses à discuter, vous et moi, monsieur.

— Ah, mais c'est que vous devez faire attention, fit M. Duflot avec une lueur taquine dans les yeux. Il ne faut jamais négliger une jolie fille trop longtemps, quelqu'un d'autre pourrait l'ensorceler. Ceci est vrai partout, mais surtout ici, en France.

Il rit de bon cœur à sa propre plaisanterie. Varia, embarrassée car elle savait ce que devait éprouver Ian, s'empessa de détourner la conversation en demandant le nom d'un bâtiment devant lequel ils passaient.

— C'est l'hôtel de ville, expliqua l'homme d'affaires. Il est très beau, il a été construit sous le règne de Louis XIV. Il vous faudra absolument le visiter.

Il leur désigna plusieurs autres constructions avant que, finalement, la voiture ne s'arrête devant une imposante demeure dans une petite rue tranquille.

Le chauffeur se précipita pour actionner une sonnerie et, presque

instantanément, un domestique, accompagné d'un jeune garçon, surgit pour s'occuper des bagages.

La maison était vaste mais les pièces à l'intérieur étaient d'une taille plus modeste. Ils en traversèrent un grand nombre avant de pénétrer dans ce qui semblait être le salon principal où toute la famille Duflot les attendait. Il fallut un certain temps à Varia avant de comprendre que tous ces gens avaient effectivement des liens de parenté.

Il y avait là Mme Duflot et ses trois enfants d'âges variés, y compris une jeune fille d'allure quelconque qui devait être la jeune personne dont on avait envisagé de lier l'avenir à celui de Ian. Il y avait aussi le vieux père de Mme Duflot qui était sourd et presque impotent. La mère de M. Duflot se trouvait là, bien sûr, et l'on informa fièrement Varia qu'elle approchait les quatre-vingt-dix ans. Des tantes, quelques oncles et un certain nombre de cousines complimentèrent chacun à son tour la jeune fiancée. Tout ce petit monde vivait dans cette maison.

— Je pense que notre invitée voudrait se rafraîchir, déclara Mme Duflot. Jeanne, peux-tu accompagner mademoiselle Milfield dans sa chambre ?

— Oui, maman, répondit Jeanne avant de se tourner vers Varia: Vous voulez bien me suivre ? Vous devez être fatiguée. Moi, je trouve cela épuisant de prendre l'avion.

Elle s'était exprimée dans un anglais impeccable.

— Vous parlez admirablement notre langue, dit Varia.

— Je l'apprends depuis que je suis toute petite. Mon père a toujours adoré l'Angleterre et il a toujours voulu que j'... que je parle comme une Anglaise de naissance.

Varia avait noté la légère hésitation. Elle était certaine que la suite de la phrase était : « que j'épouse un Anglais ».

Les deux jeunes femmes montèrent au second étage et pénétrèrent dans une petite chambre presque trop meublée. Un étroit lit à baldaquin était recouvert d'une dentelle impeccable, dentelle qu'on retrouvait sur une table de nuit à l'ancienne.

— Quelle jolie chambre ! dit Varia presque machinalement.

— Elle donne sur le jardin, répondit Jeanne. Elle est très calme. En fait, c'est ma chambre mais maman a pensé que vous trouveriez sans doute trop bruyante notre chambre d'amis qui donne sur la rue.

— Oh, mais vous n'auriez pas dû ! Je suis désolée de vous occasionner tant de dérangement.

— Ce n'est pas un problème, répondit la jeune Française. Nous pensions que M. Blakewell viendrait seul, mais quand nous avons appris qu'il était accompagné de sa fiancée, nous avons tous été ravis. Puis-je vous présenter mes meilleurs vœux et vous souhaiter d'être très heureuse ?

Il y avait quelque chose de désenchanté dans sa voix et, soudain, Varia eut honte. Pourquoi tromper ces gens dont l'hospitalité était si délicate et si sincère ?

En même temps, elle ne pouvait s'empêcher de comprendre que Ian aurait été horrifié à l'idée d'épouser quelqu'un d'aussi terne que Jeanne Duflot: elle était l'exact contraire de Lareen. A l'exception d'un rouge à lèvres presque incolore, elle ne portait aucun maquillage. Son visage était si brillant qu'on l'aurait cru poli avec un vernis quelconque, ses cheveux raides pendaient sans forme ; elle se rongeaît les ongles et il était évident que ses vêtements avaient un caractère plus pratique que seyant.

Tandis qu'elles faisaient connaissance, les domestiques commencèrent à apporter les valises.

— Vous avez beaucoup de bagages, constata Jeanne.

Varia sentit une pointe d'envie dans sa voix.

— En effet, répondit-elle d'un ton d'excuse, mais nous ne savions pas exactement ce que vous aviez prévu.

— Oh, il va y avoir beaucoup de réceptions. Demain soir, papa organise un grand dîner et un bal auxquels il a invité tous les industriels de la ville. Vous irez et, bien sûr, maman. Je ne sais pas encore si je pourrai vous y accompagner.

— Mais il faut que vous veniez, bien sûr, protesta Varia.

Jeanne haussa ses petites épaules.

— Je ne sais pas. Papa ne s'est pas encore décidé. Tout le monde doit avoir un cavalier et je ne sais pas s'il y aura assez de jeunes gens.

— C'est impossible... voulut protester Varia cependant que Jeanne continuait:

— Il y a un pique-nique le lendemain avec presque les mêmes personnes. Tous nos amis désirent absolument faire votre connaissance. Papa a tellement parlé de sir Edward Blakewell et de... son fils. Et, à présent que vous allez faire partie de la famille Blakewell, c'est un peu comme si vous entriez dans la nôtre.

— Oui, oui, bien sûr, fit Varia qui avait l'impression de s'enfoncer dans des sables mouvants.

— Il y a une salle de bains juste là-dérrière, indiqua Jeanne. Je vous quitte et je reviens vous chercher dans quelques minutes ?

— Oui, je vous en remercie.

Varia eut à peine le temps d'enlever son chapeau et de se laver les mains que, déjà, on frappait à sa porte.

— Maman a fait préparer le thé, en votre honneur, annonça Jeanne. En général, nous n'en prenons pas mais, bien sûr, aujourd'hui, c'est un peu spécial.

— C'est très gentil de votre part.

Varia s'aperçut qu'elle avait faim et la perspective d'un thé lui

mettait l'eau à la bouche. Mais en arrivant dans la salle à manger, elle trouva tout le monde réuni autour d'une immense table : sur un plateau d'argent se trouvaient des biscuits. Le service à thé, en argent lui aussi, était magnifique et trônait au centre.

On attendit qu'elle fût installée avant de servir. Le thé était délicieux bien qu'il n'y eût pas de lait mais uniquement du citron.

— Vous devez absolument nous raconter votre voyage, déclara Mme Duflot.

Dès qu'elle se mit à parler, Varia sentit la gêne l'envahir. Toute la compagnie s'était immédiatement arrêtée de parler pour la fixer. Déconcertée, la bouche sèche, elle refoula les banalités qu'elle allait prononcer.

Ian se porta à son secours.

— C'était la première fois que miss... que Varia montait dans un avion.

Comme d'habitude, il buta sur son prénom.

— Eh bien, ce ne sera sûrement pas la dernière, affirma M. Duflot. Quand vous serez mariés, vous viendrez souvent nous rendre visite avec votre époux. Vous savez, les affaires sont souvent agréables quand les femmes accompagnent leurs maris.

— Merci, répondit Varia avec un sourire. Mais je ne suis pas certaine que mon futur époux soit du même avis. Il préfère de beaucoup voyager seul. Il prétend que nous, les femmes, sommes des trouble-fête.

Elle savait qu'elle se montrait espiègle et elle regarda Ian avec des yeux brillant de gaieté.

— C'est exact, enchaîna-t-il avec une certaine raideur. Je pense que, lorsqu'on traite une affaire, les femmes ne peuvent que nous distraire inutilement.

— Ah, mais je ne suis pas d'accord... commença M. Duflot.

A cet instant, un domestique entra dans la pièce et se pencha à l'oreille de Mme Duflot.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

L'homme répéta ses paroles et la maîtresse de maison se tourna vers Varia.

— Je crois qu'on vous demande au téléphone, mademoiselle.

— Mais c'est impossible, protesta Varia. Qui pourrait m'appeler ici ?

— Ce doit être mon père, intervint Ian.

— Oui, bien sûr, acquiesça Varia. Mais il voudra sûrement vous parler à vous aussi. Vous m'accompagnez ?

— Je vous suis dans un moment.

Elle devina au ton de sa voix qu'il désirait s'expliquer en privé avec son père, sans doute à propos d'une certaine déclaration faite à la

presse. Le domestique la précéda dans une petite pièce austère qui devait habituellement servir de bureau. Elle attendit d'être seule pour prendre le combiné.

— Allô ?

— Mademoiselle Milfield ? demanda une voix en français.

— Oui, j'écoute, répondit-elle en se demandant s'il s'agissait de préliminaires pour la mettre en contact avec sir Edward.

— Varia ? C'est bien vous ?

Pendant un instant, elle crut qu'elle était victime d'une hallucination. Dans un murmure, parce qu'elle connaissait déjà la réponse, elle posa la question :

— Qui est-ce ?

— C'est Pierre ! Cela vous étonne ?

— Comment avez-vous fait pour savoir où j'étais ?

— Comment ai-je fait ? Mais j'étais désespéré, tout simplement ! Pourquoi n'êtes-vous pas venue, hier soir ?

— Je ne pouvais pas ! C'était impossible !

— Alors pourquoi avoir refusé de me parler ? Pourquoi ne pas m'avoir dit comment vous retrouver ?

— C'était impossible, répéta-t-elle à nouveau. Je regrette, vraiment, je regrette. Mais je ne pouvais rien faire d'autre que de vous laisser un message.

— Je suis très en colère ! Quand puis-je vous voir ?

— Me voir ! Mais je suis en France ! A Lyon !

— Je sais, fut la réponse. J'y suis aussi. Je suis venu dans mon avion personnel.

— Votre avion personnel !

— Oui, il se trouve que j'en ai un. Pourquoi ?

— Pour rien, fit Varia. Mais je ne comprends toujours pas comment vous avez fait pour me retrouver.

— Bon, je vais vous le dire. Je suis allé à votre bureau.

— Oh, non ! Vous n'avez pas fait ça !

— Si. Vous voyez, hier, quand vous m'avez quitté dans le parc, je vous ai suivie. C'est ainsi que j'ai découvert que vous travailliez pour la *Blakewell and Co*. Il se trouve que je connais très bien sir Edward Blakewell... et son fils.

Il y eut un petit silence.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit, Varia ? s'enquit Pierre.

— Oui.

— J'ai dit: et son fils.

— J'ai entendu.

— Alors, je crois que vous avez quelques explications à me fournir. Que faites-vous avec Ian Blakewell à Lyon ?

— Je me demande si vous n'en connaissez pas aussi la raison,

répliqua vivement Varia.

— Oh, j'ai découvert en effet pas mal de choses ! fit Pierre avec ce rire dans la voix qu'elle trouvait presque irrésistible. J'ai appris que M. Ian Blakewell partait pour la France et que miss Milfield n'avait pas été vue au bureau depuis le début de la semaine. En fait, tout le monde pense qu'elle a été renvoyée, même si personne n'en est certain.

— A qui avez-vous parlé ?

— Entre autres, à une charmante jeune femme nommée Sarah. Elle m'a donné votre adresse!

— Je n'arrive pas à le croire, dit Varia, interloquée.

— Je suis très obstiné quand il le faut, affirma Pierre. Mais quand j'ai appelé sir Edward, il s'est montré beaucoup plus évasif.

— Vous avez appelé sir Edward ?!

— Oui, pourquoi pas ? Je le connais assez bien. Il se trouve que j'habite près de Lyon.

— Ce n'est pas... possible ! s'étrangla Varia.

— Je sais que cette coïncidence peut paraître extraordinaire... mais peut-être devrions-nous parler de Destin. Croyez-vous au Destin, petite Varia ?

— Je ne sais pas, fit-elle vivement. Qu'a dit sir Edward quand vous lui avez parlé ?

— Je lui ai expliqué que je cherchais une de mes amies à qui j'avais promis de rendre visite quand je viendrais à Londres. Il m'a dit qu'il pensait que miss Milfield était partie à la campagne. C'est alors que j'ai compris — je savais déjà que vous deviez vous rendre en France. J'en ai conclu que votre chaperon n'était autre que ce cher Ian Blakewell.

— Je ne peux pas rester ici à vous parler, dit Varia. Et je ne peux rien expliquer. C'est... c'est trop compliqué.

— Je veux vous voir. Où nous rencontrerons-nous ?

— Mais je ne peux pas vous voir ! C'est absolument impossible ! Je suis ici en tant qu'invitée. Tout mon temps est pris.

— Alors je vais venir sonner à la porte d'entrée et demander à vous voir, rétorqua Pierre. Je pourrai dire que je suis de vos connaissances ? Ou alors un vieil ami de la famille ?

— Non, vous ne pouvez pas faire une chose pareille. S'il vous plaît, laissez-moi.

— Impossible. Ce serait tricher avec le Destin qui nous a réunis. Quand viendrez-vous me voir ?

— Je suis incapable de vous le dire.

— Moi oui. Vous devez vous échapper ce soir après le dîner. Je vous attendrai au bout de la rue. Tournez à droite en sortant de la maison.

— Mais comment pourrais-je agir ainsi ?

— Oh, je connais les habitudes françaises. Si vous n'êtes pas invitée à une réception, vous serez bien sagement au lit à 10 heures. Donnez cinq cents francs à votre femme de chambre et dites-lui que vous avez besoin de faire une petite promenade avant de dormir. C'est une habitude que vous avez chez vous, dans votre pays, qui vous permet de trouver le sommeil. Mais, bien sûr, vous ne voulez pas déranger vos hôtes.

— Je ne peux pas ! protesta Varia. D'ailleurs, je n'ai pas cinq cents francs.

— Cela peut s'arranger, fit Pierre avec douceur. Faites-moi confiance et n'oubliez pas que je serai là. Varia, ma douce, mon adorable Varia, ne me faites pas attendre en vain.

— Je ne peux pas venir ! Vous savez très bien que je ne peux pas, répéta-t-elle.

Elle perçut alors un bruit derrière la porte fermée.

— Je dois vous quitter, fit-elle très vite à voix basse.

Elle raccrocha et se retourna à l'instant où la porte s'ouvrait pour laisser le passage à Ian.

— Était-ce mon père ?

— Je n'en suis pas certaine, répondit-elle. La... la communication était très mauvaise. On rappellera plus tard.

Elle savait qu'elle n'était pas très convaincante, mais elle s'était toujours sentie très mal à l'aise quand elle devait mentir. Ian la contemplait d'un air soupçonneux.

— Je me disais qu'il était bien tôt pour que ce soit mon père. Vous êtes sûre que c'était lui ?

— Je ne sais pas... vraiment. On m'a... on m'a simplement demandé de patienter.

— Ah, c'est ennuyeux. Je voulais vraiment lui parler. Bah, j'imagine que ce que j'avais à lui dire peut attendre.

— S'il vous rappelle, pourrez-vous lui demander s'il y a quelque chose dans les journaux du soir nous concernant ? s'enquit Varia.

— Cette histoire vous gêne, n'est-ce pas ?

— Oui. Je ne voudrais pas que ma mère apprenne ce... cette fausse nouvelle. Vous comprenez, elle ne m'a jamais entendue parler de vous...

Elle hésita un moment puis ajouta :

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Je suppose que j'ai dû mentionner le fait que je vous avais vu au bureau.

— Rien que de très banal, fit Ian sur un ton ironique. On dirait que vous parlez d'une chaise ou d'un portemanteau.

— N'est-ce pas de votre faute ? répliqua Varia. Vous ne m'avez jamais adressé la parole, vous ne m'avez jamais saluée quand nous

nous rencontrions dans les couloirs.

— Vous êtes sûre ?

— Évidemment que j'en suis sûre, renchérit-elle. Nous pensions toutes que vous étiez quelqu'un de guindé et plutôt désagréable. En fait, nous avons des discussions pour savoir si vous étiez effectivement perdu dans vos pensées ou si vous étiez simplement hautain.

— A vous entendre, je suis quelqu'un d'insupportable.

— Je crois que c'est ce que nous pensions toutes, affirma Varia avec force.

Elle s'attendait à ce que cette impertinence le rende furieux; au lieu de quoi il éclata de rire.

— Au moins, vous êtes franche !

— Et pourquoi pas ? rétorqua-t-elle. Après tout, à la fin de cette semaine, nous ne nous reverrons sans doute plus.

— Oui, fit-il, on peut voir les choses ainsi.

Il la regardait comme si c'était la première fois. Sans raison, Varia en éprouvait un sentiment étrange. Elle n'avait encore rien ressenti de tel auparavant. Et elle se trouva un peu ridicule d'avoir soudain du mal à respirer. Comme elle posait les yeux sur le téléphone, une idée lui vint à l'esprit.

— Pourquoi ne l'appellez-vous pas ? demanda-t-elle.

— Mon père ?

— Non. Lareen.

Il se raidit subitement. Elle sut qu'elle était allée trop loin.

— Je pense que mes problèmes personnels ne vous regardent pas, fit-il froidement.

— Je suis désolée. J'essayais simplement de vous aider. Voulez-vous que nous retournions au salon ?

— Oui, cela vaudrait mieux, dit-il, plus raide que la statue du Commandeur.

Il lui ouvrit la porte. Elle passa devant lui, le regard haut. « Il est inutile de faire des efforts avec lui, se disait-elle, il a un sale caractère et ce que je pourrai dire ou faire n'y changera rien. »

Elle ne put s'empêcher de se réjouir durant la demi-heure qui suivit en remarquant à quel point Ian était mal à l'aise: assis sur une chaise à angle droit au beau milieu de la famille Duflot, il devait répondre à un flot de questions de la plus totale insignifiance. Elle se vengea en jouant les timides et en se tournant vers lui presque à chaque fois qu'on lui adressait la parole. « Je ne sais vraiment pas », ânonnait-elle avec un air demeuré. « Qu'en pensez-vous, Ian ? » ou encore, d'une façon encore plus diabolique : « Je suis certaine que Ian adorerait vous en dire davantage... » Cette phrase lui valut un regard meurtrier, elle n'osa alors plus le regarder.

— Le dîner sera servi à 19 h 30, annonça subitement Mme Duflot. J'imagine que vous désirez monter vous changer, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Oui, s'il vous plaît, répondit Varia avec soulagement.

A nouveau, Jeanne la conduisit au second et la laissa dans la petite chambre. Tous les bagages avaient été défaits.

Varia venait de dégrafer sa robe quand un coup frappé à la porte de sa chambre retentit.

— Oui ?

Une jeune femme de chambre, plutôt mignonne, qui avait aidé à monter les bagages, fit son entrée. Elle ferma la porte avec soin derrière elle. Elle cachait visiblement quelque chose sous son tablier. Elle traversa la chambre et tendit une lettre à Varia.

— Pour vous, mademoiselle.

— Pour moi ? s'étonna Varia, devinant aussitôt la provenance.

— Le monsieur m'a dit de vous donner ceci quand vous seriez seule, dit la jeune femme à voix basse. Il m'a aussi prévenue que vous désireriez sans doute sortir ce soir... pour marcher un peu.

La première réaction de Varia fut de nier. Puis une petite voix en elle s'éleva : « Pourquoi pas ? » Pierre lui avait grandement facilité les choses. Il avait évidemment soudoyé la femme de chambre, il s'était arrangé pour lui faire parvenir un billet sans que personne s'en aperçoive et il avait aussi pris la précaution de lui permettre, si elle sortait ce soir, de rentrer dans la maison sans se faire remarquer.

Varia prit la lettre sans commentaire et congédia la soubrette qui fit une révérence avant de Sortir.

Varia déchira l'enveloppe. A l'intérieur, sur une feuille de papier aux armoiries du comte de Chalayat, étaient écrits ces quelques mots :

Je vous attendrai ce soir... et toujours. Pierre.

Varia les relut plusieurs fois. Un petit rire nerveux la secoua alors. Comment une telle chose pouvait-elle lui arriver ! Deux aventures se télescopaient: l'une, sérieuse et angoissante; l'autre, tout aussi angoissante, mais gaie, légère, amusante. Et puis, se dit-elle, le cœur battant, c'était peut-être aussi le début d'une autre vie...

Elle resta un instant immobile au centre de la pièce, la lettre de Pierre à la main.

— J'irai ! décida-t-elle. Et pourquoi n'irais-je pas ?

Quelques heures plus tard, Varia descendait l'escalier en retenant sa respiration comme si cela pouvait empêcher le bois de craquer. A chaque marche, elle tremblait qu'on ne la surprenne.

Elle s'était presque ravisée: bien sûr, elle avait envie de retrouver Pierre, mais, au plus profond d'elle-même, elle savait que c'était une erreur.

Quand elle était montée se coucher, au lieu de se déshabiller, elle

avait commencé à faire les cent pas à travers la petite chambre, pesant le pour et le contre, essayant d'apaiser sa conscience. « Je ne dois pas y aller ! Il ne faut pas », se disait-elle et, en même temps, elle se languissait de Pierre, se demandant s'il l'attendait réellement.

Le dîner avec la famille Duflot avait duré des heures. C'était du moins l'impression qu'elle avait eue. Douze personnes avaient pris place autour de la grande table mais M. Duflot avait pratiquement été le seul à parler, tenant une véritable conférence sur le travail de la soie et sur la prééminence de sa propre manufacture. En fait, et Varia s'en rendait compte, il cherchait à impressionner Ian. Peine perdue. Elle voyait bien à son regard éteint et à la ligne mince formée par ses lèvres que celui-ci s'ennuyait. Mais il faisait semblant d'être intéressé, intervenant même à l'occasion d'une remarque ou posant une question pour montrer qu'il suivait le discours de son hôte.

Après le repas, repus et alanguis par le délicieux vin qui avait été servi, ils passèrent au salon. Toujours exubérant, M. Duflot ne tarissait pas.

— Demain, disait-il, si nous trouvons le temps, il faudra que je montre l'usine à cette jeune personne.

— J'en serai ravie, déclara Varia poliment, sachant que c'était ce que l'on attendait d'elle.

— Elle doit aussi visiter la ville, remarqua Mme Duflot.

— Mais bien sûr, approuva son mari. Et surtout, nos amis doivent vous rencontrer. Sir Edward m'a précisé dans sa lettre que bon nombre des robes que vous porterez, mademoiselle, sont fabriquées avec nos soies.

— Oh oui, elles doivent être superbes ! s'exclama Jeanne, sans parvenir à dissimuler une envie presque pathétique.

Varia lui adressa un sourire.

— Les modèles sont particulièrement réussis, cette saison, dit-elle.

— Je n'arrive pas à comprendre comment les jeunes filles d'aujourd'hui peuvent s'offrir tant de vêtements, surtout au prix où ils sont vendus... en France, en tout cas, fit Mme Duflot d'un ton acerbe.

Elle lança un regard presque accusateur en direction de Varia qui éprouva un sentiment de honte doublé de l'impression d'être une hypocrite. La prenaient-ils pour une riche héritière qui pouvait s'offrir un tel luxe ? Elle savait que la robe qu'elle portait coûtait plus d'une centaine de livres: en tissu de satin couleur d'aigue-marine, elle était entièrement brodée à la main de sequins et de strass ; le corsage était moulant et la jupe s'évasait telle une rose renversée.

En s'observant dans le miroir avant de descendre pour le dîner. Varia n'en avait pas cru ses yeux. Était-ce bien là la petite secrétaire mal fagotée qui s'était rendue jour après jour à son travail à la *Blakewell and Co* ? Elle n'avait pu s'empêcher de se réjouir en pensant

que Pierre allait la voir ainsi. S'il l'avait trouvée séduisante dans son vieux manteau gris, qu'allait-il penser d'elle à présent, avec cette superbe coiffure, dans cette robe qui dessinait à merveille la douce courbe de ses seins et la finesse de sa taille ?

Elle percevait à peine l'écho des conversations, s'efforçant néanmoins de répondre aux questions qu'on lui posait, d'affronter les regards envieux de Jeanne et la vague hostilité de Mme Duflot. Elle fut toutefois reconnaissante à cette dernière quand elle se leva pour annoncer :

— Vous avez une longue journée devant vous. Et demain soir, n'oubliez pas que nous donnons cette réception. J'espère que vous trouverez tout ce dont vous avez besoin dans votre chambre.

Varia la remercia en retour et salua poliment chacun des membres de cette assemblée. Quand elle arriva à Ian, elle hésita une seconde avant de lui tendre la main. M. Duflot laissa échapper un rire un peu narquois.

— Allez, mes chers enfants, ne soyez pas timides à cause de nous, fit-il. Vous devez nous considérer, maman et moi, comme votre propre famille. Embrassez-vous, nous savons que vous en avez tous deux envie.

Varia se sentit rougir. Pétrifiée, elle n'osa pas faire un geste. Mais Ian, apparemment nullement perturbé, se pencha en avant.

Pendant un instant, elle sentit ses lèvres posées sur sa peau brûlante. Puis, sans le regarder, elle fit volte-face et se laissa conduire par Jeanne jusqu'à sa chambre.

Et là, l'amer combat entre le désir et la conscience commença. Un faible coup sur la porte de sa chambre y mit fin.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle pensant que ce devait être Jeanne.

La porte s'ouvrit et la jolie soubrette apparut.

— On peut y aller maintenant, mademoiselle, chuchota celle-ci.

Les yeux écarquillés, Varia la contempla. Devant son hésitation, la jeune femme reprit la parole d'un ton insistant.

— Tout est calme. Vite !

Varia ouvrit un tiroir, en sortit un châle de velours bordé de molleton blanc; il tirait sur le même bleu que sa robe. Elle s'en enveloppa les épaules et, sans un mot, suivit la femme de chambre. Elles s'engagèrent dans le couloir. Ian devait dormir à quelques mètres de là. Varia le savait et chaque pas la mettait sur des charbons ardents.

Elles atteignirent les escaliers et commencèrent la descente. Le bois craquait de façon sinistre. Une vieille horloge tictaquait quelque part dans le hall. L'odeur de cire et de propreté provoquait chez Varia une envie presque irrésistible d'éternuer. A la dernière marche, les deux jeunes femmes, instinctivement, s'immobilisèrent et dressèrent

l'oreille.

Hormis l'horloge, tout était silencieux.

La femme de chambre fit un signe et Varia la suivit à nouveau. Elles dépassèrent la grande porte principale et s'engagèrent dans un corridor menant à une autre porte, beaucoup moins imposante, donnant sur la rue.

— Je ne sais pas quand vous rentrerez, mademoiselle, déclara la soubrette, mais voici la clé. A votre retour, vous n'aurez qu'à la poser sur la table à côté de la porte. Je me lèverai de bonne heure, avant tout le monde, pour remettre les chaînes et reprendre la clé.

— Merci beaucoup, dit Varia.

Elle sentit le contact froid dans sa main. Puis la porte s'ouvrit et elle se retrouva dehors.

Soudain, elle eut peur que toute cette affaire ne fût qu'un canular; et si Pierre n'avait jamais eu l'intention de venir ? Pourtant, obéissant à ses instructions, elle tourna à droite et remonta la rue.

C'est alors qu'elle le vit. Il l'attendait au coin, mais, avant qu'elle ne l'atteignît, il s'était précipité vers elle pour la prendre dans ses bras.

— Vous êtes venue ! s'exclama-t-il. Vous êtes un ange ! Un adorable, un merveilleux ange ! Je savais que vous ne m'abandonneriez pas.

Il saisit ses mains et y porta ses lèvres avec passion.

Puis, comme Varia esquissait un geste de recul, il la libéra immédiatement et passa la main sous son bras pour la conduire à sa voiture, un rutilant cabriolet Mercedes. Il l'invita à prendre place sur le siège du passager et recouvrit ses genoux d'une couverture légère.

— Vous n'avez pas trop froid ? demanda-t-il, avec comme une caresse dans la voix.

— Je... je ne dois pas rester trop longtemps, dit Varia avec nervosité.

Avec un sourire rassurant, il ferma la portière, fit le tour du véhicule et s'installa au volant. Sans un mot, il tourna la clé. Le moteur vrombit. Ils commencèrent à rouler à travers la ville.

— Où allons-nous ?

— Je veux vous montrer mon château, dit-il. Ce n'est qu'à une vingtaine de kilomètres d'ici.

— Oh, mais je ne peux pas y aller, s'insurgea Varia.

Elle avait soudain peur. Il était déjà assez étrange de rencontrer Pierre dans ces conditions; mais aller chez lui au milieu de la nuit était, elle le sentait, tout à fait inconvenant. Elle devait refuser.

Il se tourna pour lui adresser un sourire.

— Si charmante ! Si respectueuse des conventions ! se moqua-t-il gentiment. Ou bien serait-ce déjà l'influence de la famille Duflot ?

— Pas du tout ! répliqua-t-elle avec vigueur. Je... je ne pense pas

que ma mère aimerait me voir sortir avec un inconnu à cette heure de la nuit. Et d'ailleurs, que penserait votre famille ?

— Je n'ai pas de famille. Ou, plus exactement, personne qui vive avec moi au château. Il ne me viendrait pas à l'idée de vous imposer la présence de qui que ce soit...

Repensant aux Duflot, elle ne put s'empêcher de se sentir soulagée.

— Là n'est pas la question, il est trop tard, affirma-t-elle.

— Très bien ! (Il cédait avec une facilité qui la désarma quelque peu.) Nous n'entrerons pas. Nous ne ferons que regarder de l'extérieur. Vous ne descendrez pas de la voiture mais j'espère bien que ma demeure suscitera chez vous une telle curiosité que vous aurez envie de la visiter tôt ou tard.

— Mais comment pourrais-je ? s'exclama-t-elle. Vous ne comprenez pas. Je n'ai pas un seul moment à moi. Tout est prévu... déjeuners, réceptions...

— Eh bien, si c'est aussi terrible que vous le dites, il ne nous reste plus que la nuit pour nous voir ! s'exclama Pierre. J'étais certain que nous trouverions un moyen.

— Il est exclu que je revienne, dit Varia, parlant plus pour elle-même que pour lui. C'est trop dangereux. Ce n'est pas correct vis-à-vis de sir Edward.

Elle parlait presque sans réfléchir.

— Vous voulez dire que, non content de vous avoir engagée pour présenter ses marchandises, sir Edward a aussi acheté votre temps libre ?

Devant sa perplexité, il eut une petite moue amusée.

— Cela aussi, je l'ai deviné, dit-il. Je sais qu'une grande réunion sur la soie est à l'ordre du jour. Je connais les intérêts de sir Edward, ainsi que ceux de François Duflot. Et je remarque que vous êtes vêtue avec une élégance...

Il s'interrompit pour continuer d'une voix complètement changée :

— Vous ai-je dit à quel point vous êtes ravissante ? Vous me fascinez... De si beaux yeux ! Des cheveux magnifiques ! Et cette bouche si incroyablement provocante ! Savez-vous à quel point vous êtes provocante ?

— Provocante ?

Varia était interloquée.

— Vous provoquez en moi l'irrésistible désir de vous embrasser, enchaîna Pierre. Mais je crois que j'ai un peu peur, vous êtes si respectable...

Elle aurait voulu rire de cette plaisanterie. Impossible ! La gorge sèche, le souffle court, elle était en proie à une excitation étrange, dangereuse.

— Nous avons quitté la ville, annonça Pierre, ce qui n'était pas de

nature à la rassurer.

Varia regarda autour d'elle. La campagne était délicieuse sous la lueur de la lune. La route ondulait parmi les collines; en contrebas, le fleuve brillait comme une écharpe de soie noire qui s'insinuait entre les profils durs de falaises escarpées. Malgré la beauté de ce paysage, la jeune femme ne pensait qu'à l'homme qui était à ses côtés.

— Comment avez-vous pu m'abandonner ainsi ? ne cessait-il de dire. C'était si cruel de votre part, sachant à quel point j'avais déjà souffert de notre première séparation.

— Je crois que vous exagérez un peu, répondit Varia, toutefois ravie de ce badinage.

Elle flirtait pour la première fois de sa vie.

— Vous le croyez, n'est-ce pas ? Si seulement je pouvais vous décrire les affres dans lesquelles j'étais. J'ignorais tout de vous. Qui vous étiez, où vous vous trouviez... Vous me hantez ! Même la nuit, c'est de vous que je rêve !

— Sottises ! protesta-t-elle mais sa voix n'était qu'un murmure.

Pierre conduisait très vite sur la route presque déserte. Tout à coup, il freina. Ils s'engagèrent alors par un portail monumental dont les grilles étaient ouvertes. Une large allée s'étirait devant eux, bordée de tilleuls. Elle aboutissait à un grand château de style Renaissance en pierre blanche, joyau pâle dans l'écrin sombre des arbres.

— Oh, ma chérie ! Mon tendre amour ! s'exclama Pierre. Vous êtes si jeune, si exquisément... pure. Je crois que je l'ai su dès l'instant où j'ai, pour la première fois, posé les yeux sur vous. Dites-moi, suis-je le premier homme dans votre vie ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire par là, répondit Varia, mal à l'aise.

— Je crois que si, au contraire. Vous a-t-on déjà aimée ? Avez-vous aimé en retour ?

A cela, au moins, elle pouvait répondre honnêtement. Elle secoua la tête.

— Je le savais ! triompha Pierre. J'en étais certain ! Vous êtes comme un flocon de neige au printemps, comme une rose blanche qui fleurit pour la première fois. Chérie, chérie, je t'aime tant !

Il baissa les yeux vers elle, des yeux brillants, enjôleurs, ensorceleurs. Il se pencha pour l'embrasser mais, au dernier instant, elle détourna le visage. Au lieu de ses lèvres, il effleura la douce peau de sa joue. Il passa alors le bras autour de ses épaules.

— Je t'aime ! répéta-t-il. Je t'adore. S'il te plaît, Varia, aime-moi un peu en échange !

Il l'attirait plus près encore. Soudain, elle le repoussa.

— Non, non ! fit-elle d'une petite voix effrayée. C'est trop tôt. Je ne vous connais pas. Oh, s'il vous plaît...

Il était soudain très calme, même si ses lèvres restaient dangereusement proches.

— Pourquoi avez-vous peur ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit Varia. S'il vous plaît, ramenez-moi.

Tout en parlant, elle avait conscience du dilemme qu'il affrontait. Il aurait pu facilement réduire sa résistance à néant. Elle était si fragile et, au contact de ses bras, elle avait senti à quel point il était fort, physiquement.

Pierre arrêta la voiture devant le château.

— Comme c'est beau ! s'exclama-t-elle.

— N'est-ce pas, répondit-il d'une voix rauque. C'est ma demeure préférée.

— Vous en avez d'autres ? s'étonna-t-elle.

— Oui, deux ou trois autres. Mais celle-ci, c'est différent, c'est la plus chère à mon cœur.

— Vous devez être très riche !

Il se tourna pour lui faire face.

— Je ne veux pas parler de moi, mais de vous.

— Je n'ai rien d'extraordinaire, vous savez...

— Vous vous trompez : pour moi, vous êtes ce qu'il y a de plus rare. Racontez-moi.

— Il n'y a rien de très spécial à dire.

Elle ne voulait surtout pas se trahir. Au fond d'elle-même, elle se demandait comment elle pourrait l'empêcher d'apprendre le rôle qu'elle jouait avec Ian afin de tromper les Dufлот. S'il y avait eu quoi que ce soit dans les journaux du soir, Pierre était parti trop tôt pour en avoir pris connaissance. Néanmoins il y avait le risque que l'information soit reprise dans les éditions du matin. Mais Pierre était ici à Lyon et non à Londres. Et pourtant, s'il venait à l'apprendre, pourrait-elle lui mentir ? Pourrait-elle supporter de lui laisser croire qu'elle était fiancée à Ian ?

De toute manière, et quoi qu'il advienne, elle ne pouvait rompre la parole donnée à sir Edward. Son honneur était en cause. Mais elle se rendait compte aussi que, si venait le moment de dire la vérité, elle n'offrirait guère de résistance. Elle avait envie qu'il l'embrasse et le redoutait tout en même temps.

— C'est vraiment ce que vous souhaitez ? Vous voulez vraiment que je vous ramène ?

La voix de Pierre était suave, rauque d'émotion.

— Je vous en prie.

— Et si j'accepte, dit-il, si je vous obéis, me promettez-vous de revenir ? Accepterez-vous de venir visiter mon château ? A moins que vous ne préféreriez aller ailleurs ? Du moment que nous sommes ensemble...

Elle osa le regarder droit dans les yeux, consciente que le danger était passé mais sachant qu'elle ne devait pas jouer avec le feu.

— Je... je promets, dit-elle.

— Alors, je ferai ce que vous me demandez. Je le ferai parce que je veux que vous ayez confiance en moi. Une nouvelle fois, mon petit oiseau, vous m'avez repoussé. Je suis peut-être fou de vous obéir ! Puis-je vous donner un seul et unique baiser ?

Elle se recula instinctivement.

— Je ne vous connais pas assez.

— *La première fois!* chuchota-t-il d'un ton passionné. Oui, vous avez bien le droit de choisir votre moment. Mais, oh, Varia ! ne me faites pas attendre trop longtemps.

Il eut un léger soupir et s'enfonça sur son siège.

— Vous me rendez fou, poursuivit-il. Aucun autre homme ne laisserait passer cette chance. Vous dites que vous avez peur. Il est possible qu'il en soit de même pour moi. Peut-être ai-je peur de blesser ce qui est si beau, si immaculé.

Varia porta les mains à ses joues brûlantes.

— Vous ne devriez pas parler ainsi.

— Pourquoi ? C'est la vérité, répliqua Pierre. Pourquoi ne devrais-je pas dire la vérité ? Et pourquoi ne pourrais-je pas répéter encore et encore que je vous aime ?

— Je ne crois pas que l'amour vienne aussi vite, dit Varia.

— Et que savez-vous de l'amour ?

C'était là effectivement une bonne question ! Était-ce cela l'amour ? Elle ne savait rien de cet homme, elle l'avait rencontré deux fois en tout et pour tout. Pourtant elle était ici, cette nuit, seule avec lui ! Pourquoi alors éprouver tant de difficultés à se laisser embrasser par lui ? Était-ce la peur de l'inconnu ? Elle n'avait jamais reçu de baiser jusqu'à présent et elle répugnait à commencer de cette manière, dans la clandestinité, sachant qu'elle avait eu tort de venir ici, ce soir.

— Il faut rentrer, répéta-t-elle.

— Aussi froide que la glace, dit-il. Mais je vous jure bien une chose, Varia !

— Quoi donc ?

— Un jour, vous fondrez. Un jour, vous comprendrez ce qu'est la passion. Je vous apprendrai à m'aimer comme je vous aime. Et alors vous saurez que la vie est une brûlure. Oui ! Une brûlure... et non le petit rêve d'écolière auquel vous semblez croire actuellement.

Il était si vibrant, si passionné qu'instinctivement Varia s'écarta de lui.

— Je dois rentrer, répéta-t-elle avec une obstination aveugle.

Il resta muet pendant un moment puis demanda presque humblement :

— Vous m'aimez un peu, n'est-ce pas, Varia ?

— Je... je crois, murmura-t-elle.

— Oh, ma douce amie, merci pour cet aveu. C'est une goutte d'eau dans mon cœur qui a soif de vous, mais c'est aussi un espoir.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres ; un à un, il embrassa chacun de ses doigts, avant de déposer un baiser brûlant au creux de sa paume. Varia frissonna. Elle était comme terrorisée. Elle retira sa main.

— Revenons, dit-elle calmement. J'ai eu tort de venir, mais ce sera pire encore si je m'absente trop longtemps.

Il retint un soupir d'exaspération. Puis, sans un mot, il démarra et effectua un demi-tour devant le château.

Le trajet de retour s'effectua en silence et à une allure vertigineuse. Ce ne fut qu'une fois rentrés en ville, tout près du quartier où résidaient les Dufloy, que Pierre reprit la parole :

— Pensez-vous à moi, ce soir ? Vous souviendrez-vous que je vous ai obéi malgré moi ?

— Merci de me ramener, fit-elle simplement.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé. Je veux que vous pensiez à moi, que vous vous rendiez compte à quel point vous me faites souffrir. Je ne me coucherai pas cette nuit. Je vais marcher en pensant à vous, brûlant de désir pour vous. Vous comprenez ?

Cédant à une impulsion, Varia posa la main sur son bras.

— Ne m'aimez pas trop, dit-elle.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que je... je crois que je ne comprends pas, fit lentement Varia en cherchant ses mots. Pour vous, c'est quelque chose de si vaste...

— Mais c'est exactement cela, répondit-il. Je vous aime, je vous veux, car vous me rendez fou avec votre visage d'ange et cette bouche qui est comme une promesse de plaisirs si réels.

La voiture s'arrêta et Varia constata qu'ils se trouvaient à l'angle de la rue où elle l'avait rencontré. Pierre se pencha et l'embrassa sur le cou, là où le col de sa robe s'échancrait pour dévoiler la ligne délicate de ses épaules. Ses lèvres étaient brûlantes mais, avant que Varia ne puisse protester ou réagir, il quittait déjà la voiture et venait lui ouvrir la portière.

Tout en l'aidant à sortir, il retint sa main.

— Je vous appellerai demain pour connaître votre emploi du temps, annonça-t-il. Il faut que je vous voie, vous le savez.

— Cela risque d'être difficile.

— Je m'arrangerai avec votre femme de chambre, fit-il, ne vous inquiétez pas. Je n'ai pas l'intention de vous laisser vous échapper, Varia.

Elle le contempla à la lueur de la lune. Quel charme il avait ! Et comme il était beau ! Soudain ses yeux s'adoucirent.

— Je crois... que je ne souhaite pas m'échapper, chuchota-t-elle.

Elle s'enfuit alors et courut jusqu'à la petite porte dont elle serrait toujours la clé dans sa main. La rue était déserte. Derrière elle, elle entendit gronder le moteur de la voiture de Pierre, puis le bruit décrût. Il était parti ! Alors seulement elle introduisit la clé dans la serrure.

Elle était à peine entrée dans le hall que la porte d'une des pièces du rez-de-chaussée s'ouvrit. Un flot de lumière jaillit. Varia sursauta puis s'immobilisa, frappée de stupeur. Elle venait de reconnaître la silhouette de Ian.

Il portait une veste d'intérieur en velours.

— Où étiez-vous ?

Sa voix résonnait, basse, sourde, presque inaudible. Étonnée par la présence comme par la pâleur mortelle de Ian, Varia resta figée sur place.

Il eut un geste impérieux.

— Entrez ici. Je ne veux pas risquer de réveiller quelqu'un.

Varia avança avec l'impression que ses jambes étaient de plomb. Ian ferma la porte derrière elle puis lui fit face.

— Où étiez-vous ? répéta-t-il. J'avais trop chaud dans ma chambre, aussi ai-je ouvert la fenêtre et c'est alors que je vous ai vue disparaître au coin de la rue. (Il marqua une légère pause avant d'ajouter :) Vous n'étiez pas seule...

Varia hésita sur la stratégie à adopter.

— Je suis sortie voir... un ami, finit-elle par dire.

— Un ami ? Ici, à Lyon ? fit-il, sarcastique.

— Oui, un ami à Lyon. C'est lui qui m'a appelée tout à l'heure, quand vous avez cru qu'il s'agissait de votre père. J'ai été stupide: j'aurais dû vous informer.

— Êtes-vous amoureuse de lui ?

Varia sursauta.

— Je crois que ma vie privée ne vous regarde pas.

— Pour le moment, vous n'avez pas de vie privée, rétorqua-t-il. Vous êtes ici pour accomplir un travail. Ce que vous avez fait, ce soir, aurait pu tout compromettre.

Elle croisa nerveusement les doigts.

— Je sais. J'ai eu tort de sortir et j'en suis désolée. Cela n'arrivera plus.

Cette déclaration parut n'avoir aucun effet sur Ian.

— Comment vous croire ? dit-il.

— Je vous ai donné ma parole, répliqua-t-elle fièrement. J'ai dit que je ne sortirais plus la nuit... en tout cas, pas sans vous le faire

savoir.

Ian haussa les épaules.

— Tout ceci est parfaitement ridicule et ne m’amuse pas du tout. Mais à présent que nous nous sommes engagés dans cette affaire, nous devons nous conduire avec décence. Nous ne pouvons nous permettre de laisser croire aux Duflot qu’ils ont été trompés ou bien que ma future femme possède des mœurs dissolues.

Il se faisait délibérément insultant. Varia devint écarlate.

— J’ai dit que je regrettais, insista-t-elle. Ne serait-il pas possible d’en rester là ?

— Comment puis-je croire que vous ne recommencerez pas ? que vous n’avez pas prévu une nouvelle expédition nocturne ?

— Il m’a demandé de le revoir, c’est vrai, répondit-elle, mais j’ai dit que c’était impossible.

— Absolument impossible ! C’est bien compris ?

Pire qu’un ordre, c’était une menace. Il s’était approché, la dominant de toute sa taille, impressionnant. Varia se sentait défaillir. Ses yeux s’emplirent de larmes.

— Je... je regrette. S’il vous plaît... puis-je... aller me coucher ?

Les larmes ruisselèrent sur ses joues: deux sillons brillants dans la lumière du lustre.

— Bon sang, je ne voulais pas... commença Ian.

Elle fit volte-face et courut jusqu’à la porte.

— Varia !

Il était presque suppliant.

Pâle d’émotion, elle se rua dans le hall, atteignit les marches et les grimpa quatre à quatre sans se soucier du bruit. Arrivée au second étage, elle courut jusqu’à sa chambre et s’y enferma. Perdant alors tout contrôle, secouée de sanglots, elle se jeta sur le lit.

Les nerfs à fleur de peau, elle pleurait. Pourquoi se sentait-elle aussi malheureuse ? Elle avait l’impression d’être enfermée dans un trou noir et de ne pouvoir en sortir.

Jamais elle n’avait été aussi seule.

Varia étouffa un bâillement. Elle était fatiguée; le concert durait depuis des heures et il régnait une chaleur suffocante dans la salle bondée. Les invités avaient pris place sur de petites chaises à dossier droit qui avaient été alignées sur plusieurs rangées mais cela n'avait pas suffi : beaucoup avaient dû se contenter de rester debout contre le mur du fond. Tous arboraient le même air d'ennui poliment déguisé.

Tout avait commencé quand ils avaient quitté la demeure des Duflot pour ce pique-nique dont Jeanne avait parlé la veille. Varia s'était attendue à une excursion champêtre en compagnie de quelques personnes. En fait, ils avaient été près de trois cents à prendre place dans les jardins de l'hôtel de ville. Puis les toasts et les discours avaient commencé.

Bien évidemment, celui de M. Duflot, président de la Chambre syndicale de la soie, avait été interminable : il avait beaucoup à dire et le disait de toutes les façons possibles.

Ian fut le sixième orateur. Il s'exprimait en anglais et Varia fut étonnée de constater qu'il était parfaitement à son aise. Il parlait de façon claire et précise, tout en veillant à intéresser son auditoire.

Le pique-nique terminé, Varia avait espéré en avoir fini avec toutes ces formalités. Espoir déçu ! Tout le monde était en effet convié à un concert dans la salle municipale au profit d'une des œuvres de charité du syndicat de la soie.

Des musiciens, tous amateurs et membres du fameux syndicat, se succédaient sur l'estrade. Ce fut ensuite le tour d'un pianiste très concentré, accompagné d'une cantatrice dotée d'un organe impressionnant. Varia joignit, très poliment, ses applaudissements à ceux de la salle. Tous les concertistes revinrent ensemble sur la scène et entonnèrent *La Marseillaise*. C'était le dernier morceau. Enfin !

Le public ovationna avec soulagement cette dernière performance et commença à quitter la salle. Varia, comme tous ceux qui l'entouraient, respira avec bonheur l'air frais de cette fin d'après-midi.

— Les voitures nous attendent, annonça M. Duflot.

— Je vais prendre Varia avec moi, dit Ian.

Elle sentit une pression sous son coude et y céda avec gratitude. Ils coururent, comme des enfants qui s'échappent de l'école, et

s'installèrent avec joie dans la petite voiture de sport qu'il avait louée.

— Dieu merci, c'est terminé ! soupira Ian.

— J'espère que nous n'aurons plus d'obligations de cette sorte, remarqua Varia.

— Des douzaines, encore, répondit-il. Ce soir, nous dînons avec le maire et puis il y a un bal au cours duquel tous les plus grands couturiers français présenteront leurs modèles en soie.

— Cela semble plus drôle.

— Croyez-vous ? Personnellement, je paierais pour ne plus jamais voir un vêtement en soie. Si jamais j'ai une femme un jour, je lui interdirai de porter autre chose que du coton.

Varia ne put s'empêcher de noter son amertume. Soudain, il ralentit et s'engouffra dans la cour d'un grand hôtel où de nombreuses voitures de luxe étaient garées.

— Allons boire un verre et nous détendre un peu, proposa-t-il. Je ne me sens pas capable d'affronter à nouveau les Duflot sans whisky.

Le salon de l'hôtel s'ouvrait sur une longue baie vitrée qui donnait sur un jardin en fleurs. Varia s'installa confortablement dans un immense fauteuil en cuir près d'une vitre ouverte.

— Voulez-vous du thé ? s'enquit Ian. Ou bien désirez-vous autre chose ?

— Du thé, s'il vous plaît.

— Avec du lait ou du citron, madame ? demanda le serveur.

— Du lait, je vous prie.

Ian commanda un double scotch avec soda.

— Vous devriez boire du vin puisque nous sommes en France, remarqua-t-elle.

— A l'étranger, je me sens particulièrement britannique. En fait, j'aspire à un bon roast-beef, à un apple pie et à un grand verre de whisky plutôt qu'à n'importe quel vin, aussi bon soit-il.

Elle rit et il ajouta plus sérieusement :

— J'ai bien peur d'avoir l'esprit de contradiction. Dès qu'on attend quelque chose de moi, j'ai tendance à me rebeller. Pas vous ?

— Oui, cela m'arrive, admit-elle. Mais, de votre part, cela m'étonne.

— Pourquoi ? Ai-je l'air si ennuyeux ?

— Pas ennuyeux, répondit-elle avec franchise, mais, disons conventionnel.

— Si je le suis, c'est parce que je dois l'être.

A nouveau, elle perçut de l'amertume dans sa voix.

— Au fait, reprit-il, il se peut que nous puissions rentrer plus tôt que prévu. J'ai eu une longue conversation avec M. Duflot, ce matin, et il a accepté en tous points le contrat rédigé par mon père. Dès que tout sera signé et homologué, il n'y aura plus aucune raison de rester.

A l'idée de repartir, Varia éprouvait presque du regret. Elle pensait à toutes ces merveilleuses robes pendues dans l'armoire qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion de porter.

Le serveur revint avec leurs commandes. Tandis qu'il posait les verres sur la table, Varia se tourna vers l'entrée et vit qu'un grand nombre de gens se présentaient à la réception de l'hôtel. Ils portaient imperméables et malles de voyage. Un train ou un avion venait, sans doute, d'arriver.

Une nouvelle arrivante franchit la porte vitrée du bar. Ce furent ses vêtements qui attirèrent l'attention de Varia: un superbe tailleur en shantung couleur de miel, gants et chaussures assortis et un chapeau habilement formé d'un entrelacs de tulle et de rubans d'où jaillissait un halo de cheveux rouges.

En reconnaissant Lareen, Varia laissa échapper une petite exclamation de surprise qui amena immédiatement Ian à se retourner. Il se raidit aussitôt.

— Lareen ! s'exclama-t-il, les dents serrées.

— Vous ne l'attendiez pas ? demanda Varia.

— Non, non, bien sûr que non. Écoutez, Varia, il va y avoir des problèmes ! Aidez-moi. Je vous en prie.

Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, il lui semblait humain. Ce n'était plus l'autocrate qui aboyait ses ordres mais un jeune homme en proie au doute et au trouble.

— Mais... bien sûr, bredouilla-t-elle. Je vous... aiderai. Mais... comment ?

Ils n'eurent guère le temps de se concerter. Lareen les avait aperçus et se dirigeait lentement vers eux, la démarche assurée et une expression de mauvais augure sur le visage. Elle arriva devant leur table et les contempla de haut pendant une seconde avant que Ian ne se dresse.

— Lareen ! Je ne m'attendais pas à te rencontrer ici.

— Ça, je veux bien le croire, rétorqua-t-elle.

Varia trouva sa voix vulgaire et en totale contradiction avec son apparence si élégante.

— Veux-tu t'asseoir ? proposa Ian. Tu connais Varia, n'est-ce pas ?

Lareen ne jeta même pas un regard dans sa direction. Elle s'installa dans le siège voisin de celui de Ian et fouilla dans son sac. Elle finit par en extraire ce qui ressemblait à une coupure de journal qu'elle jeta sur la table d'un petit geste méprisant.

— Je suis venue jusqu'ici pour que tu m'expliques... *ça!*

Le titre s'étalait sur trois colonnes : *Fiançailles du fils du roi de la soie.*

— Eh bien, reprit Lareen, impatiente, qu'as-tu à dire pour ta défense ?

— Que veux-tu que je te dise ? répondit Ian.

Les yeux verts lançaient des éclairs.

— Tu ne manques pas de toupet ! Quand est-ce arrivé ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Il a fallu que je l'apprenne par les journaux ! Non mais, tu imagines !

— C'est assez difficile à expliquer... commença Ian.

— Je n'ai pas envie d'entendre des mensonges, coupa Lareen. Où as-tu rencontré cette fille ? Comment se fait-il que je ne l'aie jamais vue avant ?

— Varia travaille au bureau de mon père à Londres. C'est quelqu'un...

— Ah, c'est donc ça ! C'est encore une manœuvre de ton cher père. Il ne m'a jamais aimée et maintenant il a trouvé le moyen de nous séparer. Je croyais que tu avais assez de cran pour lui résister mais, visiblement, je me suis trompée. Tu es lâche et faible, et aussi fourbe que lui: tu n'as même pas osé me le dire en face.

Elle devenait hystérique.

— S'il te plaît, Lareen, laisse-moi t'expliquer.

— Tu ne t'en tireras pas comme ça, je peux te le garantir. Tu es sorti avec moi pendant tout l'hiver et tu t'es débrouillé pour que tout Londres le sache. Et maintenant, sans un mot, tu vas te fiancer ailleurs. Qu'est-ce qu'elle a que je n'ai pas ?

— Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de mêler miss Milfield à tout ceci, déclara Ian d'un ton glacial.

— Je vais me gêner ! s'exclama Lareen. Elle est là et elle va m'entendre. Sait-elle qui elle est sur le point d'épouser ? Sait-elle que tu es un pleutre ? Qu'il suffit que ton père aboie pour que tu arrives la queue basse ? Tu lui as dit ? Hein ? Tu lui as dit ?

Elle ne reprit son souffle que pour mieux poursuivre :

— Mais peut-être est-ce ton père qui l'a choisie pour toi ? Ainsi, ce cher homme pourra vous mener tous les deux au doigt et à l'œil. Vous obéirez au moindre de ses caprices.

— Lareen, ça suffit ! Je ne te laisserai pas continuer ainsi !

— Ah oui ? Et comment comptes-tu m'en empêcher ? Je voudrais bien voir ça ! Et laisse-moi te dire une bonne chose. Si tu ne romps pas immédiatement ces fiançailles ridicules, je t'assigne devant un tribunal pour rupture de promesse ! Et on verra si ton vieux tyran de père aime ça. Tu imagines les titres dans les journaux ? Exactement le genre de publicité qu'il adore.

Elle se leva d'un bond.

— Je suis descendue dans cet hôtel, ajouta-t-elle à l'intention de Ian. Si tu n'es pas complètement stupide, tu sais ce qu'il te reste à faire.

Elle ferma son sac et se tourna vers Varia.

— Quant à toi, ma petite, tu ferais bien de le laisser tranquille, à moins que tu ne préfères que je te déchire la frimousse à coups d'ongles. Et, crois-moi, je n'ai pas l'habitude de faire des promesses en l'air.

Elle tourna les talons et planta là Varia complètement éberluée. Ian, lui, n'avait pas bronché. Soudain, il se dressa, fouilla dans sa poche, en sortit quelques billets de banque qu'il jeta sur la table en disant :

— Venez !

Varia le suivit tant bien que mal à travers la salle : elle dut presque courir pour rester à son niveau. Il sortit et se dirigea tout droit vers la voiture.

Il démarra sur les chapeaux de roues. C'est à peine si Varia eut le temps de refermer sa portière. Ils traversèrent la ville à tombeau ouvert et s'enfoncèrent dans la campagne. Peu après ils roulaient sur une charmante petite route qui longeait la Saône. Le paysage eut un effet apaisant sur Ian. Il se gara sur le bord de la route et éteignit le moteur.

Il resta un instant assis là, muet, les yeux noyés dans le vide.

Varia attendit un moment avant de demander timidement :

— Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas.

— Vous croyez qu'elle était sérieuse ? Elle va vraiment vous poursuivre pour rupture de promesse ?

— Elle peut essayer, répondit-il, mais ça ne marchera pas. Je ne lui ai jamais promis le mariage, je ne le lui ai même jamais proposé et elle le sait, en revanche elle peut causer beaucoup de problèmes. Tout cela est tellement vulgaire ! ajouta-t-il avec un soupir.

Varia trouvait en effet Lareen très vulgaire mais jamais elle ne l'aurait dit.

— Vous l'aimez beaucoup ? demanda-t-elle avec gentillesse.

— Si je l'aime ! explosa Ian. Non ! Bien sûr que non !

— Alors, je ne comprends pas. Pourquoi le croit-elle ? Et pourquoi êtes-vous tellement sorti avec elle ?

— Parce que je suis un idiot, répondit-il. Parce que tout ce dont elle m'a accusé est vrai. Et encore, elle en a oublié. Ô Seigneur ! Mais pourquoi faut-il que je vous ennuie avec tout ça ?

Tout à coup, et sans que cela ait le moindre rapport avec ce qu'elle venait d'entendre, Varia se rappela que l'un des surnoms que ses collègues donnaient à Ian au bureau était « Monsieur-Costume-Trois-Pièces ». Comme cela semblait ridicule et faux, à présent ! Elle ne voyait qu'un jeune homme qui souffrait car, à l'évidence, il était malheureux.

— Je suis désolée, fit-elle simplement. J'aurais voulu vous aider.

Il sortit de sa contemplation et se tourna vers elle.

— Vous êtes sincère ?

— Oui, bien sûr, répondit-elle. Vous avez des ennuis. Je ne sais pas exactement lesquels, mais ils sont sérieux, n'est-ce pas ?

— J'ai l'impression d'être au fond d'un trou, confessa-t-il. Mais vous ne pouvez rien pour moi.

— Je comprends, compatit Varia. J'aurais tellement voulu vous aider un peu. C'est utile parfois de se confier à quelqu'un.

— Vous parlez par simple curiosité, ou parce que vous désirez réellement me venir en aide ?

Ian Blakewell était quelqu'un de méfiant.

— Parce que je veux vous aider, répondit Varia.

Il l'étudia un long moment avec une étrange expression dans le regard, une expression qu'elle ne lui avait encore jamais vue.

— Merci, Varia, vous m'avez aidé, fit-il alors avant de lancer le moteur.

— Cette soirée était vraiment très agréable, je vous en remercie, lança Varia à l'intention de M. Duflot.

Elle était sincère. Redoutant le bal car elle n'y connaissait personne et craignant sa propre timidité, elle s'était attendue au pire. C'était le meilleur qui était survenu : elle s'était follement amusée.

D'abord, le cadre : il était merveilleux ; les vastes salles embaumaient les senteurs de fleurs fraîchement coupées qu'on avait disposées un peu partout, des lustres immenses brillaient de tous leurs feux. Dans un tel luxe, les invités étaient au diapason et arboraient des tenues d'une somptuosité féerique.

Varia apprécia le défilé plus que tout. Il offrait un panorama extraordinaire de tout ce qui pouvait être réalisé en soie naturelle. Des jeunes femmes à la démarche provocante présentèrent des modèles fabuleux rehaussés par de magnifiques bijoux. La présentation terminée, le bal commença véritablement et Varia s'aperçut, avec surprise, qu'elle avait du succès.

Quantité de jeunes gens semblaient ne vouloir danser qu'avec elle, et quand, finalement, Ian, obéissant à son devoir, voulut l'inviter pour un fox-trot, il était trop tard : elle avait déjà promis une demi-douzaine de danses. « Étrange, se dit-elle, comme on peut facilement s'habituer à être la cible de tous les regards. » Elle n'éprouvait pas le moindre embarras à virevolter aux bras de ses partenaires, tout en sentant les yeux de l'assistance braqués sur la petite Anglaise qui était l'invitée des Duflot. En fait, Varia était persuadée que ce n'était pas elle qu'on regardait mais la robe qu'elle portait.

Martin Myles s'était surpassé en réalisant ce modèle de satin blanc entièrement brodé de motifs représentant des myosotis et des boutons

de roses aux couleurs exquises, chacun d'eux entouré de fils d'argent. Une sorte d'écharpe d'un bleu profond formait le décolleté de la robe et venait couler au bas de son dos dans un bouillonnement de tissu pour ensuite cascader tel un flot superbe en une longue traîne.

— C'était magnifique ! Oui, absolument magnifique ! s'exclamait à présent Varia.

Le bal était terminé et elle remerciait Mme Duflot qui arborait une mine ravie.

— Nous sommes soulagés qu'il vous ait plu, soupira-t-elle. Nous avions peur que, venant de Londres, vous ne trouviez notre petit gala quelque peu... provincial.

Varia ne put s'empêcher de sourire en se demandant quelle serait la réaction des Duflot s'ils apprenaient qu'elle venait d'assister à son premier bal.

— Bonne nuit ! souhaita-t-elle à tout le monde.

Parce qu'elle savait que l'on attendait cela de sa part, elle s'approcha de Ian et tendit la joue afin qu'il l'embrasse. Elle voulait agir en toute décontraction mais, tout à coup, un trouble étrange la saisit: le sang lui monta au visage, son cœur s'accéléra. Elle avait l'impression d'être paralysée.

Elle sentit ses lèvres quelque part près de l'oreille et ferma les yeux brièvement. Un instant plus tard elle se détournait dans un tourbillon de satin et se dirigeait vers sa chambre.

C'était terminé, son trouble disparut aussi vite qu'il était apparu. « Pourquoi me met-il dans des états pareils ? » se demanda-t-elle sans toutefois pouvoir répondre.

— Bonne nuit, madame ! Bonne nuit, Jeanne, dit-elle à la porte de sa chambre avant d'y pénétrer.

La première chose qu'elle vit, ce fut sa propre image dans le miroir et elle sourit en repensant au bal, puis elle aperçut l'enveloppe posée sur son oreiller et son sourire se figea.

Inutile de se demander de qui elle provenait, elle avait déjà reconnu cette écriture et ces armoiries. Elle s'en empara.

Je dois vous voir. J'ai essayé de vous joindre toute la journée mais vous n'étiez jamais là. Sortez par la petite porte, quelle que soit l'heure à laquelle vous rentrez, ou je vous jure que je viendrai vous chercher.

Pierre

Varia haussa un sourcil. Il viendrait la chercher ! Il n'oserait pas. Pourtant elle n'en était pas certaine. Avec son impétuosité, il était capable de tout.

— Eh bien, c'est impossible, je ne peux pas le voir, dit-elle à haute voix.

En même temps, elle éprouvait un petit pincement de regret à l'idée qu'il ne la verrait pas ainsi vêtue.

« Non, non, répéta-t-elle à haute voix. Tu ne peux pas y aller. Tu le sais: tu as donné ta parole. »

A cet instant, il y eut un coup à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ?

La porte s'entrouvrit tout doucement. La petite soubrette entra en jetant des regards effrayés derrière elle.

— Qu'y a-t-il, Annette ?

— C'est Monsieur le comte, mademoiselle.

— Il est dehors ?

— Oui, mademoiselle, et il faut absolument que vous alliez lui parler.

— Non, c'est impossible. Allez le lui dire.

Annette semblait au bord des larmes.

— Oh, mademoiselle, si vous n'y allez pas, il va faire une scène. Il a menacé d'entrer dans la maison. Je perdrai mon emploi. Madame va découvrir que j'ai accepté son argent et elle me mettra dehors. Oh, s'il vous plaît, mademoiselle, allez lui parler. Il est très impatient.

— Je ne peux vraiment pas... commença Varia... (Elle vit alors les larmes dans les yeux de la jeune fille.) Bon, reprit-elle, j'irai, mais, pour l'amour du Ciel, qu'on ne nous entende pas.

— Oh, merci, mademoiselle ! Il vaudrait mieux prendre l'escalier de service.

Sur la pointe des pieds, Varia suivit Annette à travers le corridor jusqu'à une porte qui donnait sur lesdits escaliers. Ils étaient si étroits que Varia redouta, malgré toutes les précautions qu'elle prenait, d'abîmer sa robe. Elles parvinrent enfin à la porte. A peine Annette l'eut-elle déverrouillée qu'une ombre se précipita dans la maison. Pierre !

— Merci, fit-il à Annette en lui tendant les billets de banque qu'il avait dans la main.

— Oh, merci beaucoup, monsieur, répondit celle-ci avant de s'esquiver.

Pierre se tourna vers Varia.

— Vous êtes splendide ! Venez, ma chérie, venez dans la voiture. Je dois vous parler.

— Je ne peux pas.

— Mon Dieu, mais j'insiste. Si vous ne venez pas, je vous emmènerai de force et cela risque d'attirer l'attention.

— Oh, Pierre ! s'exclama Varia. Je vous en prie, ne faites pas une scène. Je ne crois pas que je pourrai en supporter une autre aujourd'hui.

— Une autre ? demanda-t-il, curieux.

— Oui. J'ai déjà dû assister à une terrible dispute, admit Varia.

— Une dispute ? Entre qui et qui ?

— Oh, il s'agit d'une personne que vous ne connaissez pas, répondit-elle. C'est une jeune Anglaise, un mannequin qui réside au *Grand Hôtel*. Elle s'appelle Lareen.

— Lareen ? Vous voulez dire que Lareen est ici, à Lyon ?

— Comment ? Vous la connaissez ? s'étonna Varia.

Elle avait mentionné Lareen uniquement dans le simple but d'éviter une nouvelle scène et parce qu'elle cherchait aussi à gagner du temps pour trouver un moyen de se débarrasser de Pierre.

— Mais oui ! Bien sûr que je connais Lareen, répondit celui-ci. Et je sais bien des choses sur elle qu'elle n'aimerait pas que d'autres apprennent.

— Quoi donc ? demanda vivement Varia.

— Rien qui soit à porter à son crédit. Mais parlons de nous.

— Non, j'aimerais en savoir davantage sur Lareen, insista Varia.

— Alors, venez avec moi et je vous en dirai plus, proposa Pierre.

Elle voyait exactement où il voulait en venir et ne désirait vraiment pas l'accompagner. Mais elle sentait faiblir sa détermination. Peut-être possédait-il une information qui serait utile à Ian ? Cela serait une coïncidence incroyable mais, jusqu'à présent, il y en avait eu beaucoup dans cette histoire. Si Lareen cherchait vraiment à faire chanter Ian, certaines informations sur elle pourraient contribuer à éviter un scandale.

— Si je viens avec vous, dit-elle prudemment, me parlerez-vous d'elle ? Savez-vous vraiment quelque chose à son sujet ? Ce n'est pas un piège que vous me tendez ?

— Non, ce n'est pas un piège, affirma-t-il. Si vous venez avec moi, je vous dirai tout ce que vous désirez savoir.

— Promis ?

— Promis. Maintenant, venez. La voiture est ici.

S'il y avait des limitations de vitesse, Pierre n'en respecta aucune. Ils roulèrent à toute allure dans la ville déserte et, en quelques minutes, se retrouvèrent sur une route de campagne.

— Où m'emmenez-vous ? demanda Varia.

Le vent sifflait et elle dut crier pour se faire entendre.

— A mon château.

— Non, non. Je vous ai dit hier que je ne voulais pas y aller.

— Certes, répondit-il avec un petit sourire, mais ce soir, c'est différent. Je veux vous accueillir dans ma demeure, qu'elle retrouve le lustre du passé avec une dame digne de la cour d'un roi.

Avant qu'elle ne puisse protester, ils franchirent le grand portail et s'engagèrent dans l'allée bordée d'ormes. Le beau château semblait les attendre.

— Je savais que vous viendriez ce soir, annonça Pierre en descendant de voiture. Dommage qu'il n'y ait pas de pétales de roses sur ces marches mais une bouteille de champagne nous attend néanmoins au salon.

— Je ne devrais pas entrer, protesta encore Varia tandis qu'il lui tenait la portière.

— Seulement quelques instants, plaida-t-il. Juste le temps d'apprendre tout ce que vous désirez sur Lareen et de voir où je vis et pourquoi.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

— Parce que j'aime cette maison plus que tout. Venez vous rendre compte par vous-même.

Varia céda à la tentation et se laissa guider vers la grande porte en forme d'arche du château. Il faisait frais et sombre dans le hall. Quand Pierre alluma les lumières, Varia vit qu'il n'avait pas menti. C'était, effectivement, magnifique.

La prenant par le bras, il s'engagea dans un long couloir décoré de superbes tapisseries. Il s'effaça devant une porte pour la laisser entrer dans ce qui devait être le salon : une vaste pièce dont les innombrables balcons donnaient sur le jardin. Les murs lambrissés de bois rares servaient d'écrin à d'immenses miroirs encadrés d'or. Il y avait des rideaux d'un rose incroyablement doux. Même les chaises, d'époque, étaient de véritables œuvres d'art douillettement posées sur d'épais tapis d'Aubusson.

— Comme c'est beau ! s'exclama Varia presque involontairement.

— Autant que vous ! répondit-il. C'est pour cette raison que je voulais vous amener ici.

Il traversa la pièce jusqu'à une table où se trouvaient une bouteille de champagne dans un seau d'argent et deux coupes.

— Vous étiez certain que j'allais venir, dit-elle sur un ton de reproche, comme il ouvrait la bouteille.

— J'obtiens toujours ce que je désire. Vous ne tarderez pas à vous en apercevoir.

— Vous êtes bien sûr de vous ! fit Varia soudain inquiète. Maintenant, parlez-moi de Lareen.

Il lui tendit une coupe.

— Bien. Je respecterai mon engagement, mais ne croyez pas une seconde que vous pourrez tricher en vous esquivant dès que vous aurez obtenu satisfaction. Dites-moi, d'abord, pourquoi Lareen vous intéresse tellement.

— Elle menace de faire chanter... un de mes amis.

Pierre éclata de rire.

— Ah, elle n'a pas perdu ses mauvaises habitudes ! C'est une vraie vipère, sauf si on sait s'y prendre avec elle.

— Et comment s'y prend-on ? s'enquit Varia.

— Il faut la mordre avant qu'elle n'essaie de le faire.

— Mais comment ?

Il avala une gorgée de champagne et s'installa sur un fauteuil. Varia prit place sur le divan qui lui faisait face.

— J'ai connu Lareen bien avant qu'elle ne soit célèbre, dit Pierre. Elle vivait au Maroc où mon père possédait quelques propriétés et nous pensions tous que c'était une des plus jolies filles que nous ayons jamais vues.

— Au Maroc ? s'exclama Varia. Mais que faisait-elle là-bas ?

— Elle venait d'épouser le fils aîné de notre métayer. Ils s'étaient rencontrés en France et il lui avait raconté qu'il était prince avec moult détails romantiques et fabuleux. Comme il était très séduisant, à sa manière, elle l'a cru et l'a épousé.

— Quoi ! Lareen est mariée ! s'écria Varia.

— Absolument ! Ils se sont mariés dans une église catholique, aussi il n'a jamais été question de divorce, même quand Lareen s'est aperçue que le titre et les palais de son mari n'étaient que des produits de son imagination.

— Que s'est-il passé, ensuite ?

— Elle est partie, bien sûr. Elle a attendu qu'un homme d'affaires passe par là et s'est envolée avec lui. Le malheureux ! Il se croyait irrésistible mais il ne lui a servi qu'à payer son billet de retour à Paris. Là, elle l'a proprement plaqué pour repartir en Angleterre. Depuis, je ne l'ai plus revue.

— Ainsi, Lareen est mariée, répéta Varia, comprenant soudain ce que cela signifiait pour Ian.

— Certainement. J'ai revu son beau-père récemment et il m'a demandé conseil, d'une façon assez pathétique, je dois dire. Le problème, c'est que ce mariage est parfaitement valable, à la fois légalement et moralement, même si cela n'a pas empêché son fils d'avoir un véritable harem !

Varia poussa un profond soupir. Cette information pouvait éviter à Ian tout scandale. En tant que femme mariée, Lareen ne pouvait en aucune manière intenter une action en justice pour rupture de promesse.

— Merci de m'avoir donné cette information, dit-elle en reposant son verre auquel elle n'avait même pas touché.

Pierre vint s'asseoir à côté d'elle et l'enlaça.

— Non ! protesta-t-elle très vite.

Mais il était trop tard. Il l'attira facilement à lui ; son étreinte était si puissante qu'elle ne put s'empêcher de comparer sa force avec sa propre faiblesse.

— Pierre, nous devons rentrer, fit-elle.

— Pas encore, répondit-il. Pas avant que vous ne m'ayez donné quelque chose en retour.

— Je n'avais pas compris qu'il s'agissait d'un marché...

Elle essayait de prendre ses propos à la légère mais son cœur battait la chamade. Elle se rendait compte à présent de la folie qu'elle venait de commettre: se rendre seule au milieu de la nuit dans la demeure d'un célibataire.

— S'il vous plaît, Pierre, dit-elle, je voudrais que vous me fassiez visiter votre château. Parlez-moi de ce tableau, là-bas.

En même temps elle désigna une peinture dans son dos. Instinctivement, il se retourna, relâchant son étreinte. Elle en profita aussitôt pour se libérer. Elle se leva et se dirigea vers le tableau.

— Il est ravissant, dit-elle d'une voix qu'elle voulait calme. De qui est-ce ?

— Nous n'en savons rien, répondit Pierre. Mais nous pensons qu'il s'agit d'un Watteau. Il représente une de mes ancêtres. Fort séduisante, n'est-ce pas ?

Varia en convint d'un petit signe de tête. Le voyant s'approcher dangereusement, elle montra un vase sur un guéridon.

— Et ceci ? C'est un Sèvres ?

Avant qu'il ne réponde, elle continua sa retraite et interposa un immense bureau entre eux. Ses yeux se posèrent alors sur la photographie encadrée d'une très jolie jeune femme avec un magnolia dans ses cheveux noirs.

— Qui est-ce ? demanda Varia, consciente du risque que le silence lui faisait courir.

— Pardon ? fit Pierre, visiblement ailleurs.

Varia lui désigna la photographie.

— Qui est-ce ? répéta-t-elle.

— Oh, il s'agit de Marie-Christine, ma fiancée !

Varia en resta pantoise.

— Qu'avez-vous dit ?

— Ma fiancée, reprit-il sans émoi. Ne soyez pas surprise. Vous avez votre fiancé, j'ai la mienne. Quelle différence ?

Pétrifiée, Varia sentit sa gorge se dessécher. Ainsi, il était au courant de sa situation ! Mais elle était surtout complètement éberluée par le fait qu'il était fiancé à une autre femme. Elle s'était attendue à beaucoup de choses, mais certainement pas à cela.

Pierre s'approcha en riant.

— Je sais ce que vous pensez, fit-il. C'est ridicule. Vous voyez, ma chère, Marie et moi sommes promis l'un à l'autre depuis notre enfance. C'est un arrangement conclu par nos pères car l'union de nos deux lignées est nécessaire. Elle est très charmante et nous sommes très bons amis. Un jour, cette année, ou bien l'an prochain, à moins que ce

ne soit l'année d'après, nous nous marierons. Mais, en attendant, nous avons décidé de nous donner du bon temps... elle, à sa manière; moi, à la mienne. Maintenant, vous comprenez ?

— Oui... je suppose, répondit Varia. Excusez-moi, je voudrais rentrer. Il se fait tard.

Tout à coup, elle éprouvait une répulsion insurmontable à l'idée d'être dans cette maison. Elle voulait partir, retrouver la sécurité de sa petite chambre chez les Dufлот.

— Et si je ne voulais pas vous laisser partir ?

Elle se retrouva aussitôt prisonnière entre ses bras.

— S'il vous plaît, Pierre, n'exagérez pas !

— Je crois que vous n'aimez pas le fait que je sois fiancé. En ce cas, c'est le plus grand compliment que vous puissiez me faire. Je ne savais pas que vous m'aimiez assez pour éprouver de la jalousie !

— Mais ce n'est pas vrai !

— Tu es jalouse ! reprit-il d'une voix provocante. Je vais te montrer à quel point c'est ridicule. Car mon cœur, mon âme sont à toi !

Il recommençait à la tutoyer. Soudain, sans qu'elle puisse faire quoi que ce soit, il se pencha et posa ses lèvres sur les siennes. Il l'embrassa passionnément, sauvagement, avec une frénésie presque incontrôlable.

— Non, Pierre, non ! cria-t-elle enfin.

Elle faisait des efforts dérisoires pour le repousser de ses mains tremblantes. A présent, sa bouche était sur son cou, sur le sillon frémissant qui séparait ses seins.

— Non ! Non ! S'il vous plaît... laissez-moi. Je veux... partir.

Ignorant ses protestations, il la serra plus fort encore, le regard brûlant.

— Comment peux-tu croire que je vais te laisser maintenant ? demanda-t-il d'une voix rauque. Je t'adore. Je t'aime, Varia ! Je te veux ! Je savais que si tu venais ce soir, je saurais te faire rester. Nous allons être heureux, très heureux, ma petite princesse.

— Non ! Non !

Il étouffa ses cris d'un baiser, la maintenant solidement pour l'empêcher de se débattre. Elle avait l'impression d'être entraînée vers les noirs abysses d'une mer de passion, vers des ténèbres sans issue. Ses baisers la laissaient sans force, annihilaient sa volonté. Loin, très loin, elle perçut sa voix qui triomphait :

— Je t'aime ! Tu es merveilleuse, adorable, superbe ! Une petite fleur blanche. C'est notre nuit d'amour ! Notre nuit de gloire.

— Non ! Non ! Pierre... laissez-moi... laissez-moi.

Il se fit plus sauvage, plus possessif encore. Ses mains étreignaient son dos, sa peau. Elle ne savait plus si elle tremblait de peur ou de

désir. Tout à coup, il la souleva dans ses bras.

— Nous allons monter, ma petite rose. La nuit est à nous.

Elle poussa un gémissement.

— Non... Non !

Les mots s'étranglaient dans sa gorge.

— Tu es à moi ! s'écria Pierre.

Il l'emporta, sans égard pour le fragile tissu de sa robe. Elle vit la passion qui brûlait dans ses yeux, la détermination qui émanait de lui et sut qu'il serait insensible à tout appel à la raison. Tout espoir de fuite était vain...

Pierre arrivait déjà à la porte.

A cet instant, un bruit retentit et l'une des fenêtres du jardin s'ouvrit brutalement. Une voix calme, posée et très britannique s'éleva :

— Je vous demande de pardonner cette intrusion mais je pense qu'il est temps que je ramène Varia.

L'espace d'un instant, Pierre parut avoir perdu l'usage de la parole. Puis, alors que Ian s'avavançait dans le salon, il s'exclama :

— Diable ! Mais qui êtes-vous et que venez-vous faire chez moi ?

— Je vous ai suivis, répliqua tranquillement Ian. Je n'avais rien à redire au fait que ma fiancée fasse une visite amicale de votre château, à condition, bien sûr, que cette visite reste... amicale.

Ces derniers mots contenaient une menace à peine voilée.

Très doucement, comme dans un film au ralenti, Pierre posa Varia à terre. Tremblante, proche de l'évanouissement, celle-ci se laissa tomber dans la chaise la plus proche et enfouit son visage dans ses mains.

Les baisers et la passion de Pierre ne l'avaient pas simplement affaiblie mais aussi vidée de toute émotion et tout ce qui se passait autour d'elle lui était étranger. Presque dans un rêve, elle entendit la voix de Ian :

— Bon sang ! Mais vous êtes de Chalayat, n'est-ce pas ?

— C'est mon nom, rétorqua Pierre avec une certaine fierté. Et maintenant, puis-je vous demander de sortir avant que je ne vous jette dehors ?

— Vous n'avez aucun ordre à me donner, répondit Ian, mais il se trouve que j'ai effectivement l'intention de partir et d'emmener miss Milfield avec moi. Il y a néanmoins quelque chose que j'aimerais ajouter, que je me suis toujours promis de vous dire si jamais j'avais le plaisir de vous rencontrer. A mes yeux, vous n'êtes qu'une fripouille, un pleutre sans scrupules et parfaitement méprisable !

Stupéfaite, Varia sortit de son état de prostration et leva les yeux. Elle vit les deux hommes face à face, tels deux coqs prêts au combat.

Ils étaient de taille égale mais, si Pierre possédait la vigueur élégante de sa lignée, Ian était plus lourdement charpenté et semblait, d'une façon typiquement britannique, mieux accroché au sol.

— Serait-il présomptueux, s'enquit Pierre d'un ton presque amusé, de vous demander pourquoi j'ai le privilège de recevoir une telle marque de votre estime ?

— Ça n'a rien de présomptueux. Il se trouve que j'étais un ami de Lettice Durham.

Varia vit le regard de Pierre vaciller mais il retrouva immédiatement son sang-froid.

— Lettice Durham ! Je ne crois pas la connaître.

— Au contraire, je crois que vous l'avez très bien connue, fit Ian entre ses dents. Vos mensonges, Chalayat, ne vous aideront pas. Lettice, et vous le savez très bien, s'est donné la mort à cause de vous.

— Mensonge, dit Pierre mais cette protestation ne semblait guère convaincante.

— C'est la vérité, reprit Ian. Et si un homme mérite d'être inculpé de meurtre, c'est bien vous.

— Bon Dieu, je ne vais pas continuer à me faire insulter dans ma propre maison ! Sortez, monsieur !

— Vous connaissez bien vos répliques. N'ayez aucune inquiétude, je pars, mais auparavant laissez-moi vous administrer ce que vous méritez depuis longtemps.

Tout en parlant, il s'était avancé. Varia poussa un petit cri quand elle le vit frapper de son poing la joue de Pierre. Sous le choc, celui-ci tituba en arrière, puis il se lança de toutes ses forces contre son adversaire.

Ce fut une lutte sans merci et le délicat mobilier du château de Chalayat s'en trouva sérieusement endommagé. Pierre écrasa sous son poids un petit guéridon. Les coups pleuvaient, chacun semblant de force égale et ne voulant pas céder.

Varia était paralysée, incapable du moindre geste. Les yeux écarquillés, les mains crispées, elle observait cette scène avec terreur. Jamais auparavant elle n'avait vu deux hommes se battre avec une telle ardeur, et la sauvagerie presque bestiale qui s'était soudain emparée d'eux lui ôtait toute réaction. Pierre, dont le nez saignait déjà abondamment, avait aussi la lèvre éclatée. Varia comprit que ce dernier perdait du terrain.

Voyant qu'il reculait, Ian en profita pour lui asséner un foudroyant uppercut au menton. Durant une seconde, Pierre parut suspendu dans l'air avant de s'effondrer lourdement, inconscient.

Ian s'avança vers lui mais se contenta de l'observer. Il avait le souffle rauque et les phalanges de sa main droite étaient écorchées. Il sortit un mouchoir de sa poche et s'en servit pour panser ses doigts blessés.

— Venez, fit-il à Varia.

— Vous allez le laisser dans cet état ? demanda-t-elle.

— S'il y avait une fosse à purin, je l'y jetterais, répliqua-t-il. Vous venez ? Ou bien préférez-vous rester avec lui ?

La bagarre n'avait visiblement pas épuisé toute sa morgue. Varia pâlit encore un peu plus.

— Je viens, fit-elle d'une toute petite voix.

— Très bien, alors allons-y.

Ils ressortirent par la porte-fenêtre. Une allée de gravier contournait la demeure et menait à l'endroit où les voitures étaient garées. Varia s'aperçut à quel point il avait été facile à Ian de les épier à travers le balcon sans qu'ils s'en rendent compte.

En silence, il l'aida à s'installer dans le véhicule avant de prendre place au volant. Durant toutes ces opérations, Varia le surveillait du coin de l'œil. Jamais il ne lui était apparu aussi sombre, aussi étranger. Il démarra dans un crissement de pneus comme s'il voulait mettre au plus vite de la distance entre lui et ce lieu.

A l'allure où il roulait, il était impossible de tenir une conversation. D'ailleurs, Varia se demandait ce qu'elle aurait bien pu trouver à dire.

Il la méprisait et c'était si évident qu'elle commença à se mépriser elle-même. Comment avait-elle pu être assez stupide pour croire que Pierre l'aimait vraiment ? Ne représentait-il pas l'archétype de ces séducteurs, Français de surcroît, contre qui on l'avait tant de fois prévenue ?

Elle éprouvait un terrible sentiment de culpabilité et s'en voulait d'avoir ainsi cédé. Les larmes lui montèrent aux yeux.

Ian arrêta la voiture à quelque distance de la maison des Dufлот, puis il se tourna vers elle et la regarda pour la première fois depuis qu'il avait pénétré dans le château.

— Petite idiote ! fit-il avec fureur. Comment avez-vous pu accorder votre confiance à un homme pareil ?

Elle tenta de lui expliquer la raison pour laquelle elle avait accepté de l'accompagner mais Ian ne lui en laissa pas le temps.

— Je suppose que vous n'aviez jamais entendu parler de Chalayat ? reprit-il. Même si c'est le cas, n'importe quelle jeune fille décentement éduquée aurait immédiatement compris à quelle fripouille elle avait affaire.

Il poussa un soupir de colère et poursuivit :

— J'imagine qu'ensorcelée par ses compliments, affolée par ses titres et ses biens vous n'attendiez que l'occasion de le rejoindre ce soir, malgré la promesse que vous m'aviez faite. Eh bien, si c'est le genre d'homme que vous aimez, vous pouvez le garder. Je vous ramènerai à Londres dès que possible, afin d'honorer mes engagements. Si vous désirez alors courir après Chalayat, vous pourrez toujours vous offrir un billet d'avion pour la France.

Il frappa alors violemment le volant du plat de la main.

— Je suis certain qu'il sera heureux de vous revoir, de vous traiter comme il a traité tant et tant de femmes qu'il a prises puis rejetées dès qu'il en a eu assez ou dès qu'un nouveau visage s'offrait à lui.

Varia était accablée moins par ce qu'il disait que par la violence avec laquelle il le disait. Des sanglots lui montaient à la gorge. Elle se

sentait incapable de se défendre.

Dans un brouillard de larmes, elle chercha maladroitement la poignée de la portière. Sans rien dire, sans tenter de se justifier, elle se précipita dans la rue et courut jusqu'à la petite porte dans un effort aveugle et avec l'espoir irraisonné d'échapper à Ian.

Mais elle dut s'arrêter et chercher la clé au fond de son sac. Au moment où elle la trouvait, Ian la lui arracha des mains et la glissa dans la serrure. Varia se faufila dans la fraîcheur de la maison. Elle hésita un instant, recherchant les petits escaliers qu'elle avait empruntés avec Annette.

Entendant Ian refermer derrière elle, elle voulut instinctivement s'éloigner. Il la saisit alors par les épaules et la retint avec douceur.

— Espèce de petite folle, dit-il d'une voix soudain changée. Vous ne saviez pas à qui vous aviez affaire ? J'imagine que tout cela vous a semblé tellement merveilleux et romantique !

Consternée, Varia sentit les larmes ruisseler à nouveau sur son visage. Sa gentillesse lui était plus insupportable encore que sa dureté. Incapable de parler, de prononcer le moindre mot, elle restait là, misérable, ne tenant sur ses jambes que parce qu'elle s'appuyait sur lui.

Elle ne le voyait pas. Il n'était qu'une vague silhouette dans l'obscurité brouillée de ses larmes.

— Romantique ! Oui, je suppose que c'est ainsi qu'il peut apparaître aux yeux de certaines, poursuivit Ian, toujours avec cette absurde gentillesse. Mais si c'étaient des baisers que vous recherchiez, ma pauvre innocente, pourquoi ne m'en avoir rien dit ?

Aveuglée, Varia ne comprit ce qu'il faisait qu'en sentant ses doigts sur son menton. Sa bouche effleura la sienne et il l'embrassa. Doucement, profondément et surtout avec une incroyable gentillesse.

Avant qu'elle ne réalise ce qui s'était passé, elle était libre.

— Va dormir.

C'était la voix de Ian qu'elle venait d'entendre. Il la poussa dans les escaliers et, trop stupéfaite pour protester, elle commença à grimper les marches.

Il l'avait embrassée ! A chaque marche, elle se répétait ces mots comme pour mieux se persuader de leur réalité.

Dans sa chambre, elle n'alluma même pas la lumière et se laissa tomber sur le lit dans l'obscurité.

Tous les événements de la soirée commencèrent à déferler dans sa mémoire telles d'immenses vagues qui venaient l'une après l'autre exploser dans son esprit tourmenté. Mais au milieu de ce chaos et de ce tumulte, une seule chose surnageait comme un îlot de calme et de paix : le baiser de Ian !

Ce n'était pas le baiser d'un homme furieux ou méprisant. Loin de

là ! D'un coup, il avait arrêté ses larmes, emporté son humiliation et son malheur. Il l'avait réconciliée avec elle-même.

Et c'est avec ce souvenir qu'elle s'assoupit...

Un coup frappé à la porte la réveilla. Varia se redressa, hagarde, eut un regard pour le pâle rayon de soleil qui entrait dans la chambre par la fenêtre ouverte. Elle avait sûrement peu dormi.

Elle baissa les yeux et s'aperçut qu'elle portait toujours sa robe de soirée. On frappa à nouveau. Elle ne pouvait rien faire.

— Entrez ! dit-elle.

A son grand soulagement, elle vit apparaître le visage souriant d'Annette.

— Mademoiselle ! On vous demande au... Tiens ! Mademoiselle porte encore sa robe de soirée.

Varia se leva lentement.

— Je... je me suis endormie, s'excusa-t-elle.

— Elle est toute chiffonnée mais je vais la repasser, fit Annette avant d'ajouter précipitamment : J'allais oublier. On demande Mademoiselle au téléphone.

— Non, non, je ne peux pas répondre, dit Varia, certaine qu'il s'agissait de Pierre.

— C'est un appel de Suisse.

— De Suisse ! Ce doit être ma mère !

Annette traversa la chambre.

— Si Mademoiselle veut bien enlever sa robe... suggéra-t-elle. C'est Henri qui a pris l'appel et qui m'a envoyée vous chercher. Il trouvera sûrement un peu bizarre que Mademoiselle porte encore sa belle robe.

— Oui, oui, bien sûr, approuva Varia.

Elle laissa Annette dégrafer son corsage, enfila rapidement un joli peignoir de satin et dévala l'escalier. Henri, le majordome, l'attendait dans le hall. Il lui tendit le récepteur.

— C'est un appel personnel de Suisse, mademoiselle, dit-il.

Varia porta l'appareil à son oreille et entendit une voix demander en anglais avec un léger accent :

— Miss Milfield ?

— Oui, je suis Varia Milfield.

— Ici, le Dr Berger.

— Oh, docteur ! s'exclama Varia en se souvenant qu'il s'agissait du médecin qui dirigeait le sanatorium où sa mère séjournait. Comment va maman ? Tout va bien, n'est-ce pas ?

— J'ai bien peur, miss Milfield, d'avoir de mauvaises nouvelles, dit-il. Le mal de votre mère a empiré. J'aimerais que vous veniez à Lausanne le plus vite possible.

— Elle n'est pas... ?

Elle n'eut pas le courage de prononcer le mot.

— Non, miss Milfield, votre mère est toujours vivante, fut la réponse. Mais son état est très grave. Je crois que vous avez le droit de connaître la vérité.

— Oui, bien sûr, c'est mieux.

— Alors, pensez-vous pouvoir venir ici le plus vite possible ? Il doit y avoir un avion qui part ce matin.

— Je le prendrai.

— Merci, miss Milfield.

Elle entendit un dé clic puis le silence sur la ligne. Son hésitation ne dura que quelques secondes.

Dans le hall, elle retrouva Henri qui polissait des cuivres, un chiffon à la main et un tablier autour de la taille.

— Henri, je dois partir pour la Suisse immédiatement, dit-elle. Où est l'aéroport et comment puis-je savoir quand un avion part pour Lausanne ?

— Je vais m'occuper de tout cela pour vous, dit Henri. Habillez-vous, mademoiselle. Demandez à Annette de vous aider. Dès que j'aurai l'heure de départ de l'avion, je viendrai vous prévenir.

— Merci, Henri, dit Varia, reconnaissante.

Elle remonta au second. En passant devant la chambre de Ian, elle songea à le prévenir, peut-être accepterait-il de l'accompagner à l'aéroport.

Elle frappa à sa porte. Tout était tranquille dans la maison. Les Duflot n'étaient pas encore réveillés. Elle frappa à nouveau. Toujours pas de réponse. Ian devait dormir, elle n'osa pas insister et préféra aller se préparer.

Annette pendait sa robe quand elle entra dans sa chambre.

— Henri viendra nous dire à quelle heure part l'avion pour Lausanne, annonça-t-elle. S'il vous plaît, pouvez-vous me préparer simplement quelques affaires ?

— De mauvaises nouvelles, mademoiselle ? demanda la soubrette avec sympathie.

— Ma mère, dit brièvement Varia.

Elle ne parvenait pas à en parler, même à quelqu'un d'aussi gentil qu'Annette. Pas encore. Il lui faudrait un peu de temps pour accepter ce que le médecin lui avait dit. Elle avait comme un poids sur le cœur, quelque chose qui lui faisait mal, qui l'empêchait de penser, de réfléchir à quoi que ce soit.

Plus rien n'avait d'importance devant le fait que sa mère était mourante. Pierre, Ian et tous les autres n'étaient plus que des ombres dont l'existence ne comptait guère.

Machinalement, elle enfila la robe qu'Annette lui avait préparée. On frappa à la porte et elle se rua pour aller ouvrir.

— Il y a un avion qui part à 8 heures, mademoiselle, annonça

Henri, il restait une place de libre. Je l'ai réservée à votre nom.

— Merci, Henri, merci beaucoup. Je voudrais un taxi, s'il vous plaît. Pouvez-vous en appeler un pour moi ?

Henri hocha la tête et consulta sa montre.

— Il vous faut partir vers 7 heures, dit-il. Cela vous laisse un quart d'heure pour avaler quelque chose. Pendant ce temps-là, Annette finira vos bagages.

Varia n'avait aucune envie de manger mais, pour satisfaire Henri, elle se força à avaler une tasse de café et mâchonna sans enthousiasme un bout de brioche. La gorge sèche et serrée, il lui était presque impossible de déglutir. C'est avec soulagement qu'elle apprit l'arrivée du taxi. Elle fit alors ses recommandations à Annette.

— S'il vous plaît, dites à Mme Dufлот à quel point je suis désolée de devoir partir ainsi. Expliquez-lui que ma mère est très malade et remerciez-la pour toutes ses attentions.

— Reviendrez-vous, mademoiselle ? demanda Annette. Sinon, que faut-il faire de toutes vos affaires ?

— Préparez-les et donnez-les à M. Blakewell.

— Oui, mademoiselle.

Cédant à une subite impulsion, Varia embrassa la jeune fille sur la joue.

— Merci pour votre gentillesse, Annette, dit-elle. Vous avez été si bonne avec moi ! Accepteriez-vous que je vous fasse cadeau de la robe que je portais hier soir pour le bal ?

Le visage d'Annette s'illumina.

— Oh, vous êtes sérieuse, mademoiselle ? C'est vrai ? Vous me la donnez ? C'est la plus belle robe que j'aie jamais vue. Je pourrai la mettre pour mon mariage et toutes les filles de mon village vont être folles de jalousie !

— Alors, elle est à vous, Annette, dit Varia.

Il lui vint alors à l'esprit que sir Edward n'allait peut-être pas apprécier un tel geste. Tous les modèles devaient être rendus à Martin Myles. Eh bien, tant pis, cette robe manquerait. Avec un sanglot étouffé, elle se détourna d'Annette et suivit Henri jusqu'au taxi. « Et Ian, se demanda-t-elle, que va-t-il croire ? Oh, et puis, quelle importance ! »

Il serait content d'être débarrassé d'elle. En fait, après tout ce qui s'était passé cette nuit, elle aurait eu beaucoup de difficultés à le revoir et à continuer ce manège avec les Dufлот.

Puis la voiture démarra et elle se mit à penser à sa mère d'une manière confuse où se mêlaient réminiscences d'enfance et angoisse devant ce qu'elle allait découvrir en Suisse.

Le billet lui coûta la plus grande partie de ses économies. Elle suivit à nouveau la file des passagers qui attendaient devant la douane

et le bureau des passeports. Puis, soudain, elle fut dans l'avion, assise près du hublot.

Elle se souvint alors de Ian, de sa présence lors de son premier voyage, de la manière dont il avait mis sa main sur la sienne au départ de Londres. C'était la première fois qu'il s'était montré gentil avec elle, qu'il ne l'avait pas considérée avec hostilité ou dédain.

L'avion se tourna face à la piste d'envol et la peur, soudain, la saisit. Oh, si seulement Ian était là pour la réconforter ! A l'instant où cette idée lui venait à l'esprit, elle évoqua le doux contact de ses lèvres sur les siennes, ce tendre baiser, inattendu, qui lui avait apporté une étrange quiétude.

Elle ouvrit les yeux.

Ils étaient en l'air et elle ne s'était même pas aperçue qu'ils avaient quitté le sol. Alors, la peur avait disparu et, d'une certaine façon, elle s'était sentie heureuse.

Assise, Varia contemplait le lac de Genève. L'eau, le ciel, les îles, les montagnes au loin, tout était bleu. Tout était beau mais elle ne le voyait pas.

Plongée dans un univers d'ombres, de vide et de solitude, elle n'avait personne vers qui se tourner. Après les funérailles, le Dr Berger l'avait prise à l'écart.

— Retirez-vous dans le jardin. Je sais que vous souhaitez rester seule.

Tristement, elle avait emprunté l'allée qui longeait le bâtiment blanc du sanatorium. Le jardin, avec ses fleurs épanouies, ses buissons taillés sous l'abri d'arbres luxuriants, formait un véritable havre de paix. Elle s'y enfonça comme une automate. Pour finir, elle s'assit sur un petit banc de bois. Le silence n'était troublé que par le chant des criquets et le bourdonnement des abeilles.

Elle resta là prostrée, les yeux dans le vague, en proie à un malheur indicible.

Depuis son arrivée de Lyon, elle avait eu l'impression d'aller au bout de l'enfer. Il lui avait fallu d'abord entendre la voix calme du Dr Berger lui apprendre ce qu'elle savait déjà au fond d'elle-même :

— J'ai peur, miss Milfield, de ne pouvoir vous cacher la vérité. Votre mère est au bout du chemin. Quelques heures... peut-être jusqu'à la fin de cette journée, c'est tout l'espoir que je puis vous donner. En fait, il semble qu'elle s'accroche encore à la vie parce qu'elle désire vous voir.

Il s'interrompt pour la dévisager avec douceur.

— Il n'y a qu'une chose que je puisse dire pour vous aider. Elle ne souffre pas. A cela, au moins, nous sommes parvenus. Mais nous ne pouvons pas accomplir de miracle, son état est irréversible.

— Pourquoi ? Pourquoi faut-il que cela arrive ? s'exclama Varia.

— C'est toujours ce que nous nous demandons quand nous nous trouvons face à la mort, répondit le Dr Berger avec gravité. Je peux vous dire ceci en toute sincérité: elle n'a pas peur de mourir. En fait, elle en est presque heureuse.

— Elle pense qu'elle va bientôt être avec mon père. Nous en avons souvent parlé ensemble et elle m'a toujours dit que si je n'avais pas été là, elle aurait voulu mourir en même temps que lui.

Le docteur hocha la tête.

— Votre père s'appelait John ?

— Oui.

— C'est bien ce que je supposais. Votre mère n'a cessé de prononcer son nom durant son sommeil.

Puis il l'avait conduite dans une petite chambre agréablement meublée dont les grandes fenêtres donnaient sur le parc et, au-delà, sur le lac. Les stores étaient baissés et il régnait une fraîcheur apaisante.

Varia vit sa mère allongée sur le lit, les yeux fermés, le visage étrangement pâle sur l'oreiller blanc. Au prix d'un effort considérable, la jeune femme afficha un pauvre sourire et serra la main froide, émaciée qui gisait sur le couvre-lit.

— Maman, je suis ici, dit-elle d'une voix presque brisée.

Sa mère parut émerger d'un très profond sommeil.

— Varia ? fit-elle doucement.

— Je suis là, maman. Oh, maman chérie, je suis avec toi.

— Je voulais... te... voir, murmura Mme Milfield dans un souffle.

Varia s'agenouilla à côté du lit.

— Je... veux... te... dire... quelque chose.

— Oui, oui, je t'écoute.

— Je vais... mourir. Je le sais... mais... il ne faut pas... que... tu sois... malheureuse.

— Oh, maman, qu'est-ce que tu dis ? cria Varia.

— Tu es... jeune, ajouta Mme Milfield. Tu as... tant à faire. J'ai... essayé de... veiller sur toi. Mais... maintenant... je dois... partir. Je vais... retrouver... John.

— Oui, maman, mais je vais être perdue sans toi. Comment vais-je faire si tu n'es pas là ?

Un faible sourire glissa sur les lèvres de Mme Milfield.

— Tu seras... très heureuse, chérie, dit-elle avec une infinie douceur. Très heureuse... je le trouve... très bien.

Varia considéra sa mère avec stupéfaction. Que voulait-elle dire ? De qui parlait-elle ? Et comme ces questions se pressaient dans son esprit, elle se figea en voyant la soudaine extase qui transfigurait les traits de sa mère. Pendant un instant, elle vit les rides disparaître, les

années s'effacer brusquement. Sa mère n'était plus ni âgée ni souffrante, mais jeune et vivante, éclatante comme aux meilleurs moments de sa vie.

Ses yeux s'ouvrirent largement et sa voix, claire et forte tout à coup, emplit la chambre.

— Oh ! John ! John ! s'exclama-t-elle.

Elle fit un effort comme si elle voulait tendre les bras, ses mains se dressèrent, ses doigts frémirent avant de retomber raides et sans vie sur le couvre-lit.

Varia comprit alors que sa mère n'était plus. Jeune et belle à nouveau, elle avait rejoint son mari pour l'éternité.

Assise sur le banc dans le jardin, Varia se voyait maintenant retourner seule à Londres, elle sentait le vide du petit appartement, elle s'imaginait cherchant un autre travail, rentrant tard le soir pour cuisiner son repas, elle se voyait assise en silence, occupée à lire jusqu'à ce qu'il soit temps d'aller se coucher. Elle vit les années s'étirer devant elle sans aucune autre perspective et elle en fut terrorisée.

Elle n'avait pas parlé à Ian depuis son arrivée à Lausanne même si elle savait qu'il avait appelé pour ainsi dire tous les jours. En proie à une véritable panique, elle avait dit au Dr Berger qu'elle ne voulait prendre aucune communication. Celui-ci, à son grand soulagement, n'avait pas cherché à argumenter.

À présent, elle devait se préparer à retourner à Londres et la simple idée d'aller chercher des billets, de faire sa valise, l'anéantissait.

C'est alors qu'elle prit conscience des pas qui s'approchaient derrière elle. Elle se retourna et bondit sur ses pieds avec une exclamation d'effroi.

Pierre se tenait là. Pierre, toujours aussi séduisant ! La dernière personne qu'elle s'attendait à voir dans un moment pareil.

— N'ayez pas peur, dit-il. S'il vous plaît, Varia, n'ayez pas peur.

Il était presque humble, lui souriant non de cette façon conquérante qu'elle connaissait si bien mais d'un air d'excuse et même d'anxiété.

— Que... que voulez-vous ?

— Je suis venu vous demander pardon, fit-il. Vous ne devez pas en vouloir au Dr Berger de m'avoir laissé entrer. Je suis venu tous les jours le supplier de m'autoriser à vous voir.

— Je ne... savais pas.

En l'examinant avec un peu plus d'attention, elle vit que le côté gauche de son visage arborait une curieuse teinte bleue et que sa lèvre inférieure était fendue.

— Je suis désolé pour votre mère.

Cette gentillesse inattendue toucha Varia. Pour la première fois

depuis la mort de sa mère, elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Jusqu'à présent, elle avait été incapable de pleurer.

— Je ne voudrais pas raviver votre peine, ajouta vivement Pierre. Mais je voulais que vous sachiez que je suis vraiment triste. Je suis là pour vous présenter mes excuses à propos de ma conduite, l'autre soir.

Varia frémit. Elle n'avait aucune envie de se souvenir de ce qui était arrivé au château.

— Je sais que ce que j'ai fait est impardonnable, poursuivit Pierre. Mais, d'une certaine manière, c'était de votre faute.

— De ma faute ? s'étonna Varia.

— Oui, de votre faute, répéta-t-il gravement. Vous voyez, j'avais découvert ce soir-là ce qu'il y avait entre vous et Blakewell. J'imagine que les journaux en avaient déjà parlé mais je ne les avais pas lus. Je pensais que vous étiez différente des autres femmes. Je vous croyais d'une franchise et d'une innocence absolue, incapable des artifices dont sont coutumières certaines femmes.

Il soupira profondément avant de poursuivre :

— Et je crois que la nouvelle de vos fiançailles, le fait que vous aimiez quelqu'un d'autre m'a rendu fou. Dieu m'en est témoin: je vous aimais !

» Je sais que j'ai une réputation épouvantable. Les femmes m'ont toujours attiré, elles ont toujours été mon point faible. Sans doute parce qu'elles étaient trop faciles, j'ai toujours eu toutes celles que je désirais. Et la plupart du temps, je n'avais même pas à faire la moitié du chemin, c'étaient elles qui se jetaient à ma tête. Je ne me cherche pas des excuses, j'énonce des faits.

— Vous n'avez pas à vous confier à moi, remarqua Varia, gênée par sa franchise.

— Il le faut. Il faut que vous compreniez. Vous voyez, je suis tombé amoureux de vous, de tout mon cœur, parce que vous étiez différente des autres.

— S'il vous plaît, Pierre, il est trop tard pour me dire tout cela.

— Oui, je sais, répondit-il tristement. Je sais ce que vous éprouvez à mon égard. J'ai vu votre visage cette nuit-là quand je vous ai dit que la jeune fille de la photographie était ma fiancée. Je savais que je n'avais plus aucune chance et c'est pour cette raison que j'ai... agi comme je l'ai fait. Avec désespoir. C'était de votre faute: vous auriez dû m'informer de vos relations avec Blakewell.

— J'ai eu tort, approuva Varia. J'ai agi comme une sotte. Mais ce n'est pas ce que vous croyez. Ian et moi, nous ne nous aimons pas.

En prononçant ces mots, elle eut l'impression d'être déloyale. Pourtant, elle ne pouvait accepter que Pierre la croie vénale.

— L'avez-vous jamais aimé ? l'entendit-elle demander.

Elle secoua la tête.

— Non. Il m'est impossible de vous expliquer les raisons pour lesquelles nous sommes fiancés; elles concernent essentiellement Ian, mais, à cause de votre franchise, je vais vous confier un secret. Ian et moi... nous ne nous marierons jamais.

— Varia !

Il eut un cri de surprise et voulut l'enlacer.

Elle recula.

— Non, Pierre, dit-elle avec fermeté. C'est trop tard.

Elle vit la lumière s'éteindre dans ses yeux et s'en voulut de le blesser, mais elle ne pouvait faire autrement.

— S'il vous plaît, Varia, supplia-t-il, écoutez-moi. Mes fiançailles ne sont qu'une formalité que je pourrais briser cette nuit même. Cela heurtera ma famille mais je les romprai avec plaisir si vous acceptez de m'épouser. Je jure que j'essaierai de vous rendre heureuse et que je vous aimerai pour le restant de mes jours.

« Il est sincère », se dit Varia, non sans une certaine amertume.

Quelques jours plus tôt, elle aurait pu le croire. Plus à présent. Elle avait beaucoup vieilli ces dernières heures et elle savait bien qu'il serait impossible à Pierre d'aimer quelqu'un pendant très longtemps.

— Merci, Pierre, dit-elle gentiment. Mais je ne pourrai pas vous aimer. J'en suis certaine.

— Mais vous auriez pu, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Si tout cela n'était pas arrivé, vous auriez pu m'aimer ?

— Je ne crois pas, répondit-elle. J'étais attirée par vous, fascinée même, car vous étiez si différent des autres et tellement pressé. En fait, nous sommes aux antipodes l'un de l'autre. Je veux la sécurité et la paix, et l'amour de quelqu'un qui n'aimerait que moi et que j'aimerais jusqu'à ma mort.

— Je crois que vous êtes la seule personne que j'aie vraiment aimée, dit Pierre. Peut-être pourriez-vous essayer de votre côté ? Si vous saviez à quel point je suis sincère !

Varia haussa un sourcil.

— C'est drôle, dit-elle. Tout ce que j'éprouvais à votre égard a disparu. Et maintenant, je vous apprécie mieux. Je vous vois exactement comme vous êtes: je vois les bons et les mauvais côtés et même certains vraiment désagréables. J'en suis désolée car j'aimerais pouvoir vous aider, mais je ne ressens rien pour vous si ce n'est ce désir de rester malgré tout votre amie.

Il détourna les yeux et aspira un grand coup.

— Je comprends, fit-il. Je sais voir quand je suis battu, mais j'ai quand même l'impression de ne pas être la seule cause de ma défaite. A mon humble avis, vous êtes encore amoureuse de cet Anglais. Vous l'épouserez peut-être, après tout.

Il lui prit la main.

— Au revoir, Varia. Je ne vous oublierai pas. Vous serez, à jamais, l'unique regret de ma vie. Cela signifie-t-il quelque chose pour vous ?

— Certes, mais cela ne me fera pas changer d'avis. Au revoir, Pierre.

— Au revoir, charmante Varia, dit-il. Je t'adore.

Il lui embrassa la main, puis, sans un mot de plus, tourna les talons et s'en fut. Tandis qu'il s'éloignait, elle écouta décroître le son de ses pas.

Elle avait presque envie de le rappeler. Comment pouvait-elle être assez folle pour le laisser disparaître ? Elle ne l'aimait pas, c'était vrai, mais, au moins, il pourrait atténuer sa solitude. Puis elle se dit que c'était inutile: avec Pierre, c'était tout ou rien.

Elle commença à rentrer vers le sanatorium, tournant le dos à la beauté du lac. Comme elle passait devant les bureaux, la secrétaire du Dr Berger l'appela par le balcon ouvert.

— Oh, miss Milfield, vous voilà ! J'allais justement venir vous chercher. On vous demande au téléphone. Le docteur ne savait pas s'il fallait vous passer la communication.

— Qui est-ce ?

— C'est M. Blakewell. Il appelle tous les jours.

— Je vais lui parler, dit Varia.

Elle passa dans une petite pièce attenante au bureau du docteur, où les patients confortablement installés dans un épais fauteuil pouvaient tenir leurs conversations téléphoniques en admirant le parc.

— Allô ?

— Allô ! Miss Milfield accepte-t-elle de me parler ?

— C'est Varia, fit-elle avec effort.

— Varia! Cela fait des jours que j'essaie de vous parler. Le docteur m'a dit que vous refusiez qu'on vous passe tout appel.

— C'est vrai. Je n'avais pas envie de parler.

Il y eut un petit silence.

— Je suis absolument désolé, vous le savez, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Merci.

Varia tressaillit. Pour la première fois depuis cette nuit au château, il lui revenait quelque chose à l'esprit: la raison pour laquelle elle avait suivi Pierre et ce qu'il lui avait appris.

— Ian, j'ai quelque chose à vous dire, quelque chose de très important.

— Je ferais mieux de venir tout de suite, alors, fit-il.

— Tout de suite ? Comment ça ?

— Je suis à Lausanne. Dans un hôtel.

— Oh, je ne savais pas !

— Je suis arrivé avant-hier. Dois-je venir tout de suite ou bien préférez-vous que j'attende un peu ?

— Maintenant ! Venez maintenant ! dit-elle non sans avoir hésité.

— Très bien ! Je serai là dans dix minutes.

Pourquoi, se demanda Varia, était-elle si peu disposée à le revoir ? Pourquoi avait-elle eu peur en apprenant qu'il était à Lausanne ?

Elle retourna dans le jardin vers le petit banc de bois où elle avait pris place plus tôt. Ian la retrouverait ici, elle en était certaine. Elle voulait éviter de le rencontrer dans l'atmosphère confinée d'une pièce. Tout aurait été plus facile si elle n'avait pas eu à le revoir. Elle se souvenait avec nostalgie de ces derniers moments avec lui et de ce baiser dans l'obscurité...

Elle l'entendit arriver. A la fois nerveuse et intimidée, elle se dressa pour l'accueillir, les yeux en émoi.

— Quelle paix, n'est-ce pas ? s'exclama-t-il dès qu'il fut près d'elle. J'ai toujours pensé que Lausanne était un des plus beaux endroits du monde.

— J'ai si peu voyagé que je suis incapable de juger, répondit Varia. Mais j'ai du mal à imaginer paysage plus agréable.

— Vous devriez voir Venise.

— Je crois qu'il y a peu de chances pour que j'y aille, un jour. Vous êtes venu me dire qu'il fallait que je rentre à Londres, c'est cela ?

— Je ne savais pas ce que vous vouliez faire.

— Mais, bien sûr, je dois partir, répliqua-t-elle presque durement. Je pensais demander au Dr Berger de s'occuper des formalités.

— J'en fais mon affaire, dit simplement Ian. Il y a un avion demain à midi, si cela vous convient.

— Oui, bien sûr.

Il regarda le lac. Puis, comme si les mots lui venaient avec difficulté, il proposa :

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous aider ?

— Non, répondit-elle, je vous remercie. Ma mère va me manquer beaucoup mais avec le temps... peut-être souffrirai-je moins.

Il paraissait, lui aussi, profondément affecté.

— Ma mère m'a également beaucoup manqué quand elle est morte, dit-il enfin. C'est pourquoi j'ai toujours essayé de me rapprocher de mon père et d'agir selon ses désirs. Je pensais que c'était ce qu'elle aurait voulu.

— J'ai du mal à vous imaginer solitaire et malheureux, remarqua Varia.

— Pourtant, je suis souvent seul, fit-il avec un petit sourire.

— C'est peut-être pour cela que vous sortiez...

Varia s'interrompit brusquement. Elle allait dire « avec des gens comme Lareen », mais trouva cela incorrect de sa part.

— Écoutez, Ian ! reprit-elle vivement. J'ai quelque chose à vous dire. J'aurais dû vous le dire avant, mais j'ai oublié. C'est Pierre qui

me l'a appris.

Ian se raidit mais elle poursuivit très vite:

— Vous ne m'avez jamais demandé pourquoi je suis allée chez Pierre ce soir-là. La vérité, c'est qu'il m'avait promis de me faire des révélations sur Lareen, et je pensais que cela pourrait vous être utile. Il ne voulait rien me dire tant que... tant que je ne le suivrais pas au château.

— Un marchandage bien digne de cette fripouille, fit Ian, agressif.

— Je ne veux pas parler de ce qui s'est passé, dit Varia, mais simplement vous apprendre ce qu'a dit Pierre. Lareen est mariée ! Elle a épousé le fils du métayer de son père au Maroc. Le divorce n'a jamais été prononcé même s'ils ne se sont pas vus depuis des années.

— Lareen mariée ! Bon sang ! s'écria-t-il. C'est bien la dernière chose à laquelle je m'attendais.

— Pierre en était certain, insista Varia. Je pense que vous êtes maintenant à l'abri de toute tentative de chantage de sa part: elle ne ferait que déclencher un scandale dont elle serait la première victime.

— Oh, je suis pratiquement sûr qu'elle ne fera rien, fit Ian. En fait, je n'ai jamais pris les menaces de Lareen au sérieux. Elle se met toujours dans des états impossibles quand elle est contrariée, mais en général ses délires de vengeance disparaissent dès qu'elle a retrouvé sa bonne humeur.

Varia se sentit déçue: son information, dont elle pensait qu'elle aurait l'effet d'une bombe, tombait à plat.

— J'espérais que vous seriez intéressé, dit-elle un peu sèchement.

— Mais bien sûr que je le suis, répondit Ian. Et merci de vous être donné tout ce mal pour moi.

Il hésita, puis reprit:

— Vous êtes vraiment allée chez Pierre de Chalayat parce que vous pensiez pouvoir me venir en aide ?

— Oui, je vous en donne ma parole.

— Mais pourquoi ? Pourquoi agir ainsi alors que vous me détestez tant ? s'enquit Ian.

— Moi ? Je vous déteste ? s'étonna Varia.

— Si j'en juge d'après votre comportement depuis le début de ce voyage, c'est évident.

— Mais c'est ridicule ! protesta-t-elle presque en riant. C'est vous qui me haïssez. Rappelez-vous comme vous étiez opposé à mon concours. J'ai bien vu comment vous me regardiez. S'il y avait de la haine c'était bien de votre part !

— Certes, mais ce n'est pas très étonnant, répliqua Ian. Après tout, personne n'a envie d'être contraint de se fiancer à quelqu'un qu'il n'a jamais vu, à une inconnue qui, de surcroît, a été payée pour tenir ce rôle et qui, visiblement, n'aime pas non plus être manipulée. Par

ailleurs, j'ai tout de suite vu qu'il s'agissait d'une manœuvre de mon père pour m'éloigner de Lareen et favoriser ses plans.

— Que voulez-vous dire ?

— Mon père veut que je me marie, répondit-il, mais, bien sûr, il a déjà décidé quel type de femme il me fallait. Je le soupçonne même d'en avoir une en réserve pour moi en Angleterre. C'est son idée de la vie: il pousse les gens comme des pièces sur un échiquier. Il voulait éliminer Lareen et aussi, évidemment, dissuader les Duflot qui avaient des vues sur moi.

Il laissa échapper un petit rire sans humour.

— J'ai l'impression d'être une marionnette dans ses mains car il est clair que lorsque nous rentrerons, nous nous apercevrons que son nouveau plan est tout prêt. Vous serez remerciée pour vos bons et loyaux services; quant à moi, je serai envoyé, tel un veau à l'abattoir, sur l'autel du mariage avec une charmante personne qu'il dissimule quelque part.

Il y avait tellement d'amertume et de colère dans ses propos que Varia ne put s'empêcher de rire, elle aussi, sans joie.

— Oh, c'est ridicule ! s'exclama-t-elle. Je n'en crois pas un mot.

Ian haussa les épaules.

— Comme vous voulez. Mais vous verrez bientôt que c'est la vérité.

— Mais qu'est-ce que vous ferez ? demanda Varia. Je veux dire: si c'est le cas. Vous n'allez quand même pas vous laisser faire. Vous connaissez cette femme ? Vous l'aimez ?

— Je vais vous dire une chose, répondit Ian avec détermination. Il y a une des volontés de mon père que je vais satisfaire: me marier... à condition toutefois que la femme de mes rêves veuille bien m'épouser.

Varia eut soudain l'impression que le soleil se voilait. Il faisait froid et elle frissonna tout en déclarant d'une voix curieusement dépourvue d'émotion :

— J'espère que... vous serez très heureux.

— Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas ? demanda Ian. Vous commencez à avoir vos habitudes dans les avions.

— Euh, oui, oui, répondit-elle d'une voix éteinte.

C'était sans doute le dernier vol qu'elle prenait. Elle était trop pauvre pour espérer voyager à l'étranger et elle ne trouverait sûrement qu'un piètre emploi de bureau à Londres.

— Qu'avez-vous l'intention de faire quand vous serez de retour ? s'enquit Ian comme si, doté d'un sixième sens, il avait deviné ses pensées.

— Je ne suis pas encore décidée.

— Vous ne voulez pas retourner chez *Blakewell and Co*, n'est-ce pas ?

— Ce serait assez maladroit, non ? rétorqua-t-elle sans le regarder. Pensez à ce qu'on doit dire au bureau à propos de nos... prétendues fiançailles. Et comme, de surcroît, elles vont être rompues, tout le monde croira que vous m'avez repoussée. Il ne viendra à l'idée de personne que je puisse refuser d'épouser quelqu'un de votre rang.

Elle ne pouvait s'empêcher de se montrer agressive. De son côté il n'était pas très à l'aise.

— Je me suis souvent demandé ce que notre personnel pensait à notre sujet. Vos collègues me haïssent-elles comme vous le laissez entendre ?

— Vous haïr ? s'exclama Varia. Non, bien sûr que non. Mais vous paraissez toujours un peu sombre et distant. Je crois qu'en fait nous vous considérons comme un mal nécessaire.

Elle rit de sa propre plaisanterie mais Ian ne partageait pas son hilarité.

— Un mal nécessaire ! dit-il. Quel sort peu enviable !

— Ne vous fiez pas à moi, reprit Varia. La plupart des employées vous admirent vraiment, même si elles prétendent le contraire. Il y en a même qui, après vous avoir rencontré dans les couloirs, ne cessent de rêver de vous.

— Et vous ? s'enquit Ian.

— Moi ? fit-elle avec un petit sourire. Oh, je vous ai à peine aperçu

une ou deux fois avant que votre père ne me convoque dans son bureau.

— Qu'avez-vous pensé alors ?

Il semblait plutôt anxieux de connaître son opinion et elle hésita, cherchant dans sa mémoire ce qu'elle avait éprouvé quand sir Edward lui avait fait cette étrange proposition.

— Je crois, finit-elle par avouer, que j'avais de la peine pour vous parce qu'il était évident que l'idée de ces prétendues fiançailles avec moi vous répugnait.

— De la peine pour moi ! s'exclama-t-il.

Il semblait avoir du mal à se faire à cette idée.

« Ai-je été trop dure ? » se demanda-t-elle. Peut-être était-il plus sensible, plus vulnérable qu'elle ne l'avait cru ? Elle se surprit à essayer d'imaginer comment était cette femme dont il se prétendait amoureux.

C'est alors qu'elle prit conscience de son propre trouble. Elle se tordait nerveusement les mains, signe d'une profonde émotion. Et soudain elle comprit. Elle comprit qu'un violent combat se livrait en elle-même, elle en saisit toute la subtilité. « Ne sois pas ridicule, se dit-elle, ce n'est pas ce que tu éprouves pour lui. C'est impossible ! »

Pourtant, il n'y avait pas de doute, elle avait pour lui un tendre sentiment mis en évidence par cette curiosité incontrôlable qu'elle ressentait pour cette autre jeune fille; une curiosité qui confinait à la jalousie.

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! murmura-t-elle, inconsciemment.

— Que dites-vous ?

La voix de Ian la fit sursauter.

— Rien, rien, répondit-elle avec précipitation.

Leurs regards se croisèrent alors et, devant l'éclat de ses yeux, elle se sentit défaillir.

Comment avait-elle pu être aussi stupide ? Aussi folle ? Elle était tombée amoureuse de lui ! C'était absurde, mais c'était la vérité et elle devait l'admettre.

Elle aimait Ian. Elle l'aimait même depuis bien longtemps. C'était probablement pour cette raison qu'elle avait été si perturbée à l'idée qu'il la détestait, et peut-être même soulagée quand il l'avait tirée des griffes de Pierre. Quelle erreur elle avait faite !

Par le hublot, elle vit la mer blanche des nuages étinceler sous le soleil.

« Je m'en souviendrai toujours, se dit-elle. Je me souviendrai toujours que c'est à cet instant que j'ai su que je l'aimais et qu'il était trop tard. Si j'en avais eu l'intuition plus tôt, j'aurais pu essayer de le séduire, faire en sorte qu'il m'aime lui aussi. »

Mais, à présent, elle n'avait plus aucune chance... Ils rentraient en Angleterre; et sir Edward, maintenant que ses projets étaient réalisés, allait les séparer comme il les avait réunis. De toute manière, Ian l'avait laissé entendre. Une femme adorée devait l'attendre quelque part à Londres et elle allait l'épouser...

Elle ferma les yeux.

— Nous n'allons pas tarder à entamer la descente.

Ce rappel la tira de son engourdissement.

— Déjà ?

— Ce voyage m'a paru bien assez long.

Bien sûr, il devait être pressé de rentrer, se dit Varia en cherchant sa ceinture de sécurité, mais il fut plus prompt et la lui attacha.

— Vous êtes sûre de ne pas avoir peur ? demanda-t-il avec un petit sourire.

Elle hésita puis, avec un rire de gêne, accepta de lui laisser sa main. La sienne était chaude et réconfortante. En fait, elle n'avait pas peur, du moins pas de la descente en avion, mais elle tremblait. Le contact de sa main la troublait, elle avait l'impression d'être parcourue de petites secousses magnétiques.

— Vous êtes nerveuse, remarqua Ian. Vous tremblez. Je vous promets que tout ira bien.

— Je n'ai pas vraiment peur, essaya-t-elle de répondre.

Elle priaït pour qu'il ne devine pas la cause de son émoi.

« Je l'aime ! pensait-elle. Je l'aime ! »

Un petit choc se produisit alors et elle sut qu'ils étaient de retour en Angleterre. C'était la fin.

Elle avait espéré pouvoir rester encore un peu seule avec Ian dans la voiture qui les ramènerait de l'aéroport mais elle fut déçue. Le secrétaire de sir Edward, un petit homme portant lunettes, se montra très bavard et les abreuva de questions interminables sur leur voyage avant d'étudier avec Ian différents aspects du contrat avec les Dufлот.

Varia ne prononça pas un mot pendant tout le trajet.

— Mon père est-il au bureau ? demanda peu après Ian.

— Non, pas aujourd'hui, répondit le secrétaire. Sir Edward me fait dire qu'il espère que miss Milfield et vous viendrez directement le voir à Regent's Park.

— Cela ne vous dérange pas, Varia ? Préférez-vous passer d'abord chez vous ? s'enquit Ian.

— Peu m'importe.

Elle se disait que, d'une certaine manière, c'était un nouveau répit qui lui était accordé : ainsi, elle pourrait voir Ian plus longtemps. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux. « Si seulement, pensa-t-elle, je pouvais travailler pour lui, je pourrais le voir de temps en temps dans les couloirs. »

M. Jenkins reprit son bavardage. Ils traversaient Londres à présent et s'approchaient de Regent's Park. La voiture s'engagea dans l'allée qui menait à la demeure de sir Edward.

Le cœur de Varia se mit à battre: c'était vraiment le commencement de la fin !

Le majordome les conduisit à travers le grand hall de marbre jusqu'à cette pièce que Varia connaissait déjà et où Ian lui avait passé la bague de fiançailles au doigt.

Sir Edward était assis dans son fauteuil habituel, une couverture posée sur les genoux.

— Ah ! Ian, mon garçon ! s'exclama-t-il à leur entrée. Te voilà enfin ! J'avais peur que tu n'aies raté l'avion.

— Non, père. Tout s'est déroulé normalement, répondit sèchement Ian.

Il serra la main de son père et se retourna par courtoisie vers Varia.

Sir Edward lui tendit la main.

— Je suis content de vous voir, ma chère, dit-il. J'ai été absolument désolé en apprenant la mauvaise nouvelle. Remercions au moins le Ciel qu'elle n'ait pas souffert.

— Oui, le médecin a vraiment fait tout ce qu'il a pu pour elle, répondit-elle avec calme.

— C'est une peine, une grande peine pour vous, reprit sir Edward. Mais asseyez-vous et parlez-moi de votre voyage. Tout s'est déroulé comme prévu ?

Cette dernière question s'adressait à Ian.

— Exactement, père. Ils ont accepté le contrat que vous leur avez proposé. En fait, hormis un changement mineur, ils ont signé le texte que vous aviez rédigé.

— Bien ! Très bien ! s'exclama sir Edward. C'est ce que j'espérais entendre.

Il se tourna vers Varia.

— Et maintenant, ma chère, vous devez me dirr si vous avez apprécié la France. Cette première visite vous a-t-elle plu ?

— Beaucoup, merci, répondit Varia.

— Varia est trop modeste, intervint Ian. Elle a fait l'admiration de tous. Toutes les femmes n'avaient d'yeux que pour elle et la manière dont elle portait ses robes.

Varia se sentit rougir sous ces compliments.

— J'en étais sûr, fit sir Edward. Et laissez-moi vous remercier encore pour ce que vous avez fait pour nous, ma chère.

Elle se leva alors pour lui tendre la bague qu'elle venait d'enlever.

— Je voudrais vous rendre ceci. Que dois-je faire de tous les vêtements que j'ai portés ?

— Vous devez les garder, bien sûr, dit vivement Ian avant que son

père ne puisse répondre.

Sir Edward se mordit les lèvres.

— Eh bien, je ne sais si... commença-t-il.

Varia se doutait de ce qu'il pensait: il avait eu l'intention de rendre tous les modèles à Martin Myles.

— Je crois, affirma Ian avec conviction, que Varia a largement mérité de garder ces vêtements. Tous ces vêtements.

Les regards du père et du fils se rencontrèrent et, au grand étonnement de Varia, sir Edward capitula.

— Bien sûr, si c'est toi qui le dis, mon fils, fit-il. Bien, inutile d'ajouter quoi que ce soit. J'espère, Varia, que vous accepterez ces vêtements comme un gage de reconnaissance de la part de *Blakewell and Co*.

— Non, je ne puis...

Un geste impérieux de la main de Ian la réduisit au silence.

— Il y a d'autres choses dont nous devons parler, père, intervint-il. Et tout d'abord, pourquoi avoir annoncé nos fiançailles à la presse ? Un journaliste est venu nous interviewer à l'aéroport juste avant notre départ. Je croyais que tout ceci devait rester secret.

Sir Edward parut un peu surpris.

— C'est arrivé tout à fait par inadvertance, répondit-il. Ce journaliste m'a interrogé et j'ai pensé que ce serait une erreur de mentir. Vous comprenez, personne ne pouvait prévoir ce qui se passerait en France. Toute cette histoire aurait pu être publiée par des journaux français.

— Pas très convaincant, dit froidement Ian. D'autre part, à présent que ce contrat auquel vous teniez tant est signé, je désire donner ma démission. Je ne souhaite plus faire partie de *Blakewell and Co*.

Pour sir Edward, comme pour Varia, ce fut une totale surprise. Tous deux considérèrent le jeune homme comme s'il avait perdu l'esprit. Mais Varia se rendit compte qu'il n'avait jamais paru aussi sûr de lui, comme délivré d'un poids immense.

— Au nom du Ciel, qu'est-ce que cela signifie ? s'écria sir Edward.

— Exactement ce que je viens de dire, père, répliqua Ian. Je ne suis pas heureux dans la firme. J'ai toujours agi selon votre bon plaisir car je pensais que c'était mon devoir. Mais maintenant, et en partie grâce à moi, *Blakewell and Co* est assurée de son avenir avec ce contrat. Je me sens libéré de mes engagements.

— Et puis-je te demander ce que tu entends par là ? demanda sir Edward d'un ton menaçant, les yeux brillant de fureur.

— Je veux aller au Canada, annonça son fils. Comme tu le sais, je suis ingénieur de formation. J'ai l'opportunité de rejoindre une nouvelle compagnie qui démarre à Toronto. Elle appartient à un de mes amis qui m'a offert d'être son associé. J'ai bien l'intention

d'accepter.

— Tu as l'intention ! Mais de qui te moques-tu ? Qui es-tu pour me dire ce que tu vas faire ? tonna sir Edward.

Son poing s'abattit violemment sur le bras de son fauteuil. Il rejeta la couverture et se dressa. Il se leva avec une agilité et une puissance qui démentaient l'espèce de fragilité dont il avait fait preuve jusqu'ici. Varia se demanda si cette attitude n'était pas une façon de s'attirer la pitié de ses interlocuteurs et de bénéficier ainsi d'un avantage supplémentaire.

Puis elle oublia tout à coup sir Edward en comprenant les implications de la décision de Ian. Il allait quitter le pays. Elle le perdrait donc pour toujours.

— Tu resteras avec moi ! tempêtait sir Edward. Tu m'obéiras ! Tu es encore mon fils, et aussi longtemps que je vivrai, c'est moi qui commande !

A son tour, Ian se leva.

— Je suis désolé, père, mais je suis résolu à partir. Je ne veux plus être un pion qu'on bouge à volonté. Ceci doit être bien clair entre nous dès maintenant. Nous discuterons du reste ce soir.

— Au diable ce soir ! Nous discuterons maintenant ! rugit sir Edward.

Ian secoua la tête.

— Je vais raccompagner Varia chez elle, dit-il. Elle a fait un long voyage et nos querelles ne doivent pas lui être très agréables. Je te verrai ce soir, père, d'ici là, voici le contrat et ma lettre de démission.

Il posa deux enveloppes sur la table sous les yeux rageurs et incrédules de son père, puis se tourna vers Varia.

— Vous voulez bien venir ?

Elle sursauta et, après, un rapide regard en direction de sir Edward, décida qu'il valait mieux ne rien dire.

Dans la voiture, après avoir donné ses instructions au chauffeur, Ian prit place à l'arrière à ses côtés.

— Vous allez vraiment au Canada ? demanda Varia, encore sous le coup de la surprise.

— Je pars dans quatre jours, annonça-t-il. Ma décision était prise depuis longtemps. En fait, ce sera un nouveau départ dans la vie. Mon ami se lance à peine dans ce métier et nous devons tout faire, tout construire. Mais nous avons des idées, de l'enthousiasme et le travail ne nous effraie ni lui ni moi.

— Cela semble très excitant.

Elle ne trouvait rien d'autre à dire et ils continuèrent à rouler en silence. Elle ne pensait qu'au bonheur de se trouver près de lui. Regardant sa main qui gisait sur la banquette, elle se demanda ce qu'il dirait si elle la lui prenait. Et comme elle avait trop peur d'elle-même,

elle détourna les yeux et s'absorba dans la contemplation des rues qui défilaient. Ils s'arrêtèrent devant l'entrée de son immeuble.

Varia fouilla dans son sac à la recherche de sa clé. Elle avait l'impression d'être partie depuis des siècles.

Ian la suivit dans l'étroit escalier. Varia pénétra dans le salon et le trouva plus petit que dans son souvenir. Une légère couche de poussière recouvrait les meubles. L'appartement semblait si vide !

Elle ouvrit la fenêtre avant de se tourner vers Ian pour lui dire adieu.

Il se tenait sur le pas de la porte, l'observant. Puis, il se décida à entrer, fermant la porte derrière lui.

Elle oublia soudainement les mots de politesse et de remerciements qu'elle avait en tête.

Il la dévisageait de façon étrange et, quand leurs regards se rencontrèrent, elle fut soudain intimidée.

Comme il restait muet, elle se sentit obligée de parler.

— Je... je voulais vous... remercier, balbutia-t-elle.

— Venez-vous avec moi ? demanda-t-il.

Pendant un instant, elle ne comprit pas la question.

— Que... voulez-vous dire ? fit-elle dans un souffle.

— Voulez-vous m'accompagner ? Au début, ce ne sera pas très facile, mais je sais que je réussirai si vous êtes avec moi.

Varia avait encore peur de comprendre ce que cela signifiait. Frénétiquement, elle refoula l'émotion qui l'envahissait. Frénétiquement, elle chercha une explication plausible.

— Vous voulez dire que vous voulez une... une secrétaire ?

Ian sourit.

— Oh, chérie ! dit-il. Croyez-vous vraiment que je vous demanderais quelque chose d'aussi stupide ? Vous savez ce que je veux. Je vous ai déjà dit que j'avais l'intention de demander à la femme que j'aime de m'épouser.

— Mais... ce n'est pas... moi, répondit Varia, pathétique.

— Bien sûr que c'est vous, affirma-t-il. Qui d'autre ? Ne l'avez-vous pas toujours su ? Ne savez-vous pas que j'ai failli mourir de jalousie et que je voulais tuer cet inconnu que vous retrouviez la nuit ? Et pire encore, quand j'ai découvert qu'il s'agissait de Chalayat. Je n'oublierai jamais la rage que j'ai éprouvée en le voyant vous embrasser. Si jamais un homme a échappé par miracle à la mort, c'est bien lui.

Les mains de Varia se pressèrent contre sa poitrine dans un effort dérisoire pour apaiser le tumulte qui l'emplissait.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ? demanda-t-elle.

— Comment pouvais-je ? Je devais veiller sur vous dans des circonstances très spéciales. Vous étiez avec moi à cause de cette histoire ridicule inventée par mon père. Je vous aimais mais je ne

pouvais rien vous dire.

Il eut un petit rire et continua:

— J'étais si furieux, si malade cette nuit-là après vous avoir ramenée de chez Chalayat que j'ai fait quelque chose qui me hantait depuis des jours et des jours : je vous ai embrassée. Et c'est à cet instant que j'ai su que vous étiez la seule personne qui comptait en ce monde pour moi. Je vous aime, Varia ! S'il vous plaît, venez avec moi au Canada !

Elle avait l'impression de marcher sur cette mer de nuages qu'ils avaient laissée dans le ciel.

Le monde entier était pris dans un tourbillon qui emportait tout. Elle était seule avec Ian. Il n'y avait rien d'autre. Ils étaient ensemble. Elle était incapable de parler, de bouger. En silence elle le regardait, les yeux plongés dans les siens, le corps tremblant d'une extase inconnue.

Et tout à coup, elle fut dans ses bras et il la serra contre lui.

— Ne dis pas non, suppliait-il. J'ai si peur de te perdre, si peur que tu ne veuilles pas de moi après tout ce qui s'est passé.

Elle voulait parler. Trop émue, elle ne fit que bredouiller.

Tout était trop beau, trop merveilleux pour être vrai !

Ian réussit à maîtriser sa passion et murmura contre sa joue:

— Mon amour, mon amour ! Tu es si jeune et si belle... J'ai peur de ne pas être digne de toi. Dis-moi que tu m'aimes un peu...

Il lui souleva doucement le menton et plongea son regard dans le sien. Il vit alors toutes les splendeurs que ses lèvres ne pouvaient formuler. Un long moment ils se regardèrent les yeux dans les yeux.

Puis ses lèvres se posèrent sur les siennes.

— Je t'aime ! murmura-t-il. Varia, mon amour, je t'aime.

Varia émit un soupir qui en disait long. Les mots étaient désormais inutiles car tout devenait limpide, clair et merveilleux. Alors seulement elle fut sensible à la magie du baiser de Ian.

Fin